

INFORMATION TO USERS

This reproduction was made from a copy of a document sent to us for microfilming. While the most advanced technology has been used to photograph and reproduce this document, the quality of the reproduction is heavily dependent upon the quality of the material submitted.

The following explanation of techniques is provided to help clarify markings or notations which may appear on this reproduction.

1. The sign or "target" for pages apparently lacking from the document photographed is "Missing Page(s)". If it was possible to obtain the missing page(s) or section, they are spliced into the film along with adjacent pages. This may have necessitated cutting through an image and duplicating adjacent pages to assure complete continuity.
2. When an image on the film is obliterated with a round black mark, it is an indication of either blurred copy because of movement during exposure, duplicate copy, or copyrighted materials that should not have been filmed. For blurred pages, a good image of the page can be found in the adjacent frame. If copyrighted materials were deleted, a target note will appear listing the pages in the adjacent frame.
3. When a map, drawing or chart, etc., is part of the material being photographed, a definite method of "sectioning" the material has been followed. It is customary to begin filming at the upper left hand corner of a large sheet and to continue from left to right in equal sections with small overlaps. If necessary, sectioning is continued again—beginning below the first row and continuing on until complete.
4. For illustrations that cannot be satisfactorily reproduced by xerographic means, photographic prints can be purchased at additional cost and inserted into your xerographic copy. These prints are available upon request from the Dissertations Customer Services Department.
5. Some pages in any document may have indistinct print. In all cases the best available copy has been filmed.

**University
Microfilms
International**

300 N. Zeeb Road
Ann Arbor, MI 48106

8222976

Romulus, Antonine

LES TECHNIQUES AUTOBIOGRAPHIQUES DE JEAN-JACQUES
ROUSSEAU: ETUDIEES A TRAVERS "LES CONFESSIONS" ET "LES
REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE." (FRENCH TEXT)

City University of New York

PH.D. 1982

University
Microfilms
International 300 N. Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106

Copyright 1982

by

Romulus, Antonine

All Rights Reserved

LES TECHNIQUES AUTOBIOGRAPHIQUES
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
étudiées à travers les Confessions
et les Rêveries du Promeneur Solitaire

by

Antonine Romulus

A dissertation submitted to the Graduate
Faculty in French in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy, The City University
of New York.

1981

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirement for the degree of Doctor of Philosophy.

1/29/82
date

R. A. Bous
Chairman of Examining Committee

Jan 29, 1982
date

Gay A. Law
Executive Officer

R. A. Bous
John W. Kelle
Gay A. Law
Supervisory Committee

The City University of New York

Remerciements

Qu'il me soit permis de prier les membres de mon comité, particulièrement professeur Richard Brooks, professeur John Kneller, mes anciens professeurs, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre m'ont guidée et aidée dans la réalisation de cette étude, de trouver ici l'expression de ma plus vive gratitude.

A toutes les victimes de l'injustice sociale
A ceux qui luttent pour la justice

A la mémoire de mon père
A ma mère bien-aimée

A la mémoire de Regnor C. Bernard
A mes deux frères, chers disparus

A tous les membres de ma nombreuse famille

A mon cher époux

Je dédie cette thèse

Abstract

LES TECHNIQUES AUTOBIOGRAPHIQUES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

by

Antonine Romulús

Adviser: Professor Richard Brooks

Rousseau's personal writings represent the culmination of a long process of his psychological development. The influence of his family training, of his environment added to his original character made him believe that he was a certain kind of person. As he grew older, the idea of his uniqueness - first hesitant and uncertain - became increasingly a certitude. Because of that, his life was tortured by a constant discrepancy between what he strongly believed he was and the external image given of him by his friends and his contemporary writers. He devoted himself to his self-awareness, and by this means, he disclosed certain enigmatic and contradictory traits of his character.

Numerous critics and analysts have studied his psychological and philosophical principles. Those who are most concerned about the specific problems of Rousseau's personal existence have attempted to take into account the accuracy of certain facts, the evidence of either his guilt or his innocence. Some have questioned the sense of his literary vocation.

Unlike those previous studies, our main object will be to deal with the methodological aspect of Rousseau's autobiography. We will keep in view the writer's effort to treat his personality as a subject of conscious and deliberate reflection. How has he proceeded to clarify the meaning of his inner feelings through the medium of writing, what technique has he used to succeed, will be the main concern of the present study.

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	Page	1
Chapitre I		
Rôle du tempérament et des idées de Rousseau dans la conception des <u>Confessions</u> . Différentes étapes dans la conception de l'ouvrage.....		14
Chapitre II		
Rapports entre les différentes époques de la vie de l'auteur et la conception des <u>Confessions</u> Rapports avec l'enfance.....		41
Chapitre III: Rapports avec la jeunesse.....		59
Chapitre IV: Rapports avec l'adulte.....		87
Chapitre V: Sélection et organisation des souvenirs...		118
Chapitre VI: Le Récit.....		147
Chapitre VII: <u>Les Rêveries du Promeneur Solitaire</u>		217
Conclusion.....		276
Bibliographie.....		287

INTRODUCTION

Enfin fussiez-vous vous-même un de ces ennemis implacables, cessez de l'être envers ma cendre et ne portez pas votre cruelle injustice jusqu'au tems où ni vous ni moi ne vivrons plus.¹

1778 - 1981. Combien de fois le crépuscule n'a doré de son étrange éclat un amas de cendres qui fut Jean-Jacques Rousseau? De l'île des Peupliers au Panthéon, plus de deux siècles que l'ombre couve de son aile cette masse inerte. Et, tandis que la critique s'épuise à résoudre les multiples questions soulevées autour de cet homme, son oeuvre continue de se renouveler, d'inquiéter et d'émouvoir. Plus elle avance, plus cette critique laisse l'impression de reculer les réponses à ces questions dont la solution définitive semble n'être pas pour demain.

Ce travail sera, à plusieurs points de vue, différent des études faites précédemment. Il ne faut toutefois pas y chercher de grandes vérités inédites et sensationnelles. Nous n'avons pas non plus toujours jugé selon la logique des autres, ni perçu les mêmes sons qui ont fait vibrer leur entendement. Néanmoins, les recherches déjà faites dans de nombreux domaines, offrent un intérêt si remarquable que nous ne saurions résister à leurs attraits. Et, tout en soulignant nos restrictions et marquant nos réserves, nous avons butiné ça et là dans la diversité des sources, les informations mises à notre disposition par ces pionniers émérites qui, grâce à leur patience et leur ténacité, ont,

bien avant nous, moissonné le champ. Mais, le plus souvent, nous avons préféré rester dans nos textes pour ne nous laisser influencer par d'autres opinions que celles de l'auteur, pour ne juger des écrits que par eux-mêmes, et étudier l'homme que par ce qu'il a écrit.

Rousseau, s'il était né pour la confiance, n'avait jamais eu, à ce qu'il dit, une vraie vocation littéraire. Avec la maturité de l'âge, il a appris à se pencher sur les singularités de son moi, sur les problèmes posés par son caractère exceptionnel. C'est en recréant son passé, en passant en revue les différents facteurs psychologiques qui ont contribué à la formation de ce caractère étrange, qu'il a découvert les causes lointaines et immédiates dont la combinaison aura déterminé les multiples aspects de sa personnalité. Au gré des années, il avait plus d'une fois esquissé, pan par pan, les reliefs de son moi: dans les Deux Discours, le Contrat Social, la Nouvelle Héloïse et l'Emile. Mais les Confessions et les Rêveries du Promeneur Solitaire, qui feront émerger la pleine conscience autobiographique, représentent la finalité de son examen introspectif. C'est la hantise de nous transmettre le message de la connaissance de soi qui a forcé Jean-Jacques à ce "métier funeste."

De l'avis de Philippe Lejeune, "Rousseau utilise de manière intensive les techniques romanesques pour faire revivre le passé; d'autre part, il se sert de tous les procédés

du récit personnel pour établir un gamme très complexe de relation avec le lecteur."² Toutefois, il a utilisé ces techniques à sa manière, il a employé des procédés qui lui sont propres, un langage qui est le sien. Aussi, nous proposons-nous d'étudier sa manière d'écrire, les nouveautés qu'il a apportées dans le langage, les procédés de style qu'il a innovés et en quoi il a révolutionné l'art de l'autobiographie.

Notre tâche initiale consistera à étudier chez Rousseau le mécanisme de la composition littéraire: si Jean-Jacques a été un visionnaire, un philosophe, un poète, il a bien été sans nul doute, un écrivain engagé dans une carrière et dans un domaine proprement littéraire. Il est très difficile d'ailleurs, de séparer le contenu de cette oeuvre de sa structure littéraire. Nous essayerons de suivre les méandres de son art, en mettant en évidence les différentes méthodes suivies par l'auteur dans l'étude de sa personnalité. Comment arrivera-t-il à nous faire toucher du doigt ses indignités, ses faiblesses, ses chimères, ses déceptions, ses illusions, ses espérances, ses échecs, tout en s'attirant notre sympathie? Par quels moyens aura-t-il réussi à cerner sa personnalité dans un tour si complet pour nous la présenter dans toute sa cohérence, dans sa parfaite unité, malgré les impensables contradictions dont elle a été si profondément déchirée?

La vie de Rousseau est le produit de tout un complexe psychologique qui a définitivement marqué sa conception du

bonheur, de l'amour, de l'amitié. Son caractère: le résultat des influences de son milieu sur son développement mental. Les données tirées de ses premières lectures s'ajoutent aux problèmes inhérents à sa nature pour faciliter l'éclosion d'une idée selon laquelle il était unique dans son genre. A mesure que passent les années, cette idée d'unicité, d'abord hésitante et incertaine, prendra forme de mieux en mieux au point de devenir une obsession. C'est en grande partie à cette obsession, aux influences, aux circonstances qui ont contribué à la fonder que nous devons ce modèle inimité de l'histoire d'une conscience.

Nous essaierons de faire ressortir les éléments majeurs que l'auteur a lui-même désignés comme étant les facteurs déterminants de la formation de ce caractère. En suivant de près les multiples directions empruntées dans l'évolution de cette personnalité, le long processus de son développement psychologique, nous soulignerons toutes les démarches faites par Rousseau dans la recherche du bonheur. Nous étudierons sa façon de concevoir l'amour et l'amitié, sa lutte dans la poursuite d'un idéal de gloire et surtout de vertu.

Tenant compte des liens étroits qui relient les différentes époques de la vie de Rousseau à la conception de son ouvrage, nous distinguerons d'abord les causes lointaines qui ont jeté dans son subconscient le ferment des Confessions, ensuite les souvenirs qui, par leurs caractères exceptionnels,

ont affecté sa psyché au cours de son enfance et de sa jeunesse. Nous mettrons en relief les influences qui ont marqué l'homme à l'époque de sa maturité, ont hanté son imagination et sa conscience, jusqu'au jour où il décida de prendre la plume pour nous faire partager ses émotions, pour nous présenter la peinture de son âme.

Nous referons le trajet de l'évolution de sa pensée en nous attachant à la mise en ordre des événements. Cette mise en ordre n'est pas une simple concordance des schémas fournis par la conscience: elle a ouvert à l'auteur les perspectives d'une abstraction alerte le conduisant à une organisation vraiment rationnelle et cohérente de son récit. La connaissance de soi est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres, elle n'est jamais immédiate et pleine, la transparence renvoie inévitablement à l'opacité de l'obstacle: nous nous immiscerons fort souvent entre les lignes pour sonder les zones obscures que nous cache la complicité du silence et déceler les ombres qui continuent de les habiter. C'est au-delà des réticences et des omissions, par son mutisme, beaucoup plus que par l'éloquence de ses mots, que Rousseau nous dévoile sa vérité intérieure. Il ne nous a fourni que les pièces du dossier, c'est à nous de dresser "l'acte de la connaissance."

Les Rêveries du Promeneur Solitaire sont toute de poésie, mais elles sont aussi, au dire même de l'auteur, "un appen-

dice des Confessions!"

Nous nous devons donc d'essayer de rapprocher ces deux textes par leur origine et leur but commun. Rousseau, malgré son impression de n'avoir pas tout à fait vidé sa conscience, ne trouve plus que des bagatelles pour allonger la liste de ses fautes. Il reviendra sur le déjà dit, comme pour s'assurer de n'avoir rien omis, comme pour avoir la certitude d'être compris.

Cependant, l'étude de soi continue ou mieux recommence: "Mais moi...que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher." La solitude qu'il craignait pourtant et recherchait sans cesse, est maintenant parfaite. Seul, en face de lui-même, il va donner libre cours à ses pensées telles qu'elles se présentent. Sans ordre, sans méthode, il les consignera dans son journal informe. Cette absence d'ordre et de méthode ne s'impose-t-elle pas à l'histoire de la littérature, par sa nouveauté, par le charme de l'inédit? C'est par là surtout que les Rêveries tranchent sur les Confessions. Elles sont, par leur structure et par l'atmosphère qui y règne, d'une allure tout à fait différente.

Toutefois, nous y retrouvons les mêmes anciennes émotions, le même désir de justification qui revient malgré les efforts tentés par l'auteur en vue d'en détourner l'attention. Nous traiterons de la façon dont Rousseau insère la suite de son plaidoyer, les traits saillants de son caractè-

re, ses remords, ses rancœurs: comment il insinue son opposition à la société de son siècle, dans un cadre poétique. Les Rêveries sont des confessions à leur manière, nous nous proposons de les définir et de les étudier comme telles.

Enfin, croyons-nous devoir diriger l'intérêt dans la compacité des ouvrages publiés sur l'oeuvre autobiographique de Rousseau. Alors que vers la fin du dix-huitième siècle et tout au début du dix-neuvième, il était difficile de s'exprimer librement sur l'oeuvre et la personnalité de l'auteur, en raison des violentes réactions provoquées à leur jet, depuis de nombreuses années, les archives ont restitué le secret de leurs précieux dépôts. Les fils, les petits-fils des témoins ont soufflé leurs confidences. Et, les lieux, dans leur langage muet, continuent d'exprimer l'écho des pas qui y ont laissé leurs traces.

Dès lors, les controverses suscitées autour de l'homme, d'une part, et de son oeuvre, d'autre part, n'ont pas cessé de diviser la critique, de passionner les curieux. Nombreux sont les chercheurs, les analystes qui se sont laissé énormément fasciner par la diversité des légendes assemblées de toute pièce, soit par des admirateurs, soit par des délateurs. Ils se sont penchés à tour de rôle sur ce philosophe ennemi des philosophes, cet amoureux des enfants qui mit les siens aux Enfants-trouvés; sur celui qui adora Sophie d'Houdetot et épousa Thérèse Levasseur; cet artiste achevé qui

éleva la voix contre l'art. Ils ont cherché dans l'histoire de sa vie, la clef de toutes ces énigmes, l'origine de ces contradictions.

Tour à tour, Hermine de Saussure³ a pu retracer la marche des Confessions et rectifier certaines erreurs. Jansen⁴ a fait d'intéressantes trouvailles sur la rédaction de l'ouvrage. A. Schinz⁵⁻⁶ a voulu remonter aux origines des Confessions. Nous sommes redevables à R.A. Leigh⁷ pour les commentaires minutieux dont il accompagne l'édition de la correspondance générale. A. François⁸ a retracé les origines et les causes des Confessions. Gustave Lanson⁹⁻¹⁰ a fait ressortir l'unité dans l'oeuvre de Rousseau. Pierre Burgelin¹¹ a souligné l'originalité des idées. Henri Guillemin¹² a pu pénétrer les secrets de l'Ermitage. Jean Starobinski a désiré de l'auteur de se montrer à nu et les difficultés qui ont entravé cette transparence. Jean Guéhenno¹⁴ a été à toutes les sources possibles. Il a fait de son mieux pour épinglez à chaque époque de la vie de Rousseau les documents qui s'y rapportent. B. Gagnebin et M. Raymond¹⁵ ont compilé d'intéressante informations, valables à plusieurs points de vue, dans leur édition complète annotée des oeuvres de Rousseau. M. Raymond¹⁶ a fait une saisissante étude sur la recherche de la connaissance de soi. Nous lui devons également : La Psychologie de Jean-Jacques Rousseau, Jean-Jacques Rousseau: Deux Aspects de sa Vie Intérieure. Bernardin de Saint-Pierre¹⁷

nous a laissé ses précieux témoignages. L. Ducros¹⁸ s'est efforcé de reconstituer la chronologie de la rédaction des Confessions. Cette énumération, quoique limitative, saura indiquer aux éventuels chercheurs de demain une piste sûre dans le dédale inextricable des problèmes posés par Rousseau et son oeuvre.

Ces auteurs, en secouant la poussière des documents confiés, soit à la Bibliothèque Nationale de Paris, soit à la Bibliothèque Nationale de Paris, soit à la Bibliothèque de Genève, soit aux Archives de Neuchâtel, ont réussi à prêter un corps de chair à cet être fantastique. En soulevant le voile du temps qui ensevelissait l'opinion, ils ont fait émerger une image plus tangible, plus rationnelle de celui qu'on identifiait jadis par son coeur, son âme et un paquet de nerfs. S'introduisant dans le secret de l'inédit, ils se sont acharnés à scruter le contenu de l'oeuvre autobiographique, ses origines, sa structure, les intentions de l'auteur, le but de l'ouvrage. Ainsi, leur curiosité est parvenue à réduire les dimensions de l'inconnu.

Néanmoins, l'aspect méthodologique n'a pas encore assez séduit les chercheurs. Rien n'est pourtant aussi fascinant que les savantes techniques mises en oeuvre par Rousseau dans la réalisation de son projet: précisément l'angle sous lequel les Confessions ont constitué un véritable phénomène littéraire et, dans un certain sens, l'avènement même du

genre autobiographique. C'est dire que le travail demeure, à bien des égards, inachevé, qu'il reste beaucoup à faire, beaucoup à dire, et aussi énormément à rejeter de ce qui a été dit et fait. Nul ne peut encore prétendre avoir le dernier mot, et ce dernier mot se fera attendre longtemps encore. Mais, en attendant qu'il vienne recouvrir cette oeuvre gigantesque du linceul de l'oubli, nous essayons d'apporter notre humble pierre à ce monument que la critique, malgré toutes ses tentatives, n'a pas fini d'ériger à la mémoire d'un génie.

La présente étude est groupée en sept chapitres : le premier retrace les facteurs essentiels qui, à notre avis, ont amené Rousseau à concevoir les Confessions d'abord, à les écrire ensuite. Les trois suivants sont consacrés aux liens qui rattachent les différentes époques de la vie de l'auteur à son ouvrage : son enfance, sa jeunesse, sa maturité. Le cinquième résume en quelque sorte les souvenirs auxquels la mémoire s'est le plus attachée et qui ont servi de points de repère à l'analyse que l'auteur fait de lui-même. Le sixième chapitre traite des techniques et des méthodes utilisées par l'écrivain pour présenter son autobiographie en vue d'atteindre son objectif : persuader le lecteur de l'utilité de son livre, première pièce de comparaison pour l'étude des hommes, montrer " un homme dans toute la vérité de sa nature."

Les Confessions et les Rêveries constituent la matière de notre étude: on ne devra donc pas s'étonner de trouver de nombreuses citations de ses ouvrages publiés dans l'édition des Oeuvres Complètes de la Pléiade, sous la direction de Bernard Gagnebin et de Marcel Raymond. L'ortographe et la ponctuation sont de cette édition qui a voulu en conserver l'authenticité. Les lettres citées réfèrent à l'édition critique de la correspondance complète publiée et annotée par R. A. Leigh.

Pour plus de commodité, nous avons fait suivre l'introduction et chacun des chapîtres des références bibliographiques. La bibliographie générale est placée à la fin du texte.

NOTES DE L'INTRODUCTION

- 1 Avant propos du texte Des Confessions, p. 3 (tiré d'une note sans titre, d'une écriture plus grosse et plus lâche que celle du manuscrit lui-même, qui ne se trouve que dans le manuscrit de Genève) Réf. "Notes et Variantes des Confessions" Oeuvres Complètes, Edition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Tome 1, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1959, p. 1230.
- 2 Philippe Lejeune, L'autobiographie en France, Armand Colin, Paris, 1971, p. 65.
- 3 Hermine de Saussure, Jean-Jacques Rousseau et les Manuscrits des Confessions, E. de Boccard, Paris, 1958.
- 4 Albert Jansen, Recherches Biographiques et Littéraires Histoire Critique De La Rédaction Des Confessions Sandoz et Thuiler, Paris, 1882.
- 5 Albert Schinz, La Pensée de Jean-Jacques Rousseau, Smith Northampton, 1929.
- 6 "Le Manuscrit de la Première Ebauche Des Confessions" Revue d'Histoire Littéraire de France, XIII, 1906.
- 7 Ralph Alexander Leigh, in Jean-Jacques Rousseau 1712-1778 Correspondance complète, édition critique établie et annotée Institut et Musée Voltaire Genève, 1965.
- 8 Alexis Francois, Oeuvres Autobiographiques de Rousseau, Delagrave, Paris, 1936.
- 9 Gustave Lanson, Histoire de la Littérature Française, Hachette, Paris, 1953.
- 10 "L'Unité de la Pensée de Jean-Jacques Rousseau", Annales de Jean-Jacques Rousseau, Vol. VIII, 1912.
- 11 Pierre Burgelin, La Philosophie de l'Existence de Jean-Jacques Rousseau P.U.F., Paris, 1952.

- 12 Henri Guillemin, "Les Affaires de l'Ermitage" (1756-1757)
"Examen Critique des Documents" Annales de la
Société Jean-Jacques Rousseau, XXIX Julien, Genève
1941-1942.
- 13 Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau, La Transparence
et l'Obstacle, Plon, Paris, 1957.
- 14 Jean Guéhenno, Jean-Jacques Rousseau, Roman et Vérité,
Grasset, Paris, 1950.
- 15 Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, in J.-J. Rousseau
Oeuvres Complètes Edition de la Pléiade, Tome I,
Gallimard, Paris, 1959.
- 16 Marcel Raymond, La Quête de Soi et la Rêverie, J. Costi,
Paris, 1962.
- 17 Bernadin de Saint-Pierre, La vie et les Ouvrages de
Jean-Jacques Rousseau, M. Souriau, Paris, 1907.
- 18 Louis Ducros, Jean-Jacques Rousseau, de Montmorency au
Val de Travers (1751-1765) E. de Boccard, Paris, 1907.
- 19 Jean-Jacques Rousseau, les Rêveries du Promeneur Solitaire,
Oeuvres Complètes Ed. de la Pléiade Gallimard,
Paris, 1959, Tome I, "Première Promenade."

CHAPITRE I

Rôle du Tempérament et des Idées de Rousseau dans
la conception des Confessions.
Différentes étapes dans la conception de l'Ouvrage.

Si on se proposait de faire le décompte des individus qui ont eu le privilège de connaître les mêmes expériences que Jean-Jacques Rousseau, le cours de toute une existence n'aurait peut-être pas suffi à en évaluer le nombre: innombrables sont les orphelins. Nombreux sont ceux qui, autant que lui ont eu leurs petites misères, leurs décevantes aventures. Plus nombreux encore se comptent les déshérités du sort, qui, nés sans fortune, n'ont jamais eu la chance de voir leurs jours sombres s'éclairer d'une lueur d'espoir. Ils ont connu toute leur vie des jours sans pain, des nuits sans sommeil, les affres de la souffrance tant physique que morale. Combien d'entre eux n'ont vu un rêve de bonheur, à peine éclos au crépuscule, s'évanouir dès les premières lueurs de l'aurore? On n'en finirait pas de remémorer des vies entières au cours desquelles "chaque jour qui se lève amène l'espérance et chaque jour qui fuit augmente la souffrance." Il y en a eu avant Rousseau, du temps de Rousseau, il y en a eu après lui, il se pourrait hélas, qu'il y en ait toujours. Pourtant, jamais on n'a eu des "Confessions" pareilles aux siennes. Elles ont été, elles auront toujours été uniques. Pourquoi?

Pourquoi, parce qu'il n'y a pas sans doute, il n'y aura jamais eu chez chacun de ces individus une âme semblable à

la sienne, un coeur sensible au point que le "moindre Zéphyr puisse en rider la surface." Ne sommes-nous pas tous des prisonniers provisoires ? Mais à chaque prison il existe un décor et à chaque prisonnier un regard. Ils n'ont eu ni ce désir irréductible de la gloire, ni cette ténacité dans sa recherche, ni ce courage d'en supporter les soubresauts. Nul n'a jamais montré cette humanité capable d'envoûter les coeurs et les esprits. Nul n'a jamais été à ce point acculé à se défendre. Personne n'a de si près côtoyé la folie. Il leur a manqué cette lucidité incomparable de l'intelligence. Ils n'ont pas su non plus s'effacer pour laisser parler l'inconscient. Enfin, il leur a manqué son génie.

Toutefois, sans le concours de tant de circonstances, placé dans d'autres conditions, Rousseau se serait peut-être méconnu. Mais il y a lieu de croire que la fatalité a pu diriger ses pas, non pas en fait à la recherche des écueils successifs qui ont balloté son existence, mais à la concrétisation de son génie. C'est pourquoi les Confessions sont si étroitement liées à la croissance de cette force intérieure, à l'histoire de la personnalité même de l'auteur. Elles ont été le fruit de longues méditations préalables, le résultat d'une profonde étude psychanalytique avant la lettre. Leur rédaction, longuement préméditée, a suivi toutes les inflexions de la vie de l'auteur.

Ainsi, Les Confessions prennent leur source dans des

circonstances si lointaines, qu'on pourrait ne pas les soupçonner. Si elles ne datent de la naissance de Rousseau, elles se situent du moins, au temps de ses premières lectures :

"...c'est le temps," dit-il, "d'où je date sans interruption la conscience de moi-même".¹ A mesure que passaient les années, l'histoire des Confessions s'alimentait des mêmes nourritures que la vie de l'auteur, s'abreuvait aux mêmes sources qui en vivifiaient le cours. Au fur et à mesure que cette vie s'allongeait, s'épanouissait, cette histoire en suçait la sève, absorbant sa substance pour en fabriquer la sienne propre et consolider ses racines qui n'en devenaient que plus fortes, plus puissantes.

Il n'est donc pas facile de déterminer dans le temps, à quelle époque précise a commencé la conception des Confessions et d'en cerner d'un trait la genèse. Cette genèse qui a fait couler une telle abondance d'encre, a été l'objet de de recherches des plus poussées et des plus passionnées: Th. Dufour a été jusqu'à inventorier les papiers de Rousseau conservés aux Archives de Neuchâtel.² A. Jansen³ s'est institué le "pionnier" de l'histoire des Confessions en s'évertuant à retrouver les différentes époques consacrées à la rédaction de l'ouvrage, les dates où elle a été commencée et terminée. Marcel Raymond, M. B. Gagnebin⁴, A. Schinz⁵, A. François se sont penchés tour à tour sur les mêmes problèmes. Ils en ont cherché les traces dans la masse

incommensurable de la correspondance publiée et inédite, dans le fouillis des notes et des griffonnages de toutes sortes.. Grâce à une persévérance incomparable, ils ont réussi, se basant sur certains détails découverts ou supposés, à fixer les différentes étapes par lesquelles a passé la rédaction des Confessions.

De plus, ces pionniers ont essayé de suivre la composition de l'oeuvre, de l'époque où Rousseau a commencé à rédiger des notes au hasard, au verso des cartes à jouer, des factures de blanchisserie et d'épicerie, jusqu'au moment où, enfermé dans sa retraite, il a pu trouver assez de loisir, même en dépit des incessantes menaces à sa liberté, pour se consacrer, presque'exclusivement à ses Mémoires. Ils ont recueilli certains témoignages dignes de foi, ont essayé d'interpréter les chiffres, de lire entre les lignes, de deviner les passages raturés et de raccorder les fragments.

Cependant, il est parfois déroutant de suivre partout ces chercheurs dans la voie qu'ils ont voulu tracer. Certains, entr'autres G. Lanson ont trop tenu à prendre à la lettre les documents écrits, d'autres se sont trompés dans leur interprétation. Enfin, les plus obstinés ont voulu combler le vide laissé, soit par des pièces inexistantes, soit par celles érodées par le temps, par leurs déductions personnelles ou par de simples suppositions. En général, si ces pionniers n'étaient partis d'aucune idée préconçue, la grande différence

qui partage si souvent leurs opinions ne résiderait-elle pas dans la divergence des points de vue où ils se sont placés, ou plutôt, dans leur façon de concevoir l'idée même des Confessions?

A part A. Schinz et A. François qui ont vraiment essayé de remonter aux sources les plus lointaines pour expliquer les Confessions, la plupart des biographes en ont vu surtout, sinon uniquement, l'aspect apologétique. Par conséquent, à leur avis, l'histoire des Confessions ne remonterait pas plus loin que l'époque à laquelle la jalousie des uns, l'incompréhension des autres, peignaient Rousseau sous les traits les plus abominables qui soient, entraînant ainsi la nécessité de rectifier l'image horrifiante qu'on donnait de lui.

Au contraire, H. de Saussure donne la priorité à l'intention de l'auteur de faire profiter la postérité de la profonde étude psychologique faite de sa nature et des facteurs qui ont concouru à façonner cette nature. Et, quand elle déclare:

"Rousseau n'a pas suivi dans son travail les étapes qu'on prête volontiers à un auteur: projet, plan, rédaction, copie. Au contraire, il a fait divers projets, pour ses Mémoires, pour ses Confessions, son plan a été souvent modifié; la rédaction a été plusieurs fois interrompue ou abandonnée, et toujours précédé par des périodes longues, ardues de gestation..."?

ne semble-t-elle pas toucher à la solution du problème? Elle réfute d'un coup, les affirmations selon lesquelles la rédaction des Confessions aurait obéi à l'impulsion du Sentiment des citoyens tel que le prétendent Jansen, Marcel Raymond,

B. Gagnebin, J. Guéhenno et tant d'autres.

Néanmoins, H. de Saussure, se basant sur les résultats de ses méticuleuses recherches, situe la conception des Confessions entre les années 1754 et 1756. Selon elle, le voyage à Genève effectué par Rousseau à cette date l'aurait porté à revivre ses souvenirs d'enfance. Mais n'est-il pas aussi probable, que la viabilité première de ces expériences passées, aurait dirigé les pas de Jean-Jacques vers leur origine pour les rendre plus vivaces? Ce ne serait pas en visitant Genève qu'il aurait retrouvé ses souvenirs, puisqu'au dire même de l'auteur, ils n'ont jamais cessé de le hanter: "... les premiers traits qui se sont gravés dans ma tête y sont demeurés, et ceux qui s'y sont empreints dans la suite se sont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés..."⁸ écrit l'auteur. Pourquoi aurait-il tenu à revoir le noyer de Bossey si cet arbre n'était encore bien vivant dans sa pensée?

De plus, toujours selon H. de Saussure, la visite de Venture effectuée vers 1755 ou 1756 aurait fait renaître Anancy, les Charmettes et Mme de Warens. Ainsi, Rousseau se serait installé à l'Hermitage en vue de raviver la couleur des Charmettes. Là encore, peut-on préciser où est la cause et où se trouve l'effet? Le nom de Mme de Warens n'a-t-il pas chevauché les Confessions? D'après le récit même, pourrait-on prétendre que Rousseau aurait pu un instant se départir

de ce fantôme hallucinant? Si Rousseau avait éprouvé tant d'attraits en présence de l'Hermitage, c'est qu'il n'avait pas perdu l'espoir de compléter ce rêve de bonheur ébauché aux Charmettes et recherchait d'instinct l'occasion de le poursuivre. Et, l'auteur le rappelle en ces termes:

"Depuis que je m'étais malgré moi jetté dans le monde je n'avais cessé de regretter mes chères Charmettes et la douce vie que j'y avais menée. Je me sentais fait pour la retraite et la campagne; Il m'était impossible de vivre heureux ailleurs. A Venise...dans la fumée de la gloriole; toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venaient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs et des désirs."⁹

Si l'auteur affirme n'avoir jamais oublié les Charmettes, pourquoi oserait-on prétendre le contraire?

Il ne semble pas non plus très convaincant que Rousseau se soit si tardivement intéressé à l'étrangeté de sa destinée." Cette destinée, le gamin de Bossey n'avait-il pas, trop tôt même, pénétré les secrets de sa singularité? Et, lorsqu'il jette d'un trait "ma naissance fut le premier de mes malheurs," permet-il de soupçonner que la destinée qui l'avait conduit aux Charmettes aurait attendu la retraite de l'Hermitage pour se révéler dans son étrangeté?

On dira par ailleurs que la célébrité, la curiosité du public, d'une part, et l'incompréhension de ses amis, d'autre part, auraient imposé à Rousseau la nécessité d'être attentif à lui-même et d'expliquer sa vraie nature. Cette suggestion ne paraît pas tout à fait réfutable puisque le courant

qui a déchainé l'animosité du public est le même qui aurait précipité la réalisation finale des Confessions.

Cependant, si l'auteur, mû par certaines pressions, a voulu opposer une révélation de sa vraie personnalité à l'image horripilante qu'on donnait de lui, il est indéniable que cette connaissance de soi ne pouvait s'acquérir dans l'effervescence du moment. Et encore, tenaillé par tant de contraintes, s'il lui était loisible de méditer sur les "souvenirs des divers tems" de sa vie, lui restait-il la moindre possibilité d'opérer cette espèce de dissection psychologique aboutissant à la possession de son moi? Il dit: "Tout concourut à me replonger dans cette molesse trop séduisante pour laquelle j'étais né mais dont le ton dur et sévère où de me monter une longue effervescence m'aurait dû délivrer pour toujours..."¹⁰

Par ailleurs, si le cadre enchanteur de l'Hermitage avait pu fournir à son hôte l'occasion de donner libre cours à ses rêveries et de revivre par l'imagination les aventures heureuses du temps jadis, cette félicité n'était que momentanée. Ce même cadre devait être plus tard le théâtre des événements malheureux des années 1757 et 1758. L'orage, provoqué par la misérable idylle avec Sophie D'Houdetot, les ruptures consécutives avec Mme d'Epinay, Grimm, puis Diderot, alourdit l'atmosphère. Ces circonstances rendent peu vraisemblable que Rousseau ait eu assez de paix intérieure pour se

consacrer à ses Mémoires. Il est toutefois parfaitement admissible, que ces événements aient profondément modifié l'objectif premier de l'ouvrage. Ils ont sans doute porté l'auteur à bifurquer de la ligne des souvenirs lointains, pour adopter, en raison des plus récents, un éclaircissement de son comportement.

Alors, comment éclairer la lanterne des adversaires curieux et inquiets sans remonter à la source de son être? Il résultera donc de cette situation nouvelle imposée aux Confessions, une orientation imprévisible dans l'utilisation des souvenirs. Il ne s'agira plus de soumettre sa vie passée à une pure fantaisie de biographie d'auteur. Rousseau dès lors, devra assumer l'obligation d'établir les liens de causalité de sa vie passée avec les événements du présent. Dresser un plaidoyer nécessite une documentation serrée: Rousseau devra prendre le temps de compiler judicieusement les pièces de son dossier. Il décidera de conserver désormais les lettres reçues et les copies de celles qu'il écrit. Elles seront arrangées suivant un ordre chronologique susceptible de mettre en relief le fait saillant auquel elles se rattachent. Le choix même opéré dans la correspondance ne laisserait-il pas présumer l'hypothèque dont Rousseau avait grevé son passé?

Ainsi, Rousseau serait rentré en lui-même, non pas à la recherche des souvenirs, mais dans le but de détecter et de

mettre en évidence le fondement intrinsèque, générateur de son comportement. Et, tandis qu'il se débattait entre la containte du passé et les assauts du présent, il lui fallait éluder l'impératif qui lui commandait à la fois de se défendre et de taire les vérités essentielles relevant de ses relations avec autrui. Il tergiversera longtemps entre le culte de l'amitié "même éteinte" et le sentiment de l'honneur.

Entretemps, la Nouvelle Héloïse lui avait déjà fourni l'opportunité de traduire l'exploration de lui-même. Cette fiction aurait-elle été destinée à se substituer aux Confessions? Si elle ne l'a été en fait, son contenu avait du moins porté le public à en conjecturer: elle réveillait en substance tout ce qu'auraient été les Confessions en dehors de la conjoncture du moment.

Cependant, les événements postérieurs à la Nouvelle Héloïse, ne permettaient pas à l'auteur de se contenter d'une oeuvre imaginaire, il lui fallait coûte que coûte élucider l'alternative en choisissant de faire de ses Mémoires, une oeuvre posthume. A cette condition, il pourra tout révéler. Mais, à qui confier ses manuscrits sans courir le risque d'une falsification? Alors intervient toute la pléiade d'éditeurs: Rey, Deleyres, Moultou, Du Peyrou, pour ne citer que ceux-là. Rousseau, enfin débarrassé des soucis causés par la publication de son ouvrage, sera harcelé par ses éditeurs, les uns plus tenaces que les autres. Une nou-

velle lutte s'engage entre l'auteur et ces nombreux compétiteurs.

Dès 1757, avant que Rousseau ne quittât l'Hermitage, Rey lui rend sa première visite. L'éditeur d'Amsterdam aborde sans ambages l'idée de lui confier l'édition des Mémoires. Rey semble vouloir contenter ceux qui s'obstinent à méconnaître les vertus de l'Ermite en faisant courir toutes sortes d'allégations en vue de le diffamer. Rousseau y répondra par sa Lettre à d'Alembert où il décrira la pitoyable condition à laquelle ses dernières épreuves l'avaient réduit. Le temps de rédiger la Lettre à d'Alembert, le choc provoqué par les entreprises de Voltaire, la déplorable situation affective, reculent encore la marche de l'entreprise.

Bientôt, la détermination de poursuivre une édition complète de ses oeuvres et d'en tirer les moyens de subsister dans sa dernière retraite, constituera un véritable noeud gordien entravant l'acheminement des Confessions. Dans quelle mesure Rousseau pouvait-il livrer le fruit de tant d'efforts, sans un gage de fidélité, sans une parfaite assurance de la part du dépositaire? Ses préférences iront tantôt à Rey, tantôt à Moulou, tantôt à Du Peyrou. Mais les hésitations n'arrivent pas à briser ses élans. Et, des confins de son asile à Môtiers, en dépit du sort fait à l'Emile, des luttes politiques, de son état de santé, et au fort de la tourmente, Rousseau persistera non seulement à réaliser son "Edition

Générale", mais encore travaillera à la première partie des Confessions. Simultanément, il essaiera de coordonner les événements récents en vue de leur utilisation éventuelle.

Le pacte conclu avec Du Peyrou pour la publication de "l'Édition complète," l'écho des propos méchants répandus par Tronchin à Genève trancheront le noeud. Les années 1764 et 1765 seront décisives. Rousseau se fera alors une idée nette de ce que seront ses Mémoires, quant à leur présentation et leur valeur sur le plan littéraire. Il pressent déjà la singularité de son projet et sa beauté exceptionnelle. Cependant, il devra, au moment où il s'y attendait le moins, fuir Môtiers pour se réfugier à l'île St. Pierre.. "Grâce à la persécution, l'idéal abstrait de la vérité devient valeur vécue: le sur-moi sadique de Jean-Jacques lui dicte un courage sans défaillance. D'être en butte à une adversité constamment néfaste lui vaut en retour la constance de son défi. La persécution semble donc avoir été attendue comme un secours qui permettait à la conscience de s'affirmer en elle-même."¹¹

Ainsi, malgré les nouvelles difficultés de l'île St. Pierre d'où il sera chassé par les bernois en octobre 1765, Jean-Jacques aura eu la satisfaction intime d'avoir franchi le premier pas. Les souvenirs d'enfance et de jeunesse auront été rédigés et la copie des brouillons du Manuscrit de Neuchâtel achevée.

Sur ces entrefaites, les persécutions s'accroissent de toutes parts, promenant Rousseau d'un endroit à l'autre: en automne 1765, il est à Strasbourg, en janvier 1766, à Londres, en mars de la même année, il se trouve à Wootton. Et le 22 mai 1762, il avait déjà quitté Wootton pour Paris. C'est de là, qu'en raison des inquiétudes et de ses affreux soupçons, il sera forcé de se rendre au château de Trie, près de Gisors, sous la direction du prince de Conti. Là, sous le couvert du nom de Renou, il reprend son travail. Inopinément, la crise de méfiance survenue à l'occasion de la maladie de Du Peyrou, alors que celui-ci était déjà en possession des papiers expédiés à Neuchâtel, cause un nouvel arrêt dans l'avancement du projet.

Pourtant, en 1768, il existe déjà un "cahier des Confessions". Rousseau continuera son périple de Trie à Bourgouin en juin 1768 et au printemps de l'année 1769, il terminera à Monquin, le premier manuscrit de Paris consacré à sa jeunesse. Les péripéties, les déplacements incessants ne font que raffermir sa conviction de compléter avant de mourir, l'image fidèle qu'il se sentait devoir à la postérité. Il bousculera le récit et s'acharnera à poursuivre son oeuvre. Entre les mois d'octobre 1769 et d'avril 1770, il rédigera la seconde partie.

Th. Dufour qui a publié les Annales de Jean-Jacques Rousseau, distingue plusieurs fragments dont le No. IX se

situé entre 1757 et 1759, après la rupture avec Diderot, avant l'amitié avec le maréchal de Luxembourg et avant ses relations avec Sophie d'Houdetot. Un autre fragment No. VII, un récit raturé de la scène avec Mme Basile qui aurait été écrit à l'Hermitage, avant les difficultés avec Mme d'Epinaï, entre le printemps 1756 et l'été 1757.

L. Ducros, dans Jean-Jacques Rousseau de St. Pierre à Ermenonville,¹² s'est efforcé de reconstituer la chronologie de la rédaction des Confessions. B. Gagnebin et M. Raymond, dans l'Édition Complète, placent la rédaction de la première partie à Môtiers en septembre 1765. Rousseau aurait interrompu son travail pour le reprendre six ou sept mois après, d'abord à Wootton entre le 22 mars 1766 et mai 1767, puis à Monquin, de février 1769 à avril 1770, jusqu'au début du livre VII.

Tout compte fait, Th. Dufour, Jansen, Gagnebin, Raymond et L. Ducros se sont mis d'accord sur la date probable du début des Confessions. Et, se basant sur leurs déductions, la plupart des historiens de la littérature française, notamment G. Lanson, ont choisi l'année 1765 comme date officielle du commencement des Confessions qu'ils situent à Môtiers-Travers. Tandis que Hermine de Saussure arrive à la conclusion suivante qui, tout en n'écartant pas les controversables hypothèses, apporte un peu plus de lumière quant à la date possible de la conception des Confessions:

- "a) Rousseau a posé les premiers jalons de son ouvrage dès l'Hermitage et Montlouis, de 1756 à 1762.
- b) Il y a eu deux grandes périodes de rédaction:
 - 1^o) Entre l'été 1762 et l'automne de 1765, Rousseau a rédigé la plus grande partie des brouillons de la Première Partie.
 - 2^o) Entre Octobre 1769 et le début du printemps 1770, il a mis sur pied la Seconde Partie.
- c) En 1766 et en 1767, à Wootton et à Trie, Rousseau a repris les brouillons primitifs et incomplets de la Première Partie, a composé ce qui y manquait et posé les premiers jalons de la Seconde Partie.
- d) Les manuscrits qui ont servi à la publication des Confessions ont été copiés au Dauphiné (manuscrit No. 1 et No. 2 de Paris, et manuscrit No. 1 de Genève) et complétés après le retour de Rousseau à Paris.¹³

Tenant compte de la méticulosité des enquêtes menées par H. de Saussure, de la précision apportée dans ses affirmations, il serait aisé de conclure à l'exactitude de ses remarques, quant à la genèse connue des Confessions et autant que Rousseau a voulu laisser à la postérité certaines pistes pouvant permettre de reconstituer ses desseins et de palper la zone tangible de ses intentions. Mais, avait-il intérêt à désigner lui-même ces indices? Il semblerait plutôt qu'il aurait décidé du contraire. Et, les contradictions relevées ça et là dans ses déclarations, dans certaines de ses lettres, ne le prouvent-elles pas suffisamment?

Rousseau dira dans la quatrième promenade de ses Rêveries: "J'écrivais mes Confessions, déjà vieux...¹⁴ Et, "lorsque j'entrepris d'écrire mes Confessions", déclare-t-il dans ses Dialogues, "j'avais passé la maturité de l'âge et j'ignorais

l'adversité."¹⁵ Quand avait-il passé la maturité de l'âge ? Il suffit de se référer à sa date de naissance pour en déterminer l'époque. Quant au moment où il ignorait l'adversité, cette assertion paraît assez vague : si l'on en croit les Confessions, les flèches cruelles du destin n'avaient-elles pas sérieusement menacé le jeune apprenti devant les portes fermées de Genève d'abord ? Puis, ne s'étaient-elles pas abattues sur l'ancien privilégié des Charmettes, lorsque Mme de Warens lui signifia son congé ? Et encore, autant que Rousseau prête au terme son sens exact, n'était-il pas né même, sous le signe de l'adversité ? Sa naissance, comme il dit, ne fut-elle pas le premier de ses malheurs ?

Par ailleurs, dans le brouillon du discours destiné à être prononcé avant la première lecture des Confessions faite à Paris entre 1770 et 1771, l'auteur précise: "J'entrepris il y a dix ans, d'écrire mes Confessions..." il ne fait pas de doute qu'il situe alors le début de l'entreprise en 1760. Au livre X des Confessions, Rousseau recule légèrement sa résolution d'écrire ses Confessions, entre 1759 et 1760 : "...pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un Auteur quand il a quitté la plume, je me réservais une occupation qui put remplir le vide de ma solitude sans me tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant."¹⁶

Au début du livre XI, le manuscrit de Genève contient

une note : " J'écrivais ceci en 1769" et le livre XII des Confessions mentionne:" ...Mes papiers qui me furent envoyés (à Môtiers) en même tems me mirent en état de commencer l'entreprise de mes mémoires, dont je voulais uniquement m'occuper désormais."¹⁷ Bien plus, c'est Rousseau qui nous apprend qu'à la fin de 1764, le préambule du Manuscrit de Neuchâtel, où apparaît pour la première fois le mot "Confession" est terminé.

Cependant, le 4 juillet 1765, il écrivait à Du Peyrou, de l'île St Pierre. " J'emploierai ce loisir à repasser les événements de ma vie et à préparer mes Confessions."¹⁸ Cette phrase ne détourne-t-elle pas complètement l'attention du moment initial où l'oeuvre aurait été, en fait, mise sur chantier ? Si les différentes enquêtes ont pu révéler que dès 1756-1757, il existait déjà certains fragments primitifs et même aurait-on retrouvé une vieille ébauche datant de l'hiver 1755, dans quelle acception Rousseau aurait-il entendu le mot " préparer " ?

De plus, ne semble-t-il pas corroborer l'hypothèse selon laquelle il avait commencé l'élaboration de ses Mémoires depuis lors, quand il laisse échapper, dans les Lettres Morales écrites pour Sophie pendant l'hiver de 1757 à 1758: " Mon existence n'est plus que dans ma mémoire"; "...le passé, duquel je tiens désormais tout mon être."¹⁹ Mais il prie Malesherbes le 26 octobre 1762 de lui faire parvenir des

lettres écrites dix mois plus tôt sur son " caractère et l'histoire de son âme." ²⁰ Gagnebin a noté également une lettre au Genevois J.F. Le Duc indiquant que Rousseau travaille à des " lettres" dans lesquelles " je me propose", dit-il, "de parler principalement de moi." Cette lettre, signale Gagnebin, datée du 15 janvier 1763 doit être reportée au 15 janvier de l'année suivante, c'est-à-dire, au 15 janvier 1764 et concernait plutôt les Lettres de la Montagne.²¹ Ces confusions semées par-ci par-là, ne renforcent-elles pas l'idée de jeter la poudre aux yeux du public ?

En outre, la lettre adressée le 16 novembre 1762 à Rey:²² " Depuis six mois, ma vie est devenue un ouvrage d'importance qui demande du temps et des réflexions..." paraît équivoque. Elle ne laisse nullement présumer que l'ouvrage en question aurait eu un début, non plus à quel point il en était. Et, quand il écrit à ce même Marc - Michel Rey, le 23 janvier 1763²³ " Il y a pour la publication de ma vie, même après ma mort, de grands obstacles qui ne sont pas facile à lever..."²³, l'équivoque persiste et rien ne laisse pronostiquer que cet ouvrage finira par voir le jour.

Quant à l'aveu fait à Moultou le 20 janvier 1763 : "... tout ce qui reste à faire est de raconter l'histoire d'un homme qui aura le courage de se montrer intus et in cute" et "ce n'est pas d'aujourd'hui que je médite cette entreprise qui n'est pas si légère qu'elle peut vous paraître,"²⁴ cet

aveu ne semble-t-il pas tout à fait destiné à enjôler son confident? De même, lorsqu'il lui dit dans la même lettre: "Mais comme ce que j'ai eu de plus estimable dans ma vie a été un coeur aimant, tout ce qui peut m'honorer dans les actions de ma vie est enseveli dans les liaisons intimes et n'en peut être tiré sans révéler les secrets de l'amitié, qu'on doit respecter même après qu'elle est éteinte, et sans divulguer les faits que le public ne doit jamais savoir..." ne veut-il pas le convaincre que les secrets de l'amitié dressaient devant l'acte des confessions une barrière infranchissable?

Dans le même ordre d'idée, il confiera à Du Peyrou, le 31 décembre 1764:²⁵ "O quand un jour le voile sera tiré, que la postérité m'aimera!" Laissait-il deviner à son correspondant que ce voile était à moitié levé? Et, alors que l'entreprise cheminait à grands pas, il faisait savoir à Duclos, dans une lettre du 13 janvier 1765:²⁶ "Ils(mes ennemis) travaillent beaucoup à me faciliter l'entreprise d'écrire ma vie." Il lui faisait comprendre, bien entendu, qu'il n'avait pas renoncé à l'idée d'écrire ses Mémoires, mais qu'ils étaient "trop difficile à faire sans compromettre personne." Toutefois, sans que rien n'ait été modifié à la situation à laquelle il faisait allusion, le 18 mars 1765, il notifiait à Marc Michel Rey "l'ouvrage est déjà commencé."²⁷

N'y-a-t-il pas lieu de s'étonner qu'au moment où les

Confessions étaient censées être à leur phase finale, Rousseau ait tenté encore une fois de désorienter définitivement Rey en lui interdisant la moindre allusion au "projet". C'était le 27 avril 1769 qu'il avait l'air de lui reprocher en termes formels de l'avoir encouragé dans cette voie, comme si les suggestions de ce dernier avaient eu la vertu d'engendrer sa décision: "...quand vous me suggérâtes le projet d'écrire les Mémoires de ma vie, je n'imaginai guère que ce projet adopté trop légèrement m'attirerait les calamités qui en ont été l'effet,"²⁸ écrit-il. Pourtant, nombreuses sont les preuves irréfutables que ce "projet" aurait passé par plus d'une phase d'hésitation, de méditations et de tergiversations, avant même la première prise de contact de Rey à l'Hermitage.

Enfin, lorsque dans le même texte, il signifiait sans détours, l'abandon total du projet: "Ne me parlez jamais de cette entreprise; si vous m'aimez ayez regret de me l'avoir suggérée, et si vous m'en raparlez, attendez-vous à n'avoir aucune réponse sur ce point..."²⁹ n'est-il pas incontestable que les harcèlements de toutes parts, les craintes et les inquiétudes que suscitait le contenu de cet ouvrage, suggéraient à l'auteur de ne pas en dévoiler le mystère?

quoiqu'il en soit, et quelle qu'ait été la situation réelle de la rédaction, alors que Rousseau évitait par tous les moyens d'en divulguer les secrets, les chercheurs et les biographes arrivent à s'entendre sur les différentes époques

des déplacements effectués par l'auteur. Etant donné que Rousseau, en même temps qu'il s'accrochait sans relâche à l'idée de "sa vie", s'escrimait à trouver une retraite possible, où sa paix et sa sécurité seraient garanties, sa correspondance devait être un guide sûr permettant de le suivre d'un endroit à l'autre. Or, dans quelle mesure la chronologie de cette correspondance peut-elle être infaillible si Rousseau lui-même déclare: "...plusieurs lettres de femmes et toutes celles de Diderot étaient sans date" et qu'il avait été "forcé de remplir ces dates de mémoire et en tâtonnant...?"³⁰ Et encore, Rousseau n'avait-il pas d'abord hâtivement trié ses papiers, avant d'en confier le soin au maréchal de Luxembourg? Pour peu que l'un des deux eût ou bien égaré, ou bien brûlé quelques unes, n'eût-il pas d'un coup détruit tout l'engrenage?

Ainsi, en dehors du fait que souligne B. Gagnebin: "... plus de la moitié à peu près de ces fragments peuvent être datés de façon probable ou certaine, rarement au moyen d'indices externes, le plus souvent par leur contenu, pour peu qu'on prenne la peine de le confronter à la vie sentimentale de Rousseau telle qu'elle apparaît dans sa correspondance."³¹ la tentative de déterminer l'époque précise à laquelle remontent les premières idées des Confessions, demeure une aventure tout à fait conjecturale.

Les biographes s'embrouillent souvent, et même les

ébauches retrouvées n'indiquent nullement qu'elles étaient ou non destinées aux Confessions. Cela s'explique aisément: il était arrivé difficilement à Rousseau de se consacrer à la rédaction d'un seul ouvrage à la fois. Personne ne peut déterminer si la Nouvelle Héloïse écrite à l'Hermitage n'avait été un crochet fait aux Confessions. Et, l'Emile n'a-t-il pas été conçu au temps où Rousseau ruminait ses remords concernant l'abandon de ses enfants et les conséquences de cet abandon? Quant au Contrat Social dont les épreuves et les feuilles s'entremêlaient avec celles de l'Emile sur la même table, n'avait-il pas été, comme Rousseau l'avoue au Livre XI,³² substitué à ses Institutions Politiques dont le reste avait été brûlé? Et sa correspondance le confirme: le 23 décembre 1761, Rousseau écrit à Roustan que le Contrat Social est "antérieur d'un grand nombre d'années à l'Emile."³² Le 18 janvier 1762, il déclare à Moultoy, que le Contrat Social "est un extrait d'un plus grand ouvrage, intitulé Institutions Politiques entrepris il y a dix ans,"³³ l'origine du Contrat Social remonterait donc en 1752, à l'époque des Deux Discours.

Et, quand Rousseau précise, avant le récit de sa rencontre du maréchal de Luxembourg au printemps 1759 "... Quoiqu'ils ne fussent pas jusqu'alors (à Montmorenci) fort intéressants par les faits je sentis qu'ils pourraient le devenir par la franchise que j'étais capable d'y mettre, et je réso-

lus d'en faire un ouvrage unique par une véracité sans exemple, afin qu'au moins une fois on pût voir un homme tel qu'il était en dedans."³⁴ Il est hors de doute que tous ces ouvrages précités encombraient en même temps l'esprit et les tiroirs de l'auteur. Inutile de s'obstiner à placer une cloison étanche entre les différents écrits émanant de la même source et d'en limiter la progression dans le temps. Écoutons ce qu'en dit Rousseau: "La profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social était auparavant dans le Discours sur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile était auparavant dans la Julie."³⁵

Par surcroît, si l'on tient compte de la déclaration faite à propos des Lettres à Malesherbes: "Je gémissais", écrit-il, "en me sentant défaillir de penser que je laissais dans l'esprit des honnêtes gens une opinion de moi si peu juste, et par l'esquisse tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchais de suppléer en quelque sorte aux Mémoires que j'avais projetés... Ces lettres sont en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail..."³⁶ l'on pourra se demander si les ébauches des Confessions n'étaient pas antérieures à toute cette gamme et Rousseau, dans son va-et-vient continu n'aurait-il pas, de temps à autre, changé de pôle pour éviter de divulguer les secrets de sa rédaction?

Ainsi, à part les documents olographes qui ne peuvent

tromper, nul ne peut vraiment déterminer le moment exact, ni l'endroit précis, où telle partie des Confessions aurait été composée. Les affirmations ne seront jamais qu'approximatives. Et, si les inlassables chercheurs sont arrivés, grâce à leurs précieuses découvertes, à éclairer le mystère des Confessions d'un jour nouveau, ne reste-t-il pas à élucider les estompes inhérentes même à l'acte des Confessions? Ne faudrait-il pas, pour rester dans la ligne tracée par cette oeuvre, fouiller plus profondément les régions secrètes de cette âme vouée à la recherche de l'inconnu, à la découverte de l'insaisissable?

Notes du Chapitre I

- 1 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. 1er p. 8.
- 2 Théophile Dufour, Annales de Jean-Jacques Rousseau,
Tome IV.

Recherches Bibliographiques sur les oeuvres imprimées
de Jean-Jacques Rousseau, Paris, 1925.
- 3 Albert Jansen, Histoire Critique de la Rédaction, Sandoz
et Thuiller, Paris, 1882.
- 4 Bernard Gagnebin J-J. Rousseau, in Oeuvres Complètes
et Les Confessions, Autres textes auto-
Marcel Raymond, biographiques, Edition de la Pleiade,
Gallimard, Paris, 1959, Tome I.
- 5 Albert Schinz, "Le Manuscrit de la Première Ebauche des
Confessions", Revue d'Histoire Littéraire de France,
XIII, 1906.
- 6 Alexis François, Oeuvres Autobiographiques de Rousseau,
Delagrave, Paris, 1936.
- 7 Hermine de Saussure, Jean-Jacques Rousseau et le Manuscrit
des Confessions, E. de Boccard, Paris, Rue de Médicis,
1958, p. 260.
- 8 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. IV p. 174.
- 9 Idem Liv. IX p. 401.
- 10 Ibid , Liv. IX p. 426.
- 11 Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau, La Transparence
et l'obstacle (suivi de Sept Essais sur Rousseau)
Gallimard Paris, 1961, p. 65.
- 12 Louis Ducros, Jean-Jacques Rousseau, de St. Pierre à
Ermenonville.
- 13 Hermine de Saussure, Jean-Jacques Rousseau et le Manuscrit
des Confessions, E. de Boccard, Paris, 1958, p. 278.

- 14 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries du Promeneur Solitaire,
"Quatrième Promenade" p. 1035.
- 15 Idem Les Dialogues.
- 16 Ibid., Les Confessions Liv. X p. 516.
- 17 Ibid., Idem Liv. XII p. 607.
- 18 Ibid., Lettre à Du Peyrou, Jean-Jacques Rousseau 1712-1778,
Correspondance Complète, Edition critique établie et
annotée par Ralph Alexander Leigh, Institut et Musée
Voltaire, Tome XXVI, No. 4510, p. 73.
- 19 Ibid., Tome V No. 601, p. 2.
- 20 Ibid., Lettre à Chrétien Guillaume de Lamoignon de
Malesherbes, Tome XIII, No. 2253 p. 249.
- 21 Ibid., Lettre du 16 Janvier 1764, Tome XIX, No. 3111, p. 35.
- 22 Ibid., Tome XIV, No. 2306 p. 54.
- 23 Ibid.
- 24 Ibid., Tome XV, No. 2441, p. 70.
- 25 Ibid., Tome XXII, No. 3812, p. 337.
- 26 Ibid., Tome XXIII, No. 3875, p. 99.
- 27 Ibid., Tome XXIV, No. 4157, p. 234.
- 28 Ibid., Tome XXXVII, No. 6570, p. 87.
- 29 Ibid
- 30 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. XII p. 607.
- 31 Bernard Gagnebin in Oeuvres Complètes, Edition de la
et Pléiade Tome I, "Introduction aux
Marcel Raymond Confessions", p. XIX.

- 32 Jean-Jacques Rousseau, Lettre à Antoine Jacques Roustan
Correspondance Complète, Tome IX No. 1603, p. 344.
- 33 Ibid., Lettre à Paul Claude Moulto, Correspondance Complète,
Tome X No. 1641, p. 41.
- 34 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. X, p. 516.
- 35 Ibid., Idem, Liv. IX, p. 407.
- 36 Ibid., Liv. XI p. 569.

CHAPITRE II

Rapports entre les différentes époques de la vie de l'auteur et la conception des Confessions.

Rapports avec l'enfance.

"L'objet propre de mes Confessions" est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise."¹

A quelle époque de la vie de Rousseau, dans quelles circonstances ont été conçues les Confessions? Loin de s'efforcer de répondre à cette question embarrassante dont les avenues fangeuses nous laissent toujours circonspect, ne serait-il pas plus raisonnable d'en établir un cycle vital? Ce cycle, d'abord à l'état embryonnaire, aurait lentement progressé avec le temps, jusqu'à l'éclosion finale. Il y aurait eu une période de gestation et la phase finale de développement. Ce ne serait donc ni dix ans, ni vingt ans avant la rédaction, encore moins sous l'impulsion de certains événements que les éléments générateurs de cette oeuvre auraient pris naissance. Il semblerait plutôt qu'ils auraient obéi à une courbe croissante, qu'on peut monter et redescendre en cheminant point par point, le long de la trajectoire dessinée par la vie de l'auteur.

Ce seraient d'abord les circonstances de la naissance, le germe d'une maladie apportée en naissant, l'orphelinat, la situation de fils unique, qui auraient prématurément tourné les regards de Jean-Jacques vers l'intérieur. Puis, à partir

de ses premières lectures, de l'Astrée à la vie de Plutarque auraient commencé à s'élaborer toutes les idées, tous les thèmes qui rempliront son oeuvre car, déjà se formait "ce coeur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé mais pourtant indomptable."²

De plus, le sentiment de culpabilité concernant la disparition de sa mère, ses rapports avec un père célibataire, avec sa "tante Suzon" et sa "mie Jacqueline", auraient placé cet enfant précoce devant un miroir qui ne pouvait lui retourner que sa propre image. Plus tard, la dualité de classe sociale, de patrie, de condition économique, bref, les mille pérégrinations qui ont disséminé sa jeunesse au gré du vent, auraient ouvert la porte au germe. Ce noyau prendra force avec le temps, se cultivera en sourdine, à l'insu même de Jean-Jacques, jusqu'au jour où d'autres éléments, d'autres circonstances lui fourniront l'énergie suffisante pour se développer et atteindre l'étape de sa maturité. C'est toute cette période où le grain planté, demeuré dans le souterrain humide et sombre du subconscient, sans aucune velléité de manifestation, qu'on pourrait appeler la période d'incubation.

Puis vint la période "d'intoxication": le germe qui jusque-là était resté enfoui quelque part dans la conscience, nourri des événements de la vie quotidienne, s'accroît en prenant forme et force. Rousseau alors, commence à se rendre compte qu'une voix intérieure fait écho à la sienne et de-

mandera un jour à se faire entendre. Avant la question proposée dans le Mercure et découverte sur la route de Vincennes, ce sera son premier "Chemin de Damas."

L'édifice des Confessions, Rousseau l'avait longtemps habité en songe avant de le construire et c'est Condillac qui a raison, lorsqu'il exprime en ces termes, dans son Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines son opinion sur Rousseau:

"Il n'y a... personne qui dans des moments de désœuvrement n'imagine quelque roman dont il se fait le héros. Ces fictions, qu'on appelle des châteaux en Espagne, n'occasionnent, pour l'ordinaire, dans le cerveau que de légères impressions... Mais qu'il survienne quelque sujet de tristesse qui nous fasse éviter nos meilleurs amis, et prendre en dégoût tout ce qui nous a plu, alors, livrés à tout notre chagrin, notre roman favori sera la seule idée qui pourra nous en distraire... ce château... nous nous endormirons en le baptisant, nous l'habiterons en songe; et enfin, quand l'impression des esprits sera insensiblement parvenue à être la même que si nous étions en effet ce que nous avons feint, nous prendrons, à notre réveil toutes nos chimères pour des réalités."³

M. Raymond et B. Gagnebin, dans les Oeuvres Complètes, édition de la Pléiade, ont suivi l'évolution de la conception des Confessions de l'hiver 1757, date à laquelle Rousseau écrivait à Sophie d'Houdetot: "Mon existence n'est plus que dans ma mémoire...le passé duquel je tiens désormais tout mon être", jusqu'au 18 mars de la même année, lorsqu'il écrivait à Rey "l'ouvrage est commencé." Ils ont distingué trois étapes dans la genèse: "la préparation, la rédaction ou l'acte de composer, et la mise au net."⁴ Cette

distinction paraîtrait aisément concevable, si l'on devait s'en tenir au sens le plus strict du terme.

Toutefois, le contexte même des Confessions implique une genèse beaucoup plus large et beaucoup plus ancienne qui se traduirait, non pas par le "depuis longtemps" retrouvé sous la plume de l'auteur et sous celle de son imprimeur, mais plutôt par le "toujours" exprimé dans la lettre écrite au général Conway vers le 18 ou 19 mai 1767:⁵ "...jusqu'à présent j'ai toujours pensé à laisser après moi des mémoires qui missent au fait la postérité des vrais événements de ma vie..." Bien que ce "toujours" soit équivoque et pourrait tout aussi bien vouloir dire "encore", si l'on se réfère à "la suite des impressions" rapportée par l'auteur, on pourra relever, tant dans son enfance et sa jeunesse, tant au cours de l'âge mûr, le pendant de ce "toujours."

En effet, nombreuses sont les diverses occasions où non seulement Rousseau a laissé entendre qu'un jour viendrait où il écrirait l'histoire de sa vie, mais encore, où il délivre déjà, consciemment ou inconsciemment, certains traits, les plus obsédants de cette vie. Les Deux Discours, le Contrat Social, l'Emile, et combien d'oeuvres inédites, ne sont-ils pas des préludes aux Confessions? Quant à la Nouvelle Héloïse, comment peut-on expliquer que ce roman imaginaire, antérieur à une expérience vécue, reflète si bien la vie de l'auteur? C'est qu'inconsciemment déjà, Rousseau, hanté par l'idée de

sa singularité, livrait au public, tranches par tranches, les replis de son âme.

En général, les biographes se sont évertués à distinguer deux Rousseau: celui des oeuvres doctrinales et celui des oeuvres personnelles. Hermine de Saussure par exemple, n'admet pas que la défense portée par Rousseau contre les polémistes des Deux Discours, dans la Préface du Narcisse, puisse être considérée comme une amorce aux Confessions. "...On ne peut pas considérer", écrit-elle, " la préface du Narcisse comme une oeuvre à caractère personnel, comme des pré-Confessions,"⁶ quoique Rousseau en ait dit: "Il faut, malgré ma répugnance que je parle de moi." Ce n'est qu'avec la Lettre à d'Alembert écrite en 1758, que Hermine de Saussure fait entrer en jeu la personnalité de l'auteur. A son avis, Rousseau n'entendait que montrer la cohérence de ses idées. Mais, à regarder de plus près, toutes ces oeuvres, toutes ces confidences, toutes ces défenses isolées ne sont-elles pas bien, les multiples pièces, apparemment dissemblables, d'un même engrenage?

Par ailleurs, s'il est vrai qu'environ sept ans avant la rédaction de ses mémoires, Rousseau avait commencé à réunir des notes, à transcrire des lettres, comme il l'affirme: "...Depuis que j'avais résolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avais accumulé beaucoup de lettres et autres papiers..."⁷ sa conscience avait-elle attendu si longtemps pour enregis-

trer, heure par heure, moment par moment, "les affections secrètes" que son coeur avait gardées? Et il dit bien: "Je n'ai qu'un guide fidèle sur lequel je puisse compter, c'est la chaîne des sentiments qui ont marqué la succession de mon être, et par eux celle des événements qui en ont été la cause."⁸

De plus, lorsqu'il souligne "... ce recueil, qui finit en 1760 comprend tout le temps de mon séjour à l'Hermitage, et de ma grande brouillerie avec mes soi-disans amis, époque mémorable dans ma vie et qui fut la source de tous mes autres malheurs...Je les transcrirai(les lettres) dans cet écrit, même lorsqu'elles me paraîtront fournir quelque éclaircissement, soit à mon avantage, soit à ma charge,"⁹ n'est-il pas clair qu'il s'agit des pièces justificatives sur lesquelles il devait étayer sa défense contre ses soi-disans amis?" Ces pièces n'étaient-elles pas en fait nécessaires pour appuyer la deuxième partie des Confessions? Et qui sait si la disparition, même partielle, de ces papiers en question n'avait d'une part, motivé l'abandon de cette partie, et d'autre part, la conclusion du livre VI? "Mais il faut m'arrêter ici", écrit l'auteur, "le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avais à dire. Alors on saura pourquoi je me tais."¹⁰ Avait-il besoin de pièces justificatives pour retracer les moments heureux de

sa jeunesse?

Par conséquent, si les biographes de Rousseau se basent sur la chronologie des lettres et sur la compilation des notes pour fixer l'époque à laquelle remonte la genèse, ils ont peut-être raison en ce qui concerne la seconde partie. En ce qui a trait à la première, il serait plus logique de faire confiance à Rousseau, quand il affirme: "C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise et pour l'écrire fidèlement je n'ai besoin d'autres mémoires: il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici de rentrer en dedans de moi."¹¹

Dès lors, il conviendrait de distinguer deux phases dans les Confessions: la première destinée à constituer, ou bien des mémoires de l'auteur, ou bien son simple portrait. A ce stade, Rousseau s'était proposé d'offrir un récit de doux souvenirs qui serviraient à la fois à montrer sa vraie nature, à charmer son public et à présenter au monde un échantillon d'homme, permettant de juger les autres autrement que par soi-même. La deuxième phase où s'impose la nécessité de balancer des accusations: Rousseau devra s'efforcer de rétablir la vérité des faits, prouver sa non culpabilité dans les imputations relatives aux grandes brouilleries: "Je résolu donc" dit-il, "de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise et je me mis à recueillir les lettres et papiers qui pouvaient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avais déchiré, brûlé, perdu

jusqu'alors."¹²

Partant, si la clef de sa justification se trouvait dans la documentation écrite, les informations les plus précieuses et les plus authentiques reposaient "au-dedans" de l'auteur. Ne serait-il donc pas plus équitable de puiser les éléments de la genèse aux mêmes sources, c'est-à-dire, dans les méandres mêmes de sa conscience?

Ainsi, nous pourrions discerner dans cette longue genèse trois périodes différentes, lesquelles comporteraient trois catégories de causes: une période reculée où se situent les causes lointaines, ~~une~~ période moyenne, allant de pair avec les causes intermédiaires, et enfin, une période immédiate, marquée par les causes directes et déterminantes. Une autre distinction serait aussi à faire parmi les éléments qui ont concouru au processus d'élaboration des Confessions: la vie de Jean-Jacques, d'après les Confessions, aurait été traversée par deux courants parallèles, un courant positif, établi par les moments heureux, et un courant négatif, celui des souvenirs attristants et déchirants. Il n'est pas inutile de tenir compte de ces deux courants qui non seulement sont responsables de l'oscillation d'un pôle à l'autre de la vie de l'auteur, mais encore, ont contribué, l'un autant que l'autre, à la gestation de l'oeuvre..

Il convient donc de revivre avec Rousseau ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, d'essayer de retrouver les fils

auxquels tiennent ses idées. Ainsi, il sera possible de saisir quelle influence ont exercé sur ses Mémoires, les petits grains de bonheur amassés tout au long du chemin, autant que les gouttes d'amertume recueillies ça et là, lesquelles arriveront un jour à regorger sa conscience jusqu'au bord. Alors, nous découvrirons les vraies causes qui ont catalysé ses réactions, ses comportements au jour le jour, jusqu'aux Confessions.

Isaac Rousseau, le père de Jean-Jacques, était une sorte d'aristocrate membre du conseil souverain de Genève. Bien que le vrai pouvoir fût devenu le monopole d'une coterie de riches familles, tout citoyen gardait le droit à l'opposition. Isaac avait conservé le sien et ne manquait pas de formuler ses plaintes et ses griefs toutes les fois qu'il se sentait lésé dans ses droits. A la suite d'une querelle avec l'ex capitaine Gautier, affilié au Conseil de Genève, Isaac, loin de céder à l'injustice qui le voulait, incarcéré, abandonna son foyer et partit.

Si ce père en s'éloignant n'avait eu ni le souci de l'affection paternelle qu'il enlevait à son fils, ni celui de son éducation future, il lui avait laissé l'habitude de vivre par l'imagination dans un monde idéal, celle de méditer sur les institutions sociales. Il lui avait inculqué le goût des protestations, la notion de l'injustice dans l'inégalité des citoyens et surtout la fierté d'être "un Rousseau."

Or, si la mémoire de Jean-Jacques n'a conservé ni regrets, ni remords, ni chagrins causés par l'absence de son père, les fessées de Mlle Lamercier à Bossey ne sont-elles pas restées gravées dans ses souvenirs? N'abordait-il pas à ce moment-là l'âge de la puberté où la sensibilité se trouve à fleur de peau, et la conscience, comme un écran, qui enregistre les moindres faits de la vie familiale? "Qui croirait que ce châtement d'enfant reçu à huit ans (Jean-Jacques avait en réalité 11 ans)¹³ par la main d'une fille de 30 ans, a décidé de mes goûts, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie?"¹⁴ dira l'auteur.

L'épisode du peigne cassé prendra une expression dramatique: accusation injuste d'un incident banal. Mais, la rage que cette accusation et ses conséquences engendrent, ont la vertu de calmer l'instinct de sensualité éveillée par les corrections de Mlle Lamercier. En tout état de cause, ne pourrait-on déduire que les contradictions et les ambivalences qui ont entraîné la complexité de cette personnalité aient eu leur source dans ce jardin d'Eden? Si la fessée de Mlle Lamercier a laissé à Rousseau une sorte de soumission dans l'amour, celle administrée par la main plus vigoureuse du pasteur n'aura-t-elle pas été à ses yeux, après la mésaventure de son père, une seconde révélation de l'injustice et de la violence des hommes? Selon Madeleine Anjubault Simons, "il faudrait voir en cet épisode 'un souvenir écran'

au sens freudien correspondant à la transposition d'autres expériences plus anciennes." Et, Rousseau de souligner: "Qui croirait, par exemple, qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon âme fut trempé dans la même source d'où la luxure et la mollesse ont coulé dans mon sang?"¹⁶

N'est-ce pas cette fessée que Rousseau tiendra responsable de son horreur de la violence et de l'injustice? Cet accroissement à son bonheur qui mit fin à la sérénité de son enfance ne l'aurait-il pas conduit à se poser en redresseur de torts, à prendre toute sa vie le parti des déshérités? Et n'est-ce pas à juste titre qu'en écrivant ses Mémoires, il sente encore battre son pouls à l'unisson de cette réminiscence?

"Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon âme," écrit-il, "que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion; et ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, et s'est tellement détaché de tout intérêt personnel, que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste, quel qu'en soit l'objet et en quelque lieu qu'elle se commette, comme si l'effet en retombait sur moi."¹⁷

Moment vraiment décisif pour Rousseau et ses Mémoires. C'est le carrefour où s'éclabousse la suite continue des jours heureux. Les êtres chers ne sont plus à ses yeux que des inconnus. Le paradis de Bossey est désormais perdu. A

partir de là, Jean-Jacques apprendra à ruser, à mentir :
 "nous commençons à nous cacher, à nous mutiner, à mentir.
 Tous les vices de notre âge corrompaient notre innocence et
 enlaidissaient nos jeux."¹⁸ C'est le surgissement de "l'ob-
 stacle," dont parle Starobinski, "qui vient rompre l'harmo-
 nieuse, l'heureuse transparence des êtres et des choses où
 se plaisait Jean-Jacques."¹⁹

En réalité, son vrai problème était d'être abandonné à
 lui-même, sans personne pour le prévenir des dangers de sa
 liberté même. A Bossey, il rêvait seul. A dix ans, il était
 déjà maître de son coeur. Et, puisque l'aile du malheur a-
 vait une fois touché de son ombre cette période trop heu-
 reuse, la vie de Jean-Jacques, telle qu'elle apparaît dans
les Confessions, sera dorénavant peuplée de péripéties, in-
 terrompue de catastrophes, d'exils, de départs, de retours
 et de nouveaux départs, laissant chaque fois le bonheur en
 arrière pour le retrouver et le reperdre sans cesse. Rouss-
 seau s'éloignera de plus en plus, toujours irrémédiablement
 du bonheur originel.

Très tôt, Jean-Jacques sentira les tiraillements d'une
 double polarisation de l'être, laquelle se manifestera pré-
 maturément sur le plan sentimental. La nature des brèves
 idylles connues avec Mlles Goton et Vulson, durant les neuf
 mois passés à Genève, à son retour de Bossey, ne porte-t-
 elle pas l'empreinte caractéristique des influences du mi-

lieu familial et des fessées des Lamercier? "Tout le cours de ma vie s'est partagé," dit l'auteur, "entre deux amours de si diverses natures, et je les ai même éprouvés tous deux à la fois."²⁰

Nouvelle poursuite du destin. Le mauvais augure qui avait présidé à sa naissance et n'avait pas voulu qu'il eût une mère pour diriger ses premiers pas, ne lui a pas laissé la chance de tomber entre les mains d'un maître capable d'orienter les inclinations de son adolescence. "Rien ne m'a mieux appris," dit-il, "la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage servile, que le souvenir des changements que produisit en moi cette époque."²¹ Un apprentissage de graveur pouvait-il vraiment satisfaire les aspirations d'un adolescent dont le seul handicap à l'épanouissement était la pauvreté? L'avenir prouvera que les chances de réussir dans un tel domaine étaient très minces, même dans les meilleures conditions.

Il est donc évident que dès cet âge, Jean-Jacques donnait la priorité aux intentions sur les actions. Une nouvelle injustice du sort signifiait au garçon l'erreur grossière que son maître commettait à son sujet, en le prenant pour qui il n'était pas. C'est que son esprit était nettement au-dessus de sa condition: "Il y a des moments d'une espèce de délire où il ne faut point juger des hommes par leurs actions,"²² écrit-il. Ses vertus intrinsèques ne suffi-

saient-elles pas à attribuer une acception différente aux fautes qu'il commettait, au mal auquel l'inclinait la force des circonstances? Dès lors, la vie de Jean-Jacques commençait à osciller entre une réalité subie et une réalité tout autre, celle entrevue à travers le rêve.

Déclassé, Jean-Jacques était désormais un jeune homme malheureux qui se vengeait inconsciemment de son sort. Le travail ne représentait à ses yeux qu'une contrainte, une aliénation et le gaspillage d'un temps précieux: ce temps qu'il devait consacrer à caresser ses idées les plus chères, à méditer sur la direction qu'il comptait imprimer à son âme de demain. Comment pouvait-il s'adonner tout entier à cette besogne incompatible avec une activité cérébrale qui se tournait de si tôt, vers la poursuite d'un rêve intérieur? Il s'ennuya de tout et c'est ce qu'il a appelé sa paresse. Comme le dira plus tard Baudelaire: "Je suis seul, sans amis, sans chien et sans chat à qui me plaindre? L'oisiveté absolue de ma vie apparente contrastant avec l'activité perpétuelle de mes idées."²³

Sans famille, sans ami, sans argent, séparé de son cousin bien-aimé, Jean-Jacques apprendra à détester le monde et la société, à se refermer sur lui-même dans une solitude acceptée et subie: "Je ne trouverai point de jeunes gens qui me pervertissent," dira-t-il. L'absence de toute vie sociale le replongea dans les livres qu'il dévorait avec une avidité

sans pareille. N'était-ce pas là une raison de plus pour s'attirer le mépris et les sanctions de son patron? Alors interviendra l'imagination appelée au secours d'une sensualité difficile à borner. "Le parti à prendre," dit-il, "ce fut de me nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginai, que je me visse toujours dans les positions plus agréables selon mon goût, afin que l'état fictif où je venais à bout de me mettre me fit oublier mon état réel dont j'étais si mécontent."²⁴ C'était un nouveau pas vers l'envers du paradis.

La privation des petits plaisirs fit naître chez un être, au préalable cajolé par les siens, toute une gamme de mauvais penchants. Il en résulta un sentiment de frustration. De quel côté se ranger? Est-ce du côté des nobles? Est-ce du côté des roturiers? Le passage chez Ducommun aura été le point de départ de l'idée de cette longue offense qu'il jugera avoir subie pendant plus de vingt ans, laquelle dominera son oeuvre toute entière.

Les Confessions décrivent cette période comme un véritable roman dont les doigts du destin semblent avoir à l'avance déterminé le dénouement. Les notions naissantes de l'existence de la tyrannie s'accroissent en même temps que son goût pour la solitude qui le poursuivra jusque dans la

tombe: "On verra plus d'une fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition si misanthrope et si sombre en apparence, mais qui vient en effet d'un coeur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'existants qui lui ressemblent est forcé de s'alimenter de fiction."²⁵

A partir des fils tirés de cette période, Rousseau tissera soigneusement la trame de sa vie ultérieure. Chaque étape de sa jeunesse ou de sa vie d'adulte, chaque attitude, chaque action ou réaction sera l'écho de son enfance ou la conséquence fatale d'un état d'âme recréé à partir d'un événement vécu au cours de cette enfance.

Notes du Chapitre II

- 1 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. VII, p. 278.
- 2 _____ Idem Liv. I, p. 24.
- 3 Etienne Bonnot de Condillac, Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines, cité par Jean Guéhenno, dans Jean-Jacques, Nouvelle Edition, Gallimard, Paris, 1962, Vol. I, p. 171.
- 4 Bernard Gagnebin "Introduction aux Confessions", in et Oeuvres Complètes Tome I, p. XVIII. Marcel Raymond,
- 5 Cette lettre porte la date du 18 Mai 1967 dans la correspondance générale annotée par Ralph Alexander Leigh, Tome XXXIII, No. 5858, p. 63.
- 6 Hermine de Saussure, Jean-Jacques Rousseau et le Manuscrit des Confessions, E. de Boccard, Paris, 1958, p. 11.
- 7 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. XI, p. 582.
- 8 Ibid., Idem, Liv. VII, p. 278.
- 9 Ibid., Idem, pp. 278-279.
- 10 Ibid., Ibid, Liv. VI, p. 272.
- 11 Ibid., Ibid., Liv. VII, p. 278.
- 12 Ibid., Ibid., Liv. X, p. 517.
- 13 D'après les Notes de Olivier Marty dans Rousseau de l'Enfance à quarante ans, N. E. D. Rennes, 1975, p. 28.
- 14 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. I, p. 15.
- 15 Cité par Olivier Marty, Rousseau de l'enfance à quarante ans. Notes p. 29.

CHAPITRE III

RAPPORTS entre les différentes époques de la vie de l'auteur et la conception des Confessions. RAPPORTS avec la Jeunesse.

"... Il y a une certaine succession d'affections et d'idées qui modifient celles qui les suivent et qu'il faut connaître pour bien en juger ..."1

(Conf. Liv IV)

Le drame de Jean-Jacques Rousseau est un drame qui se situe à tous les niveaux de son existence et de sa conscience. Son enfance, beaucoup plus rêvée que vécue, adoucie dans le panorama du rêve, assombrie au contact de la réalité, s'agrippera aux différentes époques de sa vie future pour leur imprimer ses couleurs, ses impressions, ses douceurs et ses acrimonies. Jean-Jacques ne saura jamais détourner ses regards du mythe de ses premières années. Toute sa vie restera solidaire de cette enfance physiologiquement révolue, mais mentalement, à jamais souhaitée et jamais dépassée. Ainsi, c'est à travers la pénombre d'une "succession d'affections" que nous arriverons à éclairer son drame pour essayer de trancher le noeud de ses contradictions inextricables, de ces nombreux éléments hétérogènes dont la quintessence aura produit son homogénéité.

Etranglé dans le corset d'une discipline scolaire doublée d'une éducation familiale conformiste, le jeune Rousseau eut peut-être grandi au sein des câlineries coutumières. Dans

ce cas, qu'aurait-il été de son individualité? Ne devait-il pas prendre le large pour se trouver plus près de lui-même, se perdre pour se retrouver, renoncer à la vie des autres pour édifier la sienne propre? M. Raymond souligne une sorte de déviation de l'existence première: "Né presque mourant, le voici jeté d'emblée hors de la voie droite qui fait passer l'homme de l'enfance à l'âge adulte."² Mais en se projetant loin de sa sphère et du patronnat coercitif de Ducommun, avait-il songé à acquérir, par ce fait même, le droit d'être adulte, ou partait-il à la reconquête de son enfance?

Rousseau se lance donc vers l'inconnu. L'angoisse des lendemains incertains le tiraille. Evidemment, un destin plus favorable aurait pu l'avoir placé sous d'autres toits, au milieu d'autres personnes, en d'autres mains: "...J'aurais passé...une vie paisible et douce," pense-t-il, "telle qu'il la fallait à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, et d'une société selon mon coeur... J'aurais aimé mon état...et après avoir passé une vie obscure et simple...je serais mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié..."³ Mais hélas! le sort en avait décidé autrement. Le rêve d'une vie paisible et harmonieuse était définitivement brisé. Dorénavant, l'ancien apprenti frappera à toutes les portes. Et, les nombreuses et interminables pérégrinations ne cesseront jamais de lui offrir et de lui refuser tour à tour, les mille opportunités

que toujours il finira par rater, jusqu'au déclin de ses jours.

Bientôt, s'esquissera une nouvelle personnalité tendant à se juxtaposer à la première. A sa profonde sensibilité s'était ajouté un sentiment de culpabilité d'avoir coûté la vie à sa mère. Et, combien profond n'avait été le complexe de frustration laissé par la punition injuste du pasteur Lambercier? En quittant Ducommun, il emportait les brèches faites à son état antérieur par l'isolement, les tortures et les privations de toute nature. Ces mauvais traitements ne sont-ils pas, pour une bonne part, responsables de l'obsession de la persécution qui aurait poussé Rousseau à rechercher cette étrange solitude qui le fascinera toute sa vie?

Certains identifieraient cette solitude à celle des artistes modernes "qui se barricadent pour échapper à l'assaut des curieux." D'autres assimileraient le cas de Rousseau à celui de Proust: "...ces solitaires qui passent de longues heures en tête-à-tête avec eux-mêmes développent ainsi une sensibilité à des impressions qui échappent à l'individu pris dans le tourbillon de la vie active." Ces malades, "comme l'a remarqué Proust, "seraient plus près de leur âme et il y a, en la maladie, une grâce qui les rapproche des réalités d'au-delà de la mort."⁴

Mais Rousseau donne une double résonance de cette solitude: "cet amour des objets imaginaires et cette facilité

de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de tout ce qui m'entourait, et déterminèrent ce goût pour la solitude, qui m'est resté de ce tems-là."⁵ Et encore, dira-t-il:

"Aigri par les injustices que j'avais éprouvées, par celles dont j'avais été témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains et sentant que je ne trouverais point au milieu d'eux une situation qui put contenter mon coeur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes, et je m'en suis fait une autre dans mon imagination."⁶

Cette mise au point faite par Rousseau ne rejoint-elle pas directement l'époque de sa prime jeunesse où bourgeoñaient les premières inflorescences de cette solitude? Toutefois, abandonné à lui-même, Jean-Jacques devenait libre et seul maître de sa destinée. Il entrevoyait des possibilités illimitées: "J'entrais," écrit-il, "avec sécurité dans le vaste espace du monde; mon mérite allait le remplir."⁷

"Le bateau ivre" jette l'ancre à Annecy, le 21 mars 1728, le dimanche des Rameaux. Jean-Jacques renonce à toute possibilité de réintégrer le foyer paternel. Il n'hésitera plus à continuer dans la voie nouvelle où le hasard l'a engagé. Sa grande préoccupation du moment est de retrouver le paradis d'autrefois. René Laforgue n'a-t-il pas raison de souligner: "Souvent, rester en dehors de la vie signifie rester un peu plus près du sein maternel, rester un enfant...La nostalgie du paradis perdu, est-ce autre chose que celle de l'enfance perdue?"⁸ Rousseau ne voudra plus quitter Mme de

Warens, le symbole vivant d'un paradis en perspective. L'affection maternelle qui lui avait toujours manquée va être compensée par celle de la nouvelle "maman". Auprès d'elle, l'auteur des Confessions retrouvera la paix, la sérénité et la protection dont il avait toujours tant besoin.

En rencontrant Mme de Warens, Jean-Jacques n'était-il pas convaincu d'avoir rencontré son destin? A mesure que passeront les jours, cet amour singulier deviendra de plus en plus profond. Au fort des difficultés de toutes parts, Jean-Jacques ne sera que plus attaché à sa bienfaitrice. La complaisance de l'amoureux-enfant exonérait son idole de ses fautes, avant même qu'elles ne fussent commises. Comment pouvait-il, avec des yeux perdus dans les embruns de la passion, se pencher sur les imperfections de sa madone? Et, si tout ramène à l'idée que le moi de Jean-Jacques a été sans cesse soumis à des ruptures, à certaines dispersions, le sentiment éprouvé pour Mme de Warens devait constituer la tonalité fondamentale de son existence. Même une certaine incompréhension décelée dans leurs rapports, ni le peu de prix accordé aux sacrifices consentis par "petit", n'auront raison de son affection. Combien de fois Jean-Jacques n'a-t-il souligné: "J'espère qu'un jour, vous me connaîtrez mieux et vous m'en aimerez davantage."

Au parapet de la vie à peine accoudé, Jean-Jacques sentait ses pas glisser sur un terrain décliné, déjà, il s'es-

timait mal connu de "sa vénérable maman" et, si tôt, désirait se faire mieux connaître. Malgré tout, le nom magique de Mme de Warens sillonnera les pages des Confessions d'un bout à l'autre. Tout, jusqu'au lieu où il avait eu le bonheur de rencontrer cette créature, revêtait un caractère sacré: "Je l'ai souvent mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers," s'écrit-il, "Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place! Que ne puis-je attirer les hommages de toute la terre: quiconque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux."⁹ Les impondérables orienteront sa barque vers d'autres rives, mais ses sentiments et son coeur resteront accrochés à ce port, jusqu'au jour où il aura cessé de vivre.

Cependant, que fut-il advenu si Isaac Rousseau avait rattrapé son fils sur la route de Chambéry? Si Gabriel Bernard, l'oncle maternel, avait eu le coeur de continuer son voyage de Confignon à Annecy? Si Abraham avait fait plus d'efforts pour retenir son cousin? Autant de questions dont la réponse aurait peut-être modifié le cours des événements. Mais rien ne pouvait arrêter Jean-Jacques dans sa marche vers la découverte de l'inconnu. C'était décidément une pierre lancée dont aucune force ne pouvait contrôler la trajectoire. Nul ne devine quelle puissance invisible le projetait loin de ceux qui le recherchaient. Personne ne soupçonne non plus quels motifs écartaient de lui ceux qui le fuyaient.

Il paraît alors évident que Jean-Jacques avait pressenti l'appel d'une mission extraordinaire. Et, pour l'accomplir, il avait décidé de se heurter aux embûches du chemin quelle qu'ait pu être l'étendue ou la profondeur de la déchirure. Vu sous cet angle, le voyage à Annecy représente une démarche déterminante, tant dans la vie de Rousseau que dans l'histoire de sa personnalité. La période que commence ce voyage, en ce qui concerne l'influence de Mme de Warens, constituera l'arête médiane des Confessions, car, dit l'auteur: "les préjugés même qu'avait conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculaient les moments de le mettre en oeuvre, en la rendant plus difficile par le choix des moyens."¹⁰

En effet, si jamais Eléonore de la Tour avait aimé le jeune catéchumène, il semblerait, suivant les idées sous-jacentes passant entre les lignes, malgré l'auteur, que cet amour n'avait jamais dépassé les limites d'une simple pitié d'abord (elle l'avait plus d'une fois exhorté à rejoindre ses parents laissés dans l'affliction) et d'une admiration béate ensuite. Mme de Warens, femme intelligente et ingénieuse, n'avait pas attendu trop longtemps pour déceler les talents du jeune converti. Beaucoup plus imbue peut-être, des ressources et des atouts de son protégé qu'il ne l'était lui-même, cet esprit pratique spéculait sans doute sur la rentabilité éventuelle de son "petit." L'initiation à l'amour, entreprise en dépit des scrupules de l'ingénu, n'é-

tait-elle pas dictée par la raison plutôt que par le coeur?

"Je connaissais trop son coeur chaste et son tempérament de glace," dira Jean-Jacques, "pour croire un moment que le plaisir des sens eut aucune part à cet abandon d'elle-même; j'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers...et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs lui en faisait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même oeil que les autres femmes..."¹¹

Vraisemblablement, "la dame de coeur" entendait s'attacher Jean-Jacques et l'arracher aux "dangers" extérieurs en vue de préserver ses intérêts personnels. Et, les efforts qu'elle faisait pour conserver sa proie n'impliquaient-ils pas le désir de satisfaire ses amours vénales? Il aurait fallu que Jean-Jacques apprît un métier, une profession, qu'il se lançât dans quelque entreprise, enfin, qu'il pût servir à quelque chose. Tous les projets formés par Mme de Warens furent peine perdue: les cors aux pieds empêchaient Jean-Jacques d'apprendre à danser, il avait démissionné de son poste au cadastre, la perspective de travailler à la botanique avec Claude Anet avait avorté. Paresseux et exigeant, le talentueux jeune homme fendait maladroitement le bois. Il maniait plus habilement l'archet que la pioche. Donc, le petit Mentor était destiné à devenir par degrés un exemple des misères humaines. "On dirait que la providence qui m'appelait à ces grandes épreuves écartait de la main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver,"¹² avoue Jean-Jacques.

Aussi, l'avenir fructueux que Louise avait escompté pa-

raissait compromis. Entretiens, Wintzenried faisait ses preuves. Et, dit Rousseau, "je ne sais de combien d'hommes il faisait le travail, mais il faisait toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en imposa à ma pauvre maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires."¹³

Par voie de conséquence, la décision de se débarrasser d'une présence beaucoup plus gênante qu'utile, ne tarda pas à venir. Elle employa tous les moyens de s'attacher le dernier venu, sans oublier "celui sur lequel elle comptait le plus" et congédia l'importun. Rien ne justifie mieux le laconisme de cette mise en demeure que le pragmatisme outré de cette femme ambitieuse. "Elle se pressa," écrit Rousseau, "de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage..."¹⁴

Dès lors, le futur philosophe avait bien compris le sens de sa présence auprès de sa bienfaitrice. En rehaussant les mérites de son protégé, il manquait à la dame le tact nécessaire dans le choix des moyens de les mettre en oeuvre, ce qui s'explique aisément, puisque leurs idéaux allaient en sens inverse. En tout cas, elle aura été pour Rousseau, le garde-fou auquel R. Laforgue fait souvent allusion:

"Redevenu enfant, Jean-Jacques s'était trouvé arrêté sur le chemin des réalisations pratiques de la vie, à la fois prisonnier de la misère et de la possession d'un bonheur frappé d'interdiction."¹⁵ "Jusqu'alors," dit-il, "je ne m'étais

jamais beaucoup inquiété si j'avais peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire attention et à prendre du souci de ma bourse."¹⁶

Dans cet ordre d'idée, tout laisse présumer qu'en congédiant Jean-Jacques, Mme de Warens le rendait à la liberté, mais une liberté qui le tiendra longtemps encore prisonnier de ce passé récent et d'un autre passé plus reculé, antérieur à la rencontre de Mme de Warens. Du même coup, elle le remettait en face des réalités de la vie. En même temps que le souci de la bourse, naîtra la hantise de la gloire. L'auteur des Confessions s'en est-il jamais douté? En tout cas, il lui fallait songer à ménager "à Maman quelque ressource dans la catastrophe" qu'il avait prévue.

Mais n'anticipons pas trop. Tout cela se passait à Chambéry, loin des jardins, des ruisseaux et des paysages d'Annecy. Avant de retrouver Jean-Jacques plongé dans le "sein maternel", suivons-le dans sa course épuisante et décevante. A l'hospice des catéchumènes, le choc provoqué par la "plus brutale concupiscence" du père Levantin d'Alep marquera son séjour d'un goût de fiel. Il lui aura laissé une influence notoire dans les rapports de l'amoureux avec les femmes. Ce dégoût de l'acte sexuel n'aura-t-il pas consolidé la répulsion que le jeune Rousseau a plus d'une fois éprouvée en présence de l'autre sexe?

Le prochain échelon de son calvaire, Jean-Jacques le gravira chez Mme Basile. Marcel Raymond, dans Jean-Jacques Rousseau La Quête de Soi et la Rêverie, qui soutient la thèse d'une folie se manifestant à toutes les occasions chez Rousseau, remarque: "Sa fuite loin de Genève est une folie". Il cède, auprès de Mme Basile, à sa "folie romanesque."¹⁷ Sans écarter a priori l'éventualité d'une certaine névrose chez l'homme des Confessions, ne faudrait-il pas accorder à la scène du miroir de chez Mme Basile l'importance qu'elle mérite? Cette manifestation incontrôlée de l'extrême sensualité de Rousseau, n'ouvre-t-elle pas le champ à une très large interprétation et ne mériterait-elle pas d'être considérée comme l'un des effets prématurés d'une expérience vécue ou d'une situation préexistante? N'aura-t-elle pas été un de ces clichés qui se reproduiront dans des circonstances dissemblables, mais si identiques à la base, tel sera le phénomène répété en présence de la fameuse Zulietta?

La pause du jeune aventurier chez la comtesse de Vercellis, en raison de ses retombées futures, retient encore davantage l'attention, vu son intérêt psychologique. Elle est liée à l'histoire du ruban volé qui revêt un double aspect psychologique et "génétique". Cet incident banal que Rousseau ne s'était jamais résigné à avouer, pas même à Mme de Warens, avant les Confessions, semble d'autant plus

lourd de sens, qu'il a trop longtemps forcé l'auteur au silence. La comtesse de Vercellis, première dame de condition auprès de qui Rousseau était appelé à vivre, n'avait fait de lui qu'un laquais-secrétaire, durant les trois mois passés à son service. Après avoir été à son chevet jusqu'à son dernier soupir, le dévoué secrétaire estimait ses services, son affection et ses soins empressés mal rétribués, selon les dernières volontés de la Comtesse. Cet épisode se termina par le vol d'un ruban qui avait appartenu à la Comtesse. Il s'en défendit très gauchement et, dans son désarroi, attribua le vol à Marion, une jeune servante.

Rousseau n'aimait pas l'argent, dira-t-on, comment pouvait-il avoir été déçu de ne pas recevoir le legs qu'il avait espéré de la Comtesse? Mais là n'est pas la question. Et, bien qu'il soit certain que le prétendant ait eu de graves difficultés financières, il pouvait s'expliquer aisément que des domestiques au service d'une maîtresse pendant ving-deux ans, méritaient une plus large compensation qu'un nouveau venu. Il paraîtrait plus probable que l'affectueux secrétaire ait beaucoup moins regretté le bénéfice pécuniaire que "l'attention particulière" de Mme Vercellis qu'il n'avait pas réussi à capter. "Mme de Vercelli", écrit-il, "ne m'a jamais dit un mot qui sentit l'affection, la pitié, la bienveillance... Elle me jugea moins sur ce que j'étais que sur ce qu'elle m'avait fait,

et à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paraître autre chose."¹⁸

Il reste à questionner la nature des rapports que Rousseau entretenait avec les domestiques. Avait-il les mêmes attributions que ses compétiteurs? Empiétait-il sur leur droit? Les autres lui portaient-ils ombrage à cause de ses mérites? On ne peut affirmer que les serviteurs voyaient en lui sinon un concurrent du moins un rival. Il n'est toutefois pas impossible qu'il en fût ainsi. Cependant, de là à s'imaginer qu'ils s'étaient évertués à l'évincer, à le faire oublier dans les faveurs de la patronne frise un peu l'exagération. B. Gagnebin et M. Raymond, dans les Oeuvres Complètes remarquent: "Rousseau inquiétait probablement les domestiques de Mme de Vercellis mais ses soupçons quant à des manoeuvres de ceux-ci pour l'écartier seraient tout à fait injustifiés."¹⁹

Aussi, l'existence d'un lien secret entre la question des domestiques et le ruban volé semble évidente. Cette aventure paraîtrait peut-être anodine, mais ce ruban couleur de rose et d'argent se nouera de plus en plus étroitement autour du coeur de Jean-Jacques. Serait-ce à cause du sentiment qu'il a éprouvé pour Marion? Serait-ce à cause du sort immérité imposé à la victime? Serait-ce encore à cause du désir de vengeance né de l'idée d'un préjudice?

Répondre par l'affirmative à l'une ou l'autre de ces interrogations serait s'engager trop hâtivement dans une voie incertaine. Il est toutefois incontestable qu'en même temps que ce remords, Rousseau portait sur la conscience, la clef de voûte des Confessions. Car, affirme-t-il: "Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sur ma conscience, et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes Confessions."²⁰ Comme de fait, tous les fragments, tous les manuscrits des Confessions portent l'empreinte de ce ruban volé. Ni les ratures, ni les nombreuses modifications apportées au cours de la préparation de l'ouvrage n'ont jamais su pallier l'indélébilité de cet incident.

Par ailleurs, cet aveu ne serait-il pas une preuve de plus que depuis très longtemps Rousseau n'avait cessé de ruminer sinon le projet des Confessions, du moins un moyen efficace d'épuiser son remords? Et, ne sommes-nous pas amenés à admettre que même si l'auteur s'était limité au récit de sa jeunesse, c'est-à-dire à la première partie de ses mémoires, l'on ne saurait s'empêcher de voir dans cette aventure apparemment insignifiante, le motif primordial de l'ouvrage?

De plus, ce ruban volé ne reviendra-t-il pas dans les Confessions et dans les Rêveries, comme ayant été

l'élément générateur de toutes les misères, de toutes les injustices? Ne sera-t-il pas lié à tous les malheurs, à toutes les persécutions dont Rousseau sera l'objet tout le reste de sa vie? -

"Si c'est un crime qui puisse être expié," écrit-il, "comme j'ose le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont la fin de ma vie est accablée, par quarante ans de droiture et d'honneur dans des occasions difficiles et la pauvre Marion trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offense envers elle, je crains peu d'en emporter la culpé avec moi."²¹

Ici encore, ne conviendrait-il pas de s'appuyer sur les observations faites par R. Laforgue? Il souligne l'angoisse provoquée chez certains individus par la "censure" des parents et qui les force à désirer la paix à n'importe quel prix. Cette paix, ils cherchent un moyen de l'obtenir et ce moyen, une fois trouvé, devient une arme précieuse à laquelle ils tiennent pour liquider l'angoisse."²² Le mensonge de Marion pourrait être considéré comme l'un de ces moyens employés par Rousseau pour expier un crime, sinon imaginaire, du moins, énormément grossi et perpétué par l'imagination. Ce crime prend alors la forme d'une souffrance que l'auteur aurait fait sienne, en guise d'une délivrance, il en aurait fait une "amie à laquelle il se sent indissolublement lié. Avec la souffrance, comme avec la confession, on est toujours en mesure d'acheter le pardon et d'exiger l'indulgence du juge suprême."²³

Il est toutefois difficile de soutenir que le besoin d'expiation serait né avec le phénomène Marion. Ses racines, plus anciennes et plus profondes, ne devaient-elles pas se situer dans la même ligne émotionnelle que la première manifestation masochiste à l'occasion de la fessée de Melle Lambercier? Toute autre est la certitude selon laquelle l'aversion pour le mensonge se serait greffée sur ce désir d'expiation, quand Rousseau lui-même déclare: "... et je crois sentir que mon aversion pour le mensonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un aussi noir."²⁴ Mais c'est après avoir lu les Confessions qu'on pourra mesurer les dimensions psychologiques attribuables à ce ruban volé.

Que dire de tous ces faits apparemment dénués d'importance que tout autre autobiographe aurait intentionnellement négligés? Par quelle issue sortir du labyrinthe de ces situations enchevêtrées les unes aux autres sinon par celle que désigne le narrateur: examiner les causes pour en bien saisir les effets? Si la mémoire qui oblitère les souvenirs a préservés ceux-là de l'usure du temps, c'est qu'ils sont pour la plupart, des pierres de soutènement ayant servi à entériner le plaidoyer.

Ainsi en est-il du scandale provoqué dans les rues de Turin. L'auteur sait bien que ses lecteurs peuvent ne pas s'intéresser à tout cela, mais il a besoin de ces indices

pour mettre en relief le lien qui rattache ces faits à la base. Marcel Raymond qui tente de circonscrire le drame autour des termes "délire" "extravagance" ou "folie", remarque pourtant des retours "imprévisibles à des formes antérieures du moi d'où se dégage peu à peu le sentiment de la permanence de l'être. Et c'est la mémoire", suggère-t-il, "qui fait paraître ce qui subsiste à travers ce qui change, qui éclaire les chaînes affectives liées aux objets qui les ont fait naître en même temps qu'aux premières expériences qui en ont fixé la teneur vitale."²⁵

A la considérer de plus près, cette scène exhibitionniste ne serait-elle pas directement associée à une excitation créée par la misère matérielle, par la claustration? Depuis Bossey, Jean-Jacques avait été "toujours masqué par des murs" et n'avait jamais eu "sous les yeux que des toits ou le gris des rues." René Laforgue souligne dans Etude sur Jean-Jacques Rousseau, le choix fait par l'auteur de "l'objet ridicule" au lieu de "l'objet obscène" et pose la question à savoir si ce choix n'aurait pas été déterminé par la castration imposée à Rousseau par son inconscient? N'aurait-il pas été l'effet du conflit qui interdisait à Jean-Jacques de se servir de sa virilité, de se comporter en homme, en concurrent de son père?²⁶

Cette simple aventure d'adolescent aurait été, d'après

la théorie freudienne, une nouvelle révélation de la "censure", portant l'individu à rechercher certaines formes d'échecs sociaux. Ces échecs, en le mortifiant, pourraient minimiser dans une certaine mesure les exigences de la "censure". En d'autres termes, il y trouverait une espèce d'échappatoire aux obligations sociales par le plaisir inconscient d'être autrement que les autres, c'est-à-dire, au-dessus d'eux. L'individu passerait alors pour une victime et la souffrance qu'il choisit n'est autre chose qu'une exploitation arbitraire de son entourage.

Dans le cas de Rousseau, "le sot plaisir" serait un moyen d'établir un contact direct avec l'entourage, avant de passer par une progression continue, d'abord à la création littéraire où l'imagination prend la place du monde extérieur, ensuite au rôle du persécuté en proie aux affres de l'interprétation et poursuivi par ses persécuteurs. Rousseau aurait trouvé, en exhibant cette infériorité, une soupape de sûreté contre ses désirs libidineux fournis par son imagination et qu'il n'arriverait pas à satisfaire dans les conditions normales. Son puritanisme ne lui permettra pas d'oublier ce "sot plaisir" qui serait l'un "des moteurs auxquels nous sommes redevables des Confessions qui étalent aux yeux de l'univers les misères et les plaies morales de l'auteur."²⁷

Il est indéniable que l'égo de Rousseau a été profondément affecté par certains facteurs aboutissant à un complexe d'infériorité. Toutefois, il n'est pas superflu de tenir compte d'un excès de sensualité qui pourrait tout aussi bien avoir sa source soit dans l'hérédité, soit dans les influences du milieu dans lequel Jean-Jacques a évolué. Néanmoins, la tendance qui l'a guidé vers l'exhibitionnisme le poursuivra dans sa vie d'adulte, se manifestant par un besoin continuel d'attention. Rousseau trouvera toujours une certaine satisfaction à jouer un rôle apparemment passif destiné à faire naître le désir chez le sexe opposé.

Entre la scène des rues de Turin et le retour à Lyon, vers le début de l'automne 1731, Jean-Jacques effectuera bien des voyages, bien des "pélérinages pédestres" interrompus uniquement de faits divers, d'amourettes furtives, de rencontres fortuites, d'égarements occasionnels et de coïncidences heureuses ou malheureuses.

Or, dans le tourbillon de cette course vagabonde, le hasard devait arrêter le jeune aventurier pour l'introduire dans la cuisine d'un paysan, tout au moins hospitalier. Ce paysan lui fournit des explications concernant son vin et son pain qu'il était bien forcé de soustraire au contrôle du fisc afin de le convaincre de son extrême pauvreté. Ces propos laissèrent à Rousseau une vive indignation contre

les impôts injustes et les humiliations subies par les campagnards: "Tout ce qu'il me dit à ce sujet", écrit Rousseau, "et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon coeur, contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs."²⁸ Une radicelle venait de s'ajouter au tronc grandissant des Confessions. Un argument de plus venait corroborer l'idée des injustices sociales.

Bientôt recommencera la suite des beaux jours. Un soleil plus brillant se lève à l'horizon. La période des jours sans pain est révolue. Mais cette période qui s'annonce, n'interrompt pas forcément le courant des impressions fortes dont la continuité couvait dans le silence du subconscient, le noyau des Confessions "... pour me connaître dans mon âge avancé", écrit l'auteur, "il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse "²⁹ C'est à nous lecteurs qu'il appartient "d'assembler ces éléments et de déterminer l'être qu'ils composent "³⁰ Par conséquent, il importe d'établir un lien de causalité entre la première enfance et le bonheur des Charmettes

Vers le début d'octobre 1731, le jeune Rousseau allait enfin loger à Chambéry, auprès de la belle Dame dont il avait rêvé sur la route de Confignon Malheureusement,

il devait cohabiter avec le seigneur du lieu. De prime abord, rien n'avait pu permettre à Jean-Jacques de soupçonner la vraie nature du rôle de Claude Anet auprès de "maman". N'étaient l'empoisonnement et la chaleur du "raccommodement", il n'eût peut-être jamais découvert les liens intimes qui unissaient ses hôtes. Qu'elle fut alors sa réaction? Les premiers moments de stupeur passés, Jean-Jacques, non seulement accepta ce qu'il ne put empêcher, mais se surprit à aimer, sans réticence aucune, le maître de céans: "Comme elle savait que je ne pensais, ne respirais que par elle, elle me montrait combien elle l'aimait afin que je l'aimasse de même", écrit-il "... Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple sur la terre."³¹

Comment expliquer que Jean-Jacques aimant ardemment Mme de Warens pût si bien s'accommoder d'une présence inopportune au point d'aimer son rival comme un père? Plusieurs psychanalistes ont fourni des explications les plus diverses concernant ce comportement. Mais celle du Dr. René Laforgue paraît être la plus plausible. D'après Laforgue, dans la Psychopathologie de l'échec, "ce ménage à trois" aurait reproduit la situation mère - père dont Jean-Jacques aurait été le fils détesté d'un père qui lui aurait imputé la perte de sa mère. Le même sentiment d'un crime à expier qui devait assurer la pérennité du souvenir

de Marion, l'aurait poussé à concéder son bonheur en vue de se racheter aux yeux du père. Il y aurait donc un certain rapport entre l'affinité pour les ménages à trois (Mme de Warens - Claude Anet, Mme d'Houdetot - Saint-Lambert; St. Preux, Julie et Mme de Volmar) et son masochisme secret. Dans le cas Eléonore de Warens - Claude Anet, il y aurait eu une double substitution de la mère en la personne de Mme de Warens et du père, en celle de Claude Anet. Ceci n'exclut guère les allées et venues des nombreux amants et prétendants qui entouraient Mme de Warens. Mais ce dernier, bien que l'aîné de Jean-Jacques seulement de six ans, dirigeait la maison et "... grave, réfléchi, féru de botanique il en imposait au garçon qui voyait en lui une espèce de gouverneur."³²

Il y a mieux: Rousseau essaie d'expliquer l'entente parfaite dans cette société à trois par les vertus incomparables de Mme de Warens. "Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux. La jalousie, la rivalité même cédaient au sentiment dominant qu'elle inspirait, et je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouraient se vouloir du mal l'un à l'autre."³³ Et il ajoute, "quiconque pourrait trouver une femme digne de cet éloge," de s'attacher à elle pour la vie, fut-elle "la dernière des Catin". Cependant, le facteur le plus important ne se trouvait-il pas en Rousseau lui-même enclin à rechercher la paix, la sécurité

et la protection au sein de deux aînés qu'il affectionnait et respectait?

Ainsi seulement peuvent s'expliquer les torrents de larmes versés à la mort d'Anet et le désir trop spontanément manifesté d'hériter de ses nippes: réaction tout à fait identique à celle d'un fils.

Toutefois, nous surprenons Jean-Jacques en flagrant délit de contradiction, lorsqu'arrive Wintzenried. Ne s'agissait-il pas pourtant de la même Mme de Warens, pourvue des mêmes qualités, des mêmes charmes et des mêmes vertus? Pourquoi "petit" s'était-il senti si profondément lésé en présence de ce "beau-père"? C'est qu'une légère différence dans les circonstances avait modifié profondément l'aspect psychologique de la situation. Claude Anet avait précédé Rousseau et sa vie avait été antérieurement associée à celle de "maman", tandis que Wintzenried lui avait été en quelque sorte substitué.

Ce revirement des choses pose un nouveau problème. Si Claude Anet avait joué aux yeux du garçon le rôle du père, il n'en était plus de même de Wintzenried. Alors se manifeste dans toute son acuité un complexe oedipien rappelant le comportement de Baudelaire en présence de son beau-père, le colonel Aupick. A l'instar de Baudelaire, loin d'accepter de partager l'affection qui, à son sens, lui était due, Rousseau abandonna pour toujours le foyer paternel que ses

prédispositions émotionnelles avaient inventé. Par conséquent, ce n'était pas l'amant qui partait des Charmettes: il y avait déposé son coeur pour toujours. C'était plutôt le fils frustré du plus profond de son être, dans son affection filiale qui tirait la révérence, sans espoir de retour. Et, par son comportement, il redira sans cesse ce que Baudelaire dira plus tard à sa mère: "Qui sait si je pourrai encore une fois t'ouvrir toute mon âme, que tu n'as jamais appréciée ni connue!"³⁴

Ce jeu de complexes qui, de prime abord avait attiré Jean-Jacques chez Mme de Warens et plus tard, l'en avait éloigné, n'est pas étranger à l'élaboration des Confessions. Dans le cas de Claude Anet, si Jean-Jacques avait consenti le "ménage à trois" pour se protéger des assauts du monde extérieur, il avait voulu du même coup se mettre à l'abri de son conflit intérieur, résultat de son hypersensibilité. Il sentait plus profondément que le commun des mortels et, réagissait d'une façon différente: réaction dictée par un idéalisme inhérent à sa nature et à son génie. Recherchant l'humiliation par masochisme, mais la redoutant à la fois par fierté, il se sentait beaucoup plus en confiance dans les relations triangulaires où sa personnalité pouvait se développer dans un cercle fermé, au profit des autres partenaires.

Les Confessions seront, dans un certain sens, l'histoire d'un échec dans la recherche du bonheur. Jean-Jacques attribuera son échec à l'impossibilité, ou le refus des autres de le comprendre. Il finira par se rendre compte qu'aucun de ses contemporains n'était à la hauteur de ses aspirations. De son côté, il n'arrivera jamais à concilier, les différents aspects de sa personnalité. De plus le besoin sans cesse croissant de se connaître et de transférer son conflit intérieur des profondeurs du subconscient au niveau de la claire conscience le conduira à découvrir que certains facteurs, inhérents à son caractère même, étaient responsables de cette incompréhension. De là sa lutte continue en vue de la réalisation de son idéal et l'impossibilité de l'adapter à la réalité de la vie. Il sera finalement convaincu que ce bonheur ne pouvait exister que dans l'imagination, tel qu'il l'a exprimé dans la Nouvelle Héloïse.

Notes du Chapitre III

- 1 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. IV, p. 174.
- 2 Marcel Raymond, Jean-Jacques Rousseau
La Quête de Soi et la Réverie, J. Corti, Paris, 1962,
p. 15.
- 3 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. I, pp. 43-44.
- 4 Marcel Proust, Les Plaisirs et les Jours, Edition
intégrale, Gallimard, Paris, 1973, p. 1015.
- 5 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. I, p. 41.
- 6 Idem, Les Lettres à Malesherbes, Edition des Oeuvres
Compètes, La Pléiade, lettre du 12 Janvier 1762, p. 1134.
- 7 Idem, Les Confessions, Liv. II, p. 45.
- 8 Dr René Laforgue, L'Échec de Baudelaire, Etude Psychana-
lytique sur la Névrose de Charles Baudelaire, Edition
Denoël et Steele, Paris, 1931, pp. 17-18.
- 9 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. II, pp. 48-49.
- 10 Idem, Idem, Liv III, p. 112.
- 11 Idem, Ibid., Liv V, p. 196.
- 12 Idem, Ibid., Ibid, p. 205.
- 13 Idem, Ibid, Liv VI, p. 262.
- 14 Idem, Ibid., Ibid, p. 263.
- 15 Dr René Laforgue, "Etude sur Jean-Jacques Rousseau"
Revue française de Psychanalyse, Novembre 1927,
1, 378-382.

- 16 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. V, p. 206.
- 17 Marcel Raymond, Jean-Jacques Rousseau La Quête de Soi et la Rêverie, J. Corti, Paris, 1962, p. 17.
- 18 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. II, p. 82.
- 19 Bernard Gagnebin in Oeuvres Complètes, Edition La Pléiade et Les Confessions "Notes et Variantes" Marcel Raymond, p. 1271.
- 20 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. II, p. 86.
- 21 Idem, Idem, Idem, p. 87.
- 22 Dr René Laforgue, L'Echec de Baudelaire, Etudes Psychanalytiques sur la Névrose de Charles Baudelaire, Ed. Denoel et Steele, Paris, 1931, p. 36.
- 23 Idem, Idem
- 24 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. II, p. 87.
- 25 Marcel Raymond, Jean-Jacques Rousseau La Quête de Soi et La Rêverie, J. Corti, Paris, 1962, p. 75.
- 26 René Laforgue, "Etude sur Jean-Jacques Rousseau", Revue française de Psychanalyse, Novembre 1927, 374-376.
- 27 Idem, Idem,
- 28 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. IV, p. 164.
- 29 Idem, Idem, Idem, p. 174.
- 30 Idem, Ibid., Ibid., p. 175.
- 31 Idem, Ibid., Liv. V, p. 201.

- 32 Olivier Marty, Rousseau de l'Enfance à quarante ans,
Nouvelles Editions Debresse, Rennes, 1975, p. 122.
- 33 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. V, p. 178.
- 34 Charles Baudelaire, "Lettre inédites à sa mère", Préface
et note de Jacques Crépet, Paris, 1918.

CHAPITRE IV

Rapports entre les différentes époques de la vie de l'auteur et la conception des Confessions

Rapports avec l'âge adulte.

"Pour me connaître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse."¹

"Tout se tient . . . Tout est un dans mon caractère et ce bizarre et singulier assemblage a besoin de toutes les circonstances de ma vie pour être bien dévoilé."²

A la suite de sa vie errante et démantelée, le fier nomade avait retrouvé une certaine stabilité en se réfugiant aux Charmettes. Pourtant, cet asile doré répondait-il aux aspirations qui hantaient ses songes la nuit et ses rêveries le jour? Peut-être pendant un certain laps de temps. Mais, avec les jours, ses projets se dessinaient de plus en plus nettement. Et, tandis que son cœur enfoui dans le dédale d'un sentiment platonique enrobait ses réveils de ses confuses hallucinations, "Venture s'en allait dans ses sociétés où il soupait, et moi," dit-il, "j'allais me promener seul, méditant sur son grand mérite, admirant, convoitant ses rares talents, et maudissant ma maussade étoile qui ne m'appelait point à cette heureuse vie."³

L'estime que Jean-Jacques avait vouée à Venture grandit au point qu'inconsciemment, sa nature influençable se transmua en celle de ce personnage. C'étaient les préludes de l'épilogue des Charmettes.

Si le séjour aux Charmettes avait su procurer une certaine sensation de bien-être à Jean-Jacques, quant à l'ambiance de calme et de quiétude où il se sentait plongé, cette retraite n'offrait rien qui puisse satisfaire une nécessité plus profonde: nécessité de subsister, d'abord: en soustrayant Jean-Jacques à l'illusion du bonheur qu'elle avait fait miroiter à ses yeux, Mme de Warens lui avait révélé la matérialité de l'existence: sa disgrâce n'était-elle pas due à sa faible productivité? Ensuite, un désir plus ardent provoqué simultanément: désir de la gloire, car, écrit Paul Valéry: "l'histoire des lettres est aussi l'histoire des moyens d'existence de ceux qui ont pratiqué l'art d'écrire à travers les âges."⁴

Ainsi, Rousseau démuné, pressé par d'urgentes nécessités, sera forcé, comme tout écrivain, de vivre de sa plume. En dépit de la sérieuse menace de Wintzenried, quitter les Charmettes était déchirant. Rousseau s'était trouvé alors sollicité par deux pôles d'attraction: un choix s'imposait entre continuer à mener au jour le jour, au sein de la nature, une existence végétative, empoisonnée par la présence d'un intrus, d'un côté, et de l'autre, celui de s'engager dans une

voie plus abrupte, mais sans doute fascinante par les lauriers qu'elle promettait. Plus la décision serait retardée, plus elle serait douloureuse. Entre une vie sans risque, mais aussi, sans victoire et sans gloire, et une autre pleine de périls, Rousseau opta pour la seconde. Il partit donc chargé à la fois de ses soucis personnels et des difficultés pécuniaires de Mme de Warens. Il se proposait de rapporter un jour aux pieds de "Maman" rendue à elle-même, les trésors qu'il aurait acquis.

Jean-Jacques obtint des lettres de recommandation à Lyon, puis se dirigea vers Paris. Quoiqu'il en ait dit : "Je ne me sentais pas assez savant et ne me croyais pas assez d'esprit pour briller dans la République des lettres et faire fortune par cette voie,"⁵ l'espoir des lendemains meilleurs le chatoyait quand même. Et, à peu près dans le même esprit que Du Bellay s'en allant à Rome, Rousseau partait à la conquête de la toison pour ensuite, retourner vivre parmi les êtres chers, "le reste de son âge ". Rien ne laissait présumer la déception à l'Académie de musique. Il crut la fortune faite et rêvait d'un succès sans précédent. Désillusion: "Sa fontaine de Héron" se cassera une nouvelle fois. Mais n'est-il pas trop prématuré de conclure à l'échec?

La vie parisienne avait ses charmes, elle avait surtout ses exigences. D'après une note de Duclos dans ses Considérations sur les moeurs parues en 1750, "la mode de Paris

était d'être sociable et aimable. Etre aimable sous-entendait avoir autant de vices que de vertus, de la frivolité, de la malice, l'art de parler, de persifler, de calomnier. L'homme aimable pouvait être parfois le moins digne d'être aimé. Il ne s'agissait que de plaire. Le ridicule passait pour le plus coupable des vices et on ne trouvait plus de mal à rien qu'à être ridicule."⁶ Jean-Jacques n'était pas, sans doute, dépourvu d'atouts mais il était loin de pouvoir se prêter à tout ce que réclamait cette société pour laquelle il n'était pas fait. Il essaya de le voir par son côté brillant et de s'adapter à toutes les situations. Mais ne pouvant concilier en lui le valet et le maître, il n'aboutit qu'à des impairs.

Dans ces salons étincelants, "l'esprit devait être plus rapide que la lumière. Lui ne savait bien parler que dans la pénombre et que de lui-même. Bref, il était promis au ridicule à moins que quelque jour, il n'osât décidément le braver."⁷ Cependant, Rousseau à ce moment-là, beaucoup plus préoccupé de parvenir que de rectifier des moeurs qu'il n'appréciait pas trop, se résigna à se mettre dans la peau d'un nouveau personnage et à jouer le jeu du temps. Il se fia à son talent et brilla par ses bizarreries et sa singularité.

L'homme des Confessions était orgueilleux et par surcroît, une sorte de vanité à peine voilée lui dictait la volonté de "primer", selon le témoignage de Diderot, son ami intime, qui s'en était rendu compte au cours de leurs parties d'échec.

Les Confessions confirment ce témoignage en ces termes :

" ... quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché; primons donc, n'importe en quoi, je serai recherché; les occasions se présenteront et mon mérite fera le reste."⁸
 Cette conviction de primer en n'importe quoi, d'une façon ou d'une autre, ne fait-elle pas penser à une cicatrice laissée par la blessure des Charmettes? Le fils banni du foyer voudrait prouver que les soins n'étaient pas perdus. L'amoureux trahi entendait, par son succès, démontrer qu'il n'était pas aussi médiocre qu'on le pensait.

Illusion ou vain rêve: par sa maladresse, son extrême timidité en présence des femmes, brûlant de la même ardeur qui l'avait jadis jeté aux pieds de Mme Bazile, il occasionna avec Mme Dupin, une curieuse aventure sentimentale dont il sortit profondément humilié.

Jean-Jacques venait de gravir une nouvelle marche de son calvaire. Il est de ces circonstances qui vous marquent pour la vie et laissent au fond du coeur un abîme où seule la haine peut trouver place et germer à satiété. Mme Dupin, en acculant cet homme à de telles bassesses et de tels gémissements, pouvait-elle imaginer que sous ces dehors de courtisan maladroit battait un coeur noble? Elle s'en doutait, peut-être, mais elle aura certes, apporté indubitablement son écot à l'éclosion d'un génie. En infligeant à Rousseau cette

cuisante défaite, elle aura renforcé en lui l'amour de la gloire et raffermi sa volonté de l'obtenir.

Encore une fois, Jean-Jacques avait senti peser sur lui le poids de sa destinée. Il n'était décidément pas né pour ce monde hostile. Lui qui n'avait pas été élevé dans la haine, le voilà forcé à la rancune. Dorénavant il en voudra à toutes les "madame Dupin" que le hasard placerait sur son chemin. Pourtant, il osait espérer, contre toute espérance, se remettre un jour sur la piste de la gloire. En dépit d'une grande dépression physique et morale, il continua à couvrir jalousement ses projets, au point qu'au cours d'un accès de fièvre il laissa échapper ce cri: "O si l'on pouvait tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes et sublimes choses on verrait sortir quelquefois de son délire!"⁹ Mais il n'était que d'attendre. Entretemps, il se mit à composer Les Muses Galantes.

Au fort des difficultés harcelant Jean-Jacques à tout instant, l'écho d'une nouvelle promesse se fit entendre. Et, comme si le sort avait voulu compenser un échec, Mme de Broglie le fit nommer secrétaire de l'ambassadeur à Venise. Selon toute apparence, l'heure de la gloire avait sonné. Il écrira, parlant de cette fonction: "Il était tems que je fusse une fois ce que le ciel qui m'avait doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avais reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étais donnée à moi-même m'avait fait être

et je le fus."¹⁰ Enfin, l'occasion se présentait de faire montre d'intelligence et d'érudition. Pour une fois, Jean-Jacques allait occuper la place qu'il méritait.

Fou d'espoir, le secrétaire nommé se livrait à toute sorte de spéculation sur la situation prochaine. Ironie du sort: Le nouvel avenir n'avait d'attrayant que la couleur. Bientôt, une querelle sous-jacente, née dès l'entrée en fonction du secrétaire évoluera rapidement, se tournant en acrimonie. De quel côté étaient les torts, qui avait raison? Nul ne peut se prononcer. Un fait paraît réel, c'est que Jean-Jacques se comportait en secrétaire d'ambassade: fonction diplomatique investie de droits, de pouvoir et de certains privilèges, alors qu'en fait, il n'était que le secrétaire de l'ambassadeur, un simple employé au service de la mission diplomatique.

Ainsi, le comte de Montaigu, irrité des droits que s'arrogeait le fonctionnaire, finira par le congédier comme un valet voleur. La tragédie a atteint son dénouement, l'injustice du sort est à son comble: "mais quoi", dira Rousseau, "il était l'ambassadeur; je n'étais, moi, que le secrétaire. Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, voulait que je n'obtinsse justice, et je n'en obtins aucune."¹¹

Cependant, l'ancien secrétaire ne put résister à sa soif de justice. Alors, le 8 août il écrit de Genève à M. du Theil, chargé des affaires étrangères: "Je porte ma

tête à la justice du roi, si je suis coupable, mais si c'est M. de Montaigu qui l'est je porte ma plainte au pied du trône, je demande la justice qui m'est due, et, si elle m'était refusée je la réclamerais jusqu'à mon dernier soupir."¹²

Puis de Paris, il envoya une deuxième lettre, le 15 août, au même destinataire: "Ce ne sont point", y déclare-t-il, "les traitements de M. le Comte de Montaigu qui me touchent en eux-mêmes. Mais, Monsieur, que pensera le public qui content de juger sur les apparences, se donne rarement la peine d'examiner si celui qu'on maltraite l'a mérité: c'est aux personnes qui aiment l'équité et qui sont en droit d'approfondir les choses de réparer en cela l'injustice du public et d'y rétablir l'honneur d'un honnête homme qui compte sa vie pour rien quand il a perdu sa réputation."¹³

La justice resta sourde à sa voix et comme le soulignent les Confessions, Rousseau devait garder longtemps encore l'âcreté de ce cauchemar: "...la justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'âme un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort."¹⁴ Convaincu qu'il avait une fois de plus loupé sa chance, méjugé de ses amis les plus sûrs, Jean-Jacques choisira de se consoler de ses vertus

essentielles. Il convergera ses regards vers l'intérieur pour y puiser les ressources nécessaires à maintenir son équilibre.

Le cynisme à peine déguisé de Mme de Warens à l'épilogue de l'idylle illusoire des Charmettes, le premier séjour à Paris où Rousseau s'était débattu entre l'espoir et la déception, le poste de secrétaire à l'ambassade de Venise qui l'a ravalé au plan le plus vil qu'un être humain ait jamais connu, les persécutions qui en résultèrent, rouvraient les blessures non encore cicatrisées du passé. Jean-Jacques aura beau tourner et retourner ses mécomptes, il n'arrivera jamais à comprendre pourquoi un seul être devait essayer tant d'échecs, subir tant d'affronts injustifiés, tant de tortures morales. C'est Jean Guéhenno qui explique :

"La recherche de la gloire est toujours une sorte de combat entre l'orgueil d'un individu et la vanité de tous. Un homme veut qu'on l'admire et dans son étrangeté est tout justement ce qui porte ombrage à la foule de ceux qui font les réputations. Il arrive le plus souvent que l'orgueil du prétendant à la gloire s'adapte et amenuise, et la société le paie de sa soumission et de ses accommodements : cela fait la plupart des réputations mondaines et académiques. L'orgueil du prétendant quelquefois résiste et triomphe ; c'est la vraie gloire, et l'on voit alors un homme par sa singularité opiniâtre, imposer à la société domptée des modes nouvelles et des lois. Rarement la lutte fut-elle plus pathétique qu'entre Rousseau et son public. C'est que l'orgueil du prétendant et la vanité du public, au moment de leur rencontre, étaient également à leur comble."¹⁵

Jean-Jacques le comprendra et son honneur s'en ressentira. Il perdra goût à la vie. Lui qui avait voulu aimer, le voilà

amener à haïr. Lui qui avait été séduit par la soif de la gloire, le voilà réduit à se retirer dans la solitude de sa seule pensée. Il commence à s'interroger sur l'image qu'on se faisait de lui et sur les vrais motifs qui ont conditionné son rejet. Est-ce parce qu'il était épris de pureté et de justice qu'il était devenu "le modèle accompli de la disgrâce et du malheur"?

Ici, nous touchons à la période où le grain de la révolte est propulsé à la surface, juste à la limite entre l'ombre et la lumière, entre les ténèbres de la conscience et la clarté du jour. L'auteur des Confessions reste convaincu que les regards tournés vers lui se sont embués. Il commence à sentir la nécessité de s'ouvrir au grand jour, de démystifier le public, Guéhenno dira de ses protestations:

"Premiers et tragiques accents de ce qui deviendra un jour la folie. Premier schéma d'une plaidoierie qu'il ne cessera de reprendre. Aucune folie n'y paraît encore, mais on y voit déjà d'où elle pourra naître un jour... Tout l'univers a part à ses affaires. Ainsi une cicatrice insignifiante sur un corps apparemment net annonce parfois le désastre qui finira par le détruire tout entier. Pour la première fois il supplie qu'on ne le prenne pas pour l'homme que son ennemi représente. Avec le temps ses ennemis lui paraîtront seulement s'être multipliés...16

Déjà il réclame justice. Ce n'est pas, en fait, un verdict d'acquiescement ou de condamnation qu'il sollicite, mais une juste appréciation de son honnêteté, de son mérite, de sa valeur en tant qu'homme. Il plaide en faveur de sa réputation: d'elle seule dépendra la gloire à laquelle il

aspire. Nombreux sont les critiques qui pensent que le dessein autobiographique aurait évolué et qu'il serait passé de l'idée d'un document psychologique à celle d'un plaidoyer contre l'injustice et le mensonge. Mais les données recueillies au cours de ses premières tentatives dans la lutte pour la survie, n'habilitaient-elles pas l'auteur à démontrer les influences exercées sur son âme sensible par les injustices du sort? N'y a-t-il pas lieu d'établir une certaine réversibilité entre l'influence de ces injustices et l'étude psychologique à laquelle elles ont donné lieu?

Tout est prêt pour le grand débat. Le coeur de Jean-Jacques brûle de s'ouvrir. Son orgueil impatient attend dans l'anxiété, l'instant propice pour panser ses blessures. Son honneur, le dieu à l'autel de qui il aurait tout sacrifié, peut-il souffrir qu'il soit à jamais avili? Non. Un jour viendra où l'ancien valet se vengera du maître, où il lui prouvera non seulement "qu'il vaut mieux" mais surtout "qu'il est plus estimé que lui." Néanmoins, en dépit des assauts répétés, le moment n'est pas encore venu où le germe suffisamment bondé fera éclater ses cotylédons. Entretemps, les événements venaient de séparer Jean-Jacques d'Altuna pour toujours. Le vide laissé par l'abandon de Mme de Warens s'était, de ce fait, creusé davantage et Rousseau sentait de plus en plus son idéal de gloire filer

entre ses doigts.

Après le départ d'Altuna, son unique point d'appui, abandonné à lui-même, Rousseau commence à revivre le passé: lorsque le bonheur passait, il ne le signait pas de son nom, c'est dans la suite qu'il comprit dans quelle mesure il l'avait connu. Les malheurs du présent projettent du passé une image agrandie et embellie. Et, les cruelles déceptions de ce temps n'auraient-elles pas ajouté de nouvelles dimensions au sentiment éprouvé pour Mme de Waren? Quand Jean-Jacques avait tout, il ne pensait à rien. Quand il n'avait plus rien, il pensait aux riens. Alors, incapable de goûter les charmes du présent qui se refuse à lui, il ne lui reste qu'à remémorer les moments déjà vécus. Ainsi, un de ces jours où le chagrin devait être à son comble, il ne put s'empêcher d'écrire à sa bienfaitrice pour lui renouveler son attachement, sans toutefois parvenir à taire la sourde révolte intérieure qui lui rongait le coeur.

Un nouveau "modus vivendi" s'imposait. Il fallait rechercher dans la douceur de la vie domestique une compensation à "l'ambition éteinte", un "sentiment vif" qui remplit son coeur. Le trouva-t-il en Thérèse? Sa réponse est affirmative, est-elle pour autant convaincante? Jean-Jacques n'accordera pas à Thérèse, dans les Confessions, la place qu'elle occupa dans sa vie. Mais en attendant de lui assigner son vrai rôle dans cette conjugaison de forces, soulignons a

priori, que si l'on devait se borner aux facteurs immédiats auxquels certains biographes attribuent les Confessions, on pourrait affirmer que Melle Levasseur a, en même temps que sa progéniture, porté dans ses flancs, l'ouvrage tout entier. Cependant, sur le plan psychologique, ne mérite-t-elle pas d'être considérée à la lumière d'éléments beaucoup plus importants quant à l'origine des Confessions?

En effet, lorsqu'on examine de plus près les rapports de causalité qui relie les trois périodes principales de la vie de Jean-Jacques, on y découvre, outre la pléiade qui peupla ses chimères, trois visages de femme: l'enfance incarnée par Melle Lambercier à qui se substituera Marion, la jeunesse incarnée par Mme de Warens et l'âge mûr incarné par Thérèse. Toutes les autres femmes n'en ont été que des copies reproduites par l'imagination et le coeur.

Ainsi, en introduisant Thérèse dans son récit, Rousseau fait intervenir le troisième élément du triplet, un élément qui sera vraisemblablement un complément, au lieu d'un "supplément", comme Rousseau le suggère: "je trouvais dans Thérèse, le supplément dont j'avais besoin."¹⁷ Ces trois visages sont à la fois semblables et différents, suivant le point de vue où l'on se place. Différents, physiquement et de par les conditions dans lesquelles ils ont surgi, ces trois visages ne sont en fait que trois profils d'une même image. Thérèse aura été un élément d'un ensemble composite, dont la

résultante formera la barrière destinée à détourner Rousseau du chemin normal, en l'isolant de la société.

Suivant la théorie freudienne, les difficultés rencontrées dans "l'acte de naître" peuvent créer chez les nouveau-nés, de fortes dispositions à l'anxiété et à la manie de la persécution. Dans le cas de Jean-Jacques Rousseau, cette tendance aurait été accrue par l'absence d'affection maternelle jointe à l'influence de sa "tante Suzon" et de sa "mie Jacqueline", laquelle influence lui aurait laissé une plaque hypersensible à la place du coeur. De plus, Dr R. Laforgue, dans la Psychopathologie de l'échec, souligne que Rousseau, dès ses premières années subit de la part de son père, une forte pression émotionnelle aboutissant à un complexe d'infériorité et à un sentiment de culpabilité. De même, la combinaison de tous ces facteurs psychologiques entraînera un besoin perpétuel d'attention et de protection contre les forces extérieures.

Ainsi, l'impression causée par la fessée de Mlle Lambercier ne répondrait-elle pas au mécanisme d'autopunition et d'expiation décrit par Laforgue? Cette fessée aurait satisfait non seulement le besoin d'attention mais aussi le sentiment de culpabilité. Elle aurait symbolisé la vengeance de la femme sur l'homme qui avait ôté la vie à sa mère. Freud y verrait également un sentiment de jouissance lié à la nécessité de se représenter un être battu ou bien de se sentir battre soi-même.

A son avis, il existerait une relation particulière entre la punition et l'orgasme. On serait donc en présence d'une sorte d'acte sexuel en rapport étroit avec la situation oedipienne. Dans cette même ligne de pensée, Rousseau aurait subi à la place d'une femme, les effets de la verge, le fouet du père, auquel se substitua celui de Melle Lamercier.

Il en résulterait donc que la source cachée du mensonge dans la scène du ruban volé devait être, contrairement à ce que pensent certains analystes, un moyen d'attirer l'attention et de compenser l'affection refusée, plutôt que les charmes de Marion en soi. Il est indubitable que le besoin d'affection de Jean-Jacques dépassait les normes et semblait nettement correspondre à la nécessité d'échapper à un conflit intérieur. C'est sans doute pourquoi il lui arrivait d'exagérer les souffrances physiques causées par sa rétention d'urine en vue d'attirer la pitié et la sympathie. Quand il ne les obtenait pas, ou bien il se raidissait dans une attitude stoïque, ou bien se perdait en lamentations sur le monde et la société.

Ainsi, la vie de Rousseau, autant que le cheminement de sa personnalité n'ont été qu'une longue suite d'incidents enchevêtrés de mille entraves, interrompue d'imprévisibles obstacles. Dans leur grande variété, ils ont tous eu sans doute à leur origine une situation émotionnelle déterminée

dès l'âge le plus tendre. Un amour filial en l'absence de l'objet, se cherchant des équivalents en tout et partout; un sentiment de culpabilité entraînant un besoin intense de punition, un comportement social qui a toujours attiré l'attention par sa singularité pour essayer de remplacer ce qui manquait ailleurs. Tel est le point de départ du drame décrit dans les Confessions. En général, de l'avis de Laforgue, ces cas appelés en psychanalyse "arriération affective" aboutissent à une psycho-névrose. Et, "en ce qui concerne le psychisme", souligne Laforgue, "nous ressemblons à une plante sur la souche primitive de laquelle on aurait greffé notre personnalité sociale."¹⁸

Il s'en suit que la personnalité de Rousseau aurait été fortement marquée par les premières influences auxquelles elle aurait été soumise, lesquelles influences auraient engendré un conflit permanent entre le moi et le sur-moi. Et, pour échapper aux menaces du sur-moi, il aurait choisi la confession comme moyen efficace pour liquider cette menace. Le plus important, c'est que Rousseau avait pris conscience de son drame et tenait à le subjuguier. De là, la nécessité de se connaître de mieux en mieux. Et, plus il avançait dans la connaissance de soi, plus il était tourmenté par ses contradictions internes.

Ces mêmes facteurs psychologiques lui auraient également fourni une conception idéaliste de l'amour. Ce qu'il nommait

"l'amour" n'était qu'une occasion d'effusion et d'abandon de soi. C'est en ce sens que Mme de Warens, cette femme qui, si elle n'avait pas connu Rousseau, eut peut-être laissé à la postérité un visage monstrueux, a été à ses yeux, une véritable déesse. Elle comblait en même temps le vide de l'affection et de l'attention, tandis qu'elle remplissait le rôle de la mère idéale dans le sein de qui Jean-Jacques pouvait s'épancher. Elle était à la fois, une "maîtresse", une amie et une tendre mère: "Je devenais tout à fait son oeuvre," écrit Rousseau, "tout à fait son enfant et plus que si elle eut été ma vraie mère."¹⁹

Là, le philosophe retrouvait l'assurance du bonheur en péril et de l'innocence menacée. Tout, autour de Jean-Jacques symbolisait ce bonheur, lequel, en réalité existait beaucoup plus dans son discernement que dans les Charmettes. N'avait-il pas recréé l'atmosphère des Charmettes à l'Ermitage? N'avait-il pas prêté une seconde fois, aux êtres, à la nature, l'aspect de son paysage intérieur? La dame de Chambéry avait-elle partagé ce bonheur que transpirait Jean-Jacques lorsqu'il **s'écria** .: "O Maman... ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne faut les chercher nulle part!"²⁰

Cependant, ce bonheur qui, selon Jean-Jacques, ne devait finir qu'avec lui, touchait déjà au moment funeste: Mme de Warens devait lui porter bientôt le coup fatal. Et, c'est

en congédiant Jean-Jacques qu'elle lui fit connaître la première vraie solitude, celle du coeur. Quel être humain serait assez irascible pour ne pas s'émouvoir en présence d'une telle mélancolie? Écoutons-le: "...et moi qui depuis mon enfance ne savais voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la première fois... j'étais jeune encore; mais ce doux sentiment de jouissance et d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais."²¹ Mme de Warens avait tué son embryon dans l'oeuf. "Dès lors, l'être sensible," écrit Jean-Jacques, "fut mort à demi". Et il poursuit: "...quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie que pour m'ôter tout ce qui me la rendait chère? J'en mourrai..."²² Il n'en mourut pas, mais son ego devait en être définitivement et profondément affecté.

Par conséquent, des cendres de cet être sensible renaîtra un nouveau personnage, possédé par l'image de Mme de Warens. Et, puisque Jean-Jacques avait substitué sa psyché à celle de sa protectrice, le seul moyen de reconstituer la trame des instants révolus était de combler le vide par une image renversée de son idole: Thérèse sera l'antagoniste de Mme de Warens. Alors que celle-ci avait été l'objet d'une idôlatrie platonique, la seconde sera destinée à satisfaire la sexualité seulement réveillée par la première. Elle permettra à Rousseau de contempler son double caractérisé par

la soumission, la dépendance, la timidité. Autant que Rousseau dans l'enclos des Charmettes, Thérèse aura besoin de protection physique et économique. Bonne cuisinière, excellente femme d'intérieur, Melle Levasseur réunissait toutes les qualités que pouvait exiger le nouvel état émotionnel qu'avait engendré une ambition déçue d'une part, et d'autre part, elle assurait la sauvegarde d'une chère liberté.

Rousseau renonça à tout pour consacrer son temps et ses soins à pourvoir aux besoins de sa compagne et à ceux de sa famille. Et, quoiqu'en pense le public, il vivait, dit-il, avec sa Thérèse "aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers." Peu à peu, elle avait gagné la place de l'ange gardien et même, dans une certaine mesure, le mérite d'une seconde mère (après Mme de Warens) et Rousseau en dira: "... elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre, elle m'a tiré des dangers où je me précipitais aveuglément, et devant les Dames du plus haut rang, devant les grands et les Princes, ses sentiments, son bon sens, ses réponses et sa conduite lui ont attiré l'estime universelle, et à moi sur son mérite des compliments dont je sentais la sincérité."²³ Ceci prouve que Thérèse n'avait pas été tout à fait ravalée aux attributs d'une servante comme d'aucuns le pensent. Et, si Rousseau n'a pas immortalisé sa Thérèse, autant que Baudelaire l'a fait pour Jeanne Duval, rien n'empêche qu'aussi :

bien que celle-ci, Mlle Levasseur constituait un élément capital d'un ensemble qui aurait pu avoir existé indépendamment d'elle, mais dont elle a été certainement le symbole visible aux yeux de tous.

Evidemment, l'ombre de la progéniture devait obscurcir le tableau: Jean-Jacques mit ses cinq enfants aux Enfants-trouvés. Mais là n'est pas le noeud du problème: l'hôpital des Enfants-trouvés accueillait en moyenne, chaque année, un nombre croissant de nouveau-nés qui avaient atteint 3 000 en 1745. Buffon indique qu'en 1772, pour une population de quelque 600 000 habitants, il naquit à Paris 18 713 enfants sur lesquels 7 676, soit 41% furent abandonnés aux Enfants-trouvés.²⁴ Jean-Jacques connaissait Jean le Rond d'Alembert et savait que ce savant illustre qui avait siégé à l'Académie des Sciences le 22 août 1742, avait été abandonné à la naissance sur les marches de l'église Saint Jean le Rond, à laquelle il devait son nom.

Donc, Rousseau, au moment de mettre ses enfants à l'hôpital, n'avait vu dans sa démarche aucun acte répréhensible. Il en dit : " Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère."²⁵ Effectivement, il n'en a eu le regret que longtemps après, non pas en tenant compte de l'opinion publique, mais en écoutant la voix de sa conscience. A l'époque de la publication du Sentiment des

Citoyens en 1762, Rousseau avait déjà formulé ses remords dans l'Emile, rédigé avant 1760, en ces termes: "celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même... Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères et n'en sera jamais consolé."²⁶ L'auteur lance ici une arme à double tranchant. S'agit-il de lui? S'agit-il de son père? Les Confessions confirmeront qu'il se mettait lui-même au banc de l'accusation.

De plus, Rousseau en avait fait l'aveu dans une lettre à Mme de Francueil. Le but de cette lettre était-il d'établir son innocence? Si oui, pourquoi alors aurait-il voulu en garder le secret en la copiant dans un langage chiffré dont lui seul avait la clef? En tout cas, cette lettre révèle, mieux que les Confessions, les vrais motifs de l'abandon des enfants: il en ressort que Jean-Jacques n'avait pas voulu nourrir sa progéniture "du sang des misérables". Par conséquent, le fait d'avoir voué ses enfants à un sort plutôt courant à cette époque, le fait de le lui entendre reprocher ne pouvaient suffire à amener une crise, d'autant que ce fameux libelle ne faisait que confirmer les rumeurs et calomnies répandues par Grimm, Tronchin et Mme D'Epinau.

En définitive, pourquoi Rousseau s'est-il résolu à écrire les Confessions? Il avait fait le bilan de ses défaites, de ses réussites, de ses joies même passagères, de ses malheurs. Il avait éliminé par portions, distantes ou concomitantes, les lambeaux de sa déchirure intérieure: dans un poème écrit pour célébrer sa vie aux Charmettes, il avait rendu hommage aux vertus de Mme de Warens. Les Deux Discours et le Contrat Social avaient traduit ses idées sur la société, les gouvernants et leurs peuples. La Nouvelle Heloïse avait concrétisé son rêve d'amour et exprimé ses rancœurs contre la France, ses moeurs et la société française. De même, n'avait-il pas élucidé ses regrets concernant les enfants de Thérèse dans l'Emile? Son idylle avec Mme d'Houdetot avait fait l'objet des Lettres Morales à Sophie. Jusqu'à son intimité avec Thérèse, avait été retracée dans toute sa nudité dans la "lettre testament adressée à la Maréchale de Luxembourg". Que lui restait-il donc à avouer?

A part, son exhibition dans les rues de Turin, sa réaction en face de Melle Lamercier, le mensonge de Marion, sa conscience n'avait discriminé que les secrets de son originalité, seule responsable de la perplexité dans laquelle il se trouvait en présence des événements de 1762, de leurs causes, de leur enchaînement et de la précipitation dans laquelle ces événements s'étaient produits. On aurait cru

que toutes les couches de la société française s'étaient dressées, en un mouvement unanime, pour accabler un homme dont le seul crime aurait été d'avoir exprimé librement ses idées.

Quelle était alors la situation de l'écrivain à cette époque et que pouvait-on reprocher à Rousseau? Sur le plan des lettres, la France vivait une des époques les plus brillantes avec l'élaboration de l'encyclopédie, des hommes de lettres tels que Condillac, Montesquieu, Buffon, Diderot, Voltaire et tant d'autres. De plus, le courant des idées était franchement teinté de justice et d'équité. L'écrivain avait son rôle à jouer dans la société et ce rôle avait gagné en noblesse et en dignité. Quant à Rousseau, il avait fait de Diderot, l'une des plus belles figures de son temps, son émule. C'est grâce à l'influence de cet ami intime qu'il parvint à sortir de sa timidité et à flairer son génie. "Il courait après le génie de Diderot", rapporte Guéhenno, "son amitié même l'égarait."²⁷ Peut-on s'étonner que ce dernier ait marqué les écrits de Rousseau d'une empreinte si profonde?

Pourtant, cette société qui adorait Diderot était la même qui s'acharnait à immoler l'auteur de l'Emile, quand de son avis même, cette société ne lui inspirait aucune animosité: "J'aimerais," avoue-t-il, "la société comme un autre, si je n'étais sûr de m'y montrer non seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis."²⁸ Toutefois, les faits et

surtout des témoignages irrécusables ont prouvé que des persécutions impitoyables s'étaient réellement acharnées contre lui. On ne lui pardonnait pas ses propos mensongers, on le traitait d'hypocrite, entr'autres accusations, les unes les plus acerbes que les autres. C'est sans doute précisément en raison de ces forces qui se liguèrent contre lui, que l'homme des Confessions arrivera à réaliser l'unité de son être et Guéhenno en dira: "une idée en un homme peut être plus forte que lui et le faire paraître à nos yeux un monstre. Tout génie est un monstre. Jean-Jacques se mentait à lui-même, mais ses mensonges étaient la condition de l'accomplissement de lui-même."²⁹

En dernière analyse, quel principe occulte aurait suscité ces hostilités? Si sous l'angle objectif, rien ne les justifie, ne faudrait-il pas s'enquérir ailleurs? Tout d'abord, comment expliquer "ses brouilleries avec ses soi-disans amis"? Rousseau avait toujours souhaité ardemment la sympathie et, cette amitié vers laquelle il convergeait tous ses efforts n'avait rien de commun avec les objets matériels. Il la voulait dénuée de réciprocité, de toute obligation. "...Quoi que le commerce des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle. On sent son coeur et tout est fait."³⁰ Etait-il à même d'inspirer ce sentiment idéal qu'il visait? Sa conception trop idéaliste de l'amitié rendait sa soif de présence

difficile à satisfaire. Son manque d'équilibre émotionnel le rendait extrêmement susceptible et incapable de procurer aux autres l'assurance qu'ils seraient en droit d'espérer.

Alors, ses hautes visées insatisfaites, sa fierté atteinte, aboutirent à une déception profonde. Frustré dans sa ferveur, il se plongera dans une solitude irrémédiable pour essayer de puiser en lui-même les ressources qui lui permettraient de se passer des autres. Il va cultiver l'estime de soi. Et, à mesure que se développera la self-estime, s'accroîtra parallèlement le mépris de ses semblables. Pourtant, Rousseau lui-même n'avait pas pu comprendre son extrême dépendance. C'est seulement en prenant ses distances qu'il sentit le vide incommensurable laissé autour de lui par l'absence de ses amis.

L'effort qu'il avait consenti pour s'arracher du monde, le fait d'être méprisé de ses confrères le chagrinèrent: "Les souvenirs des divers tems de ma vie m'amenèrent à réfléchir sur le point où j'étais parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge ... sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon coeur était avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentiments que j'y sentais en réserve . "31 Or, qu'est-ce qui l'offense surtout et lui est vraiment insupportable, sinon l'infidélité des coeurs? Rousseau ne put jamais se résoudre à se passer d'eux. Il lui était impossible de se guérir de l'angoisse

de ne pas mériter l'estime qu'il cultivait. On comprend alors aisément qu'il ait été si profondément bouleversé par le violent coup de cravache appliqué par son meilleur ami: "la maxime du Fils Naturel de Diderot 'il n'y a que le méchant qui soit seul', a ulcéré Rousseau et creusé dans l'amitié des deux hommes une faille irréparable."³²

Bientôt, il se livrera une lutte acharnée, sans merci. Ses amis se transfigurent en tyrans. Ils se liguent pour ourdir contre lui un complot dont l'issue serait de l'humilier et de l'avilir: "Tous ceux que j'aimais, maintenant me haïssent," s'écrit-il. En 1756, il accusera Grimm d'avoir voulu le séparer des autres. Plus tard, Coindet et d'Alembert voudront l'opposer aux Luxembourg, ces dernières amitiés en date. Puis, il soupçonna la Maréchale de participer au complot. Alors, il comprit l'étendue de la tragédie d'un homme né pour s'épancher, condamné à mourir sans avoir jamais pu réaliser son idéal d'amitié: "Comment se pouvait-il qu'avec une âme naturellement expansive... je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentais si bien fait pour l'être? Dévoré du besoin d'aimer..."³³

Ainsi, sa foi en l'affection dégénéra en une méfiance et une hostilité incurables. Il attribuera au "grand nombre de connaissances" qu'il avait fréquentées, l'origine de ses problèmes et exagéra leur part de responsabilité dans ses ressentiments. Admettre sa faiblesse eut été laisser

s'écrouler sa personnalité. C'est pourquoi il préfère rejeter en dehors de lui les origines de son infortune.

Cependant, le rôle de l'autre se modifie sensiblement tandis qu'il avance dans la connaissance de soi. La découverte de sa personnalité commence à faire jaillir un rayon de lumière sur son vrai caractère. Alors, il se demande si l'hostilité ne résulterait pas d'une incompréhension de ce caractère singulier. Il n'est peut-être pas l'homme que les autres voient et croient connaître. C'est là que va éclater le perpétuel conflit entre le soi et l'en-soi, entre "l'être" et le "paraître". Mais si la tristesse de l'auteur avait sa source dans une société qui n'avait pas su le comprendre, son infortune avait ses racines en lui-même, en ce poison inoculé dès l'enfance. N'est-ce pas ce même poison qui ramenait tous les visages à un schéma stéréotypé à l'image des "tantes Suzon", des "mies Jacqueline", des Lambercier, des cousins Bernard, des Marion et des Eléonore de Warrens ?

Il choisit la solution de se replier sur lui-même et de contempler sa propre image, précisément ce qu'il fallait pour envenimer ce mal. C'est sous l'empire de ce mal et de cette introspection que Rousseau finira par rédiger les Lettres à Malesherbes et les Confessions d'abord, Les Dialogues et les Rêveries ensuite, où l'on retrouvera le vocable d'une âme forcée à la solitude : "sans", "seul", "aban-

donné", "séquestré", "enterré vif" etc...

La Lettre à D'Alembert constituera la première d'une série de cures de désintoxication : " La Lettre à d'Alembert respirait une douceur d'âme qu'on sentit n'être point jouée si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite mon ton s'en serait senti," ³⁴ écrit Rousseau. Cette cure se poursuivra jusque dans les Rêveries où l'atmosphère de paix et de sérénité indique bien que la pénombre intérieure s'éclaire d'un nouveau rayon.

Comme l'a dit Baudelaire : " Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient un cauchemar."³⁵ Effectivement, Rousseau avait porté toute sa vie , dans son sein, le germe des Confessions. La rédaction de cet ouvrage s'imposait à lui comme une nécessité vitale."C'est sa folie, le besoin maladif de justification, qui lui fera, enfin de compte, écrire les Confessions" dira Guéhenno," ³⁶ mais il lui fallait aussi coûte que coûte arriver au terme de sa gestation. Et, Rousseau, ayant été sans doute persuadé que Mme de Warens ne méritait pas tout le crédit que sa passion lui attribuait, sa mort apprise le 4 octobre 1762, n'aurait-elle pas, plus que le Sentiment des Citoyens, déclenché le processus des Confessions ?

Notes du Chapitre IV

- 1 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. IV, p. 174.
- 2 _____ Fragments Autobiographiques,
Ebauche des Confessions O.C , p. 1153.
- 3 _____ Idem, p. 133.
- 4 Paul Valéry, Préface aux Thèmes Anglais de Mallarmé, p. 9.
- 5 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. VI, p. 271.
- 6 Cité par Jean Guéhenno dans Jean-Jacques, En marge des Confessions, Gallimard, Paris, 1962, Vol. I, p. 117.
- 7 Idem.
- 8 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. VII, p. 288.
- 9 _____ Ibid , Liv. VII, p. 294.
- 10 _____ Ibid , Ibid , p. 301.
- 11 _____ Ibid , Ibid , p. 325.
- 12 Voir "Notes et Variantes" des Confessions, (1-9)
Oeuvres Complètes, Ed. de la Pléiade, p. 1402,
Réf. 324.
- 13 Idem.
- 14 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. VII, p. 327.
- 15 Jean Guéhenno, Jean-Jacques, En marge des Confessions,
Gallimard, Paris, 1962, Vol. I, p. 157.
- 16 _____ Idem, p. 15.

- 17 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. VII, p. 332.
- 18 Dr. René Laforgue, La psychopathologie de l'échec,
Edit. Payot, Paris, 1944, p. 32.
- 19 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. V, p. 222.
- 20 _____ Idem, Idem, p. 224.
- 21 _____ Ibid., Liv. VI, p. 263.
- 22 _____ Ibid., Ibid., Ibid..
- 23 _____ Ibid., Liv. VII, p. 332.
- 24 Cité par Olivier Marty dans Rousseau de l'Enfance à
quarante ans, Nouvelle Edition Debresse, Rennes,
1975, Notes p. 263.
- 25 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. VIII, p. 357.
- 26 _____ Emile, Oeuvres Complètes, Edition
La Pléiade, Tome IV, livre I.
- 27 Jean Guéhenno, Jean-Jacques, En marge des Confessions,
Gallimard, Paris, 1962, Vol. I, p. 251.
- 28 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. III, p. 116.
- 29 Jean Guéhenno, Jean-Jacques, En marge des Confessions
Gallimard, Paris, 1962, Vol. I, p. 215.
- 30 Jean-Jacques Rousseau, Les Lettres à Malesherbes
Oeuvres Complètes, Ed. La Pléiade, p. 1132.
- 31 _____ Les Confessions, Liv. IX, p. 426.
- 32 Marcel Raymond, Jean Jacques Rousseau, La Quête de Soi
et la Réverie, Paris, J. Corti 1962, p. 158.

- 33 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. IX, p. 426.
- 34 _____ Idem, Liv. X, p. 502.
- 35 Charles Baudelaire, Oeuvres Complètes, Ed. La Pléiade,
p. CXI.
- 36 Jean Guéhenno, Jean-Jacques, En marge des Confessions,
Gallimard, Paris, 1962, Vol II, p. 76.

CHAPITRE V

SELECTION ET ORGANISATION DES SOUVENIRS

"Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bossey sans que je m'en sois rappelé le séjour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés: mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent tandis que les autres s'effacent et se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme et la force augmentent de jour en jour; comme si, sentant déjà la vie qui s'échappe, je cherchais à la ressaisir par ces commencements."¹

Comment Rousseau va-t-il procéder en vue d'éviter la monotonie dans la rédaction de ses Mémoires? Il s'agira d'abord de cerner ses souvenirs, de les sélectionner, de les classer. Il les placera chacun, dans la catégorie et dans le temps auxquels il appartient. Reconstituer sa vie à partir de ses commencements suivant un pacte synallagmatique entre son interlocuteur et lui, tout en s'attirant notre sympathie, telle est sa méthode. Ainsi, la narration épousera une charpente et une structure satisfaisant toutes les exigences préétablies par l'auteur.

Cette structure apparemment spontanée, sans recherche, cache une certaine complexité: à mesure qu'on poursuit la lecture des Confessions, on se rend compte peu à peu, d'être en présence d'un double éventail qui, fermé au premier livre,

laisse l'impression de s'ouvrir progressivement au gré de l'évolution du roman jusqu'à atteindre sa dimension définitive au livre XII.

Cependant, à la conclusion de ce dernier chapitre, nous nous trouvons à l'autre bout d'un autre éventail tendant à s'ouvrir en sens contraire. Nous nous sentons attirés par un nouveau développement. Les mouvements de l'éventail semblent reproduire un déploiement d'ailes, hésitant d'abord, puis, plus assuré, s'amplifiant de moments en moments, jusqu'à prendre un essor décisif comparable à l'oiseau qui finalement prend de l'espace, à tire-d'aile. Toutefois, au bout du vol, les ailes se replient pour atterrir, laissant entrevoir les préludes d'un nouvel envol.

Ainsi avance la narration, prenant de l'ampleur d'images en images, cherchant à s'équilibrer peu à peu en rattachant le prochain pas au précédent, le petit morceau au plus gros, pour en faire un tissu d'unité. C'est pourquoi Hermine de Saussure trouve aux Confessions "l'aspect d'une mosaïque dont seule la forte personnalité de l'auteur sauve l'unité."² Mais l'arrêt n'est pas final. L'éventail peut se rouvrir, l'oiseau semble vouloir remuer et s'envoler à nouveau.

Néanmoins, et quoique l'auteur prétende: "Je jette mes pensées éparses et sans suite sur des chiffons de papier; je couds tout cela ensemble tant bien que mal et c'est ainsi

que je fais un livre...". il démontre le tact d'un poète achevé, d'un musicien de tous les tons, qui a voulu imposer une répartition des plus rigoureuse à son oeuvre.

Sur un autre plan, Rousseau semble vouloir distinguer une période de vraie béatitude où s'écoulait, avec les jours, un bonheur pur et sans nuages. Dans l'innocence de sa première enfance, il avait tout d'abord rêvé d'une image de bonheur qui aurait précédé sa naissance: bonheur imaginé grâce aux données fournies par son père de ses amours avec son épouse et d'une vie conjugale faite d'entente, et de compréhension réciproque. Il aurait connu d'autres périodes que le chagrin et la félicité se disputaient jour par jour. Et enfin, plus tard, d'autres instants où tous les charmes de la vie devaient définitivement s'éclipser pour faire place à une suite de déceptions, de déboires, de souffrances physiques et morales.

Pourtant, dans sa narration, Rousseau a décidé de distinguer une première période de trente ans, couvrant l'épisode délicieux de son enfance et de sa jeunesse, et une seconde période, également de trente ans, réservée aux tourments de l'âge mûr. En réalité, Rousseau a-t-il jamais connu aucune époque absolument heureuse ou entièrement misérable au point qu'il ait voulu tracer une frontière entre deux cycles différents de sa vie? S'il l'a fait, n'est-ce pas pour répondre aux exigences de son art et traduire l'état d'âme

du moment de la rédaction de l'ouvrage? Et, il le dit bien: "En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent, je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai écrit."³

Or, malgré ses efforts, les charmes de la première partie réussissent à peine à déguiser les nombreuses épines auxquelles il avait dû s'égratigner, avant que les cruelles expériences de l'âge mûr embellissent, à sa mémoire vieillissante, ces moments vécus depuis trop longtemps pour qu'il se souvienne de ces éraflures déjà cicatrisées par le temps.

Ainsi, les Confessions comprendront douze livres divisés en deux groupes de six. Tout porte à croire que l'idée de cette répartition de son ouvrage en "livres" serait venue à l'auteur de ses lectures quotidiennes de la Bible. "Ma lecture ordinaire du soir", dit-il, "était la Bible, et je l'ai lue entière au moins cinq ou six fois de suite de cette façon."⁴

Les six premiers livres présentent un attrait particulier. Ils sont d'autant plus captivants qu'ils sont baignés des charmes délicieux de la première enfance et de l'époque comprise entre 1712 et 1742. Les six derniers livres retracent, après le départ pour Paris, la suite de ses amitiés avec les gens de lettres, les obstacles rencontrés dans la publication de ses écrits, les persécutions dont il a été l'objet et ses

incessantes pérégrinations. C'est la série des "malheurs, des perfidies, des souvenirs attristants et déchirants." Cette seconde partie revêt une importance capitale aux yeux de l'auteur; car si les souvenirs narrés dans la première partie ont été les causes lointaines des Confessions, les événements qui se sont déroulés dans la dernière en ont été les causes immédiates, déterminantes. Ils en ont, à certains points de vue, forcé la rédaction.

Néanmoins, à regarder de plus près, il n'existe aucune démarcation nette et réelle entre un chapitre précédent et le suivant, non plus, entre la première partie et la seconde. Le tout constitue dans l'ensemble, douze strophes d'un long poème en prose dont toutes s'enchevêtrent comme pour imiter le tourbillon de l'onde. L'enchaînement entre les strophes est si serré que lorsqu'on a l'impression de piétiner, on avance suivant un ordre chronologique fixé d'après la chaîne des sentiments secrets, les nombreuses lettres de sa correspondance, ou encore, ce qui paraît plus probable, suivant l'ordre dans lequel sa mémoire avait enregistré les impressions.

Le début de l'ouvrage démontre à peine une velleité de préoccupation des détails concernant l'arbre généalogique de Rousseau. Le fait important à souligner est son arrivée dans ce monde. Son père, sa mère, les vrais auteurs de ses jours suffisent à l'identifier. Il ne se donne pas la peine de

creuser ses origines familiales pour en extraire ses racines. Le narrateur sait déjà et tient à souligner qu'aucune sève étrangère n'était nécessaire à la qualité de ce fruit. Il se réclame d'une individualité parthénogénétique. L'hérédité en soi, jouera un rôle secondaire dans la conjugaison des forces qui détermineront sa personnalité. Si les parents interviennent dans le récit, c'est pour véhiculer le milieu qu'ils ont constitué et dans lequel Jean-Jacques a évolué.

Dans le même ordre d'idées, l'auteur mettra un accent particulier sur le mythe du paradis terrestre étroitement lié à l'affection débordante prodiguée par sa "tante Suzon" et sa "mie Jacqueline" d'abord, puis sur ses relations fraternelles avec son cousin Bernard, durant son séjour à Bossey. L'histoire du noyer planté avec la complicité de son cousin, ne caractérise-t-elle pas nettement la valeur que prend ce séjour dans les souvenirs de l'auteur? Et, lorsque vieillissant il décidera de retourner vers son passé, ne tentera-t-il pas de revoir ce noyer, symbole survivant des douces et belles années de son innocence première? En outre, ses lectures, qui lui ont laissé une empreinte si profonde, ne sont-elles pas une autre conséquence des conditions familiales? Et, il précise dans sa lettre à Malesherbes du 12 janvier 1762: "... à six ans, Plutarque me tomba sous la main... avant l'âge où le coeur prend intérêt aux romans. De là se forma dans le mien ce goût héroïque et romanesque qui

n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent..."⁵

Toutefois, en dépit de l'intention de l'auteur de dessiner une auréole de bonheur autour de sa première enfance, on décèle déjà entre les lignes, tous les thèmes qui seront repris sans cesse au cours de l'évolution du roman. Déjà, s'y révèlent les raisons qui le porteront à préférer la solitude au grand monde, les diverses influences qui ont contribué à former son caractère exceptionnel: comment il a appris à aimer, pourquoi sent-il constamment le besoin d'être aimé et compris: "Je sentis avant de penser"; écrit-il, "c'est le sort commun de l'humanité...Je l'éprouvai plus qu'un autre... J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ans ou six ans: je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi: c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même."⁶

Au seuil des débats, un contraste flagrant s'établit entre ce que Jean-Jacques pourrait avoir été et ce qu'il a été: l'ambiance féerique de l'enfance sera bientôt interrompue par l'exil, assombrie par la pauvreté, minée par la souffrance. L'enfant sera dénaturé par l'injustice du sort, ajoutée à d'autres éléments négatifs qui sillonneront les Confessions d'un bout à l'autre. La série des souvenirs liés à l'enfance sera mise en opposition avec les aventures de jeunesse, lesquelles seront la résultante des conditions qui ont entouré les premières années. De ce contraste flagrant, entre ce qu'a

été l'enfance et ce que sera la jeunesse, naîtra l'adulte.

Effectivement, si le premier livre des Confessions replace Jean-Jacques sous le toit paternel, la vraie maison de son enfance, mais une maison privée de mère, le livre deux le ramène à un foyer paternel d'un autre genre, où la présence d'une "maman" lui procure la protection qu'on lui accordait jadis, et par surcroît, une affection vraiment maternelle. Mme de Warens, si elle n'était une mère utérine, représentait du moins la concrétisation d'un rêve. Elle était la mère d'élection du coeur de l'orphelin, celle dont l'imagination lui avait fourni le portrait. Et, l'auteur ne l'aurait-elle pas, à dessein, fait intervenir dans le même chapitre que le ruban volé, parmi les souvenirs dont il aurait gardé les impressions les plus fortes? Ainsi, la présence de la dame d'Annecy enveloppe ce passage d'une atmosphère de paix du coeur, de naïveté juvénile et de sécurité. Plus d'embarras, plus d'inquiétude ni de malaise, c'est l'épisode où cet homme-enfant, ce garçon incorrigible croit avoir mis la main sur "le secret du bonheur."

Cependant, si cette période de sérénité avait su demeurer intacte, elle eut vraisemblablement imprimé une autre direction à la vie de l'auteur. Qui sait s'il n'eut jamais écrit ses Confessions? Malheureusement, elle sera troublée par de navrantes aventures qui pèseront peut-être plus lourd sur sa conscience. Toutefois, on ne sousestimera pas

l'importance vraiment capitale de deux événements: la rencontre de Mme de Warens et le ruban volé. Il est intéressant de noter en quels termes Rousseau termine ce dernier épisode: "Voilà ce que j'avais à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais."⁷ L'avenir et les oeuvres postérieures diront dans quelle mesure il fut capable de tenir sa promesse.

De plus, on s'étonnerait en présence de la fidélité de la mémoire de Jean-Jacques ressuscitant, dans ses moindres détails, une scène exhibitionniste qui pourrait avoir été un simple accident de l'adolescence. Mais, voulant approfondir l'analyse de son comportement social, Rousseau ne saurait négliger un fait capable à lui seul d'expliquer la plupart de ses réactions. La tendance qui l'aurait guidé vers l'exhibitionnisme l'aurait poursuivi dans sa maturité, se manifestant, tantôt par un besoin continu d'attention, par le rôle apparemment passif qu'il a toujours joué en présence des femmes, en vue d'inciter le désir chez le sexe opposé, tantôt par son narcissisme sexuel, l'inclinant à replier son excès de sensualité sur lui-même. Ainsi, on admettrait la préexistence d'un déséquilibre émotionnel qui, l'éloignant de la réalité, entraverait ses relations normales avec autrui.

Selon René Laforge, dans Etude sur Jean Jacques Rousseau, cette scène décrite par Rousseau, étalerait aux yeux de

l'univers les misères et les plaies de l'auteur :

" Des manifestations exhibitionnistes qui maintiennent un contact indirect avec l'entourage, Jean-Jacques serait passé par une progression continue, d'abord à la création littéraire où l'imagination prend la place du monde extérieur, ensuite au rôle du persécuté en proie aux affres de l'interprétation et poursuivi par ses persécuteurs."

On comprend aisément que cette poussée sexuelle ne dut pas être étrangère à la crise religieuse qui ébranla du même coup l'âme de Jean-Jacques. Ces deux crises connexes remontent à la surface avec le souvenir de l'abbé Gaime qui su comprendre les faiblesses de l'auteur et lui indiquer, sinon une issue aux assauts de la sexualité, du moins les moyens de sublimer ses ardeurs par la pratique des vertus. Rousseau tira si bien partie de ces leçons qu'il les mettra plus tard sur les lèvres du Vicaire Savoyard, dans sa " profession de foi" dans l'Emile et sur celles de Julie mourant, dans la Nouvelle Héloïse.

Entretiens, la pensée de Mme de Warens, en dépit des amours éphémères, ne cesse de hanter l'amoureux errant qui se sent une âme de "Tristesse d'Olympio", passant par les rues où elle avait passé, devant les maisons où elle avait demeuré, "regardant sans entrer par-dessus les clôtures." Mais Jean-Jacques n'avait pas perdu l'espoir de continuer le songe qu'avaient ébauché leurs deux âmes. La hantise d'un amour si longtemps rêvé, n'était-elle pas à même de provoquer une nouvelle crise? C'était celle du bonheur par l'imagination

qui atteignait d'un coup son paroxysme. Et l'auteur écrit:

"Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac et non pas d'un autre; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache, et un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela."⁹

Ce lac, ce petit bateau, ces campagnes charmantes, il les a immortalisés dans la Nouvelle Héloïse en y plaçant Claire, Julie et St. Preux. Et, cette évocation ne demeure-t-elle pas la plus touchante des Confessions par l'intensité du souffle poétique qui l'anime? N'aurait-elle pas été à l'origine des élans romanesques dont s'imprégneront plus tard les Rêveries?

Pourtant, cet abandon de soi dans le monde irréel où l'auteur laisse voguer librement son imagination, ne nous laisse-t-il pas surprendre non seulement les secrets de son art, mais aussi la voie à suivre pour le découvrir dans son authenticité? Nous y reviendrons. Mais en attendant, écoutons-le plutôt:

"Comme en général les objets font moins d'impression sur moi que leurs souvenirs et que toutes mes idées sont en images, les premiers traits qui se sont gravés dans ma tête y sont demeurés, et ceux qui s'y sont empreints dans la suite se sont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine succession d'affections et d'idées qui modifient celles qui les suivent et qu'il faut connaître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par tout les premières causes pour faire sentir l'enchaînement des effets..."¹⁰

Ainsi se succèdent dans les réminiscences de l'auteur, les périodes heureuses de juin 1733. Ce fut l'époque du ménage à trois, de sa passion pour la musique. Cependant, le narrateur se rappelle que ces heures précieuses n'eurent pas toute la pérennité souhaitée: il y eut le décès de Claude Anet et les conséquences de son départ sur l'économie de la maison. Il y eut la phtisie de Jean-Jacques. Les incertitudes de l'avenir hantaient alors son sommeil. Dans ses rapports avec Mme de Warens se renforçait "une possession mutuelle et peut-être unique parmi les humains qui n'était point... celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, ni à la figure, tenait à tout ce par quoi on est soi, et qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être " ¹¹

Evidemment, il existe une certaine corrélation entre ces difficultés passagères et le bonheur des Charmettes. Aussi l'auteur souligne-t-il au livre VI: "Ici commence le court bonheur de ma vie. Ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu."¹² Cependant, serait-ce une confusion entre le rêve et la réalité? Serait-ce le rappel involontaire d'un trouble intérieur? Jean-Jacques n'arrive pas à se rappeler les dates de cette époque pourtant si mémorable: "Ce fut ce me semble en 1732 que j'arriverai à Chambéri..."¹³ et plus loin: "autant que je puis me rappeler les termes et les dates,

nous primes possession vers la fin de l'été de 1736."¹⁴

A l'âge où il écrivait ses Confessions, Rousseau n'avait plus ni la mémoire, ni le coeur de ses vingt ans. Certaines précisions concernant ses aventures inachevées pouvaient lui échapper, d'autant plus que son attention se resserrait plus étroitement autour de lui-même. L'imagination alors avait son rôle à jouer: remuer ce tas de cendre pour en faire rejaillir les étincelles, les lier les unes aux autres en vue d'en prolonger l'effet. Et, dans cet amas confus de souvenirs, l'auteur ne réussit pas sans peine à déterminer où commencent à se manifester les premières velleités du germe de la persécution. De là lui vient l'idée de comparer deux époques de sa vie, deux types d'amitié, les uns reflétant le bonheur antérieur, les autres dénonçant l'hypocrisie de la société:

"...Quelques amitiés de ce temps-là prolongées jusqu'à celui-ci me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disaient mes amis l'étaient et m'aimaient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu, ou par le désir secret de trouver ainsi plus d'occasion de lui nuire."¹⁵

Le passage aux Charmettes, au dire de l'auteur des Confessions, était le début du séjour du bonheur et de l'innocence. "Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre," écrit-il, "il ne faut les chercher nulle part."¹⁶ Mais l'évocation du souvenir prend une double résonance.

La mémoire, la raison et l'imagination se trouvent en conflit sur le choix et la classification de ce souvenir. Elles se débattent entre l'impression de douceur laissée par la caricature que Jean-Jacques se faisait des Charmettes, la profonde humiliation essuyée à la fin de ce séjour, et les répercussions indubitables qu'il aura eues sur sa vie future. Et, au moment où cette phrase tombe de sa plume, Rousseau ne peut s'empêcher de se rappeler "les désirs et les craintes qui le dévoreraient alternativement." La mémoire a gardé les augures d'une vie subséquente, dessinés par un bonheur passager que les deux partenaires dérobaient aux rigueurs du destin. Et, le caractère indéfinissable de ce souvenir ne résulterait-il pas d'un certain trouble émotionnel causé par la turgescence soudaine d'un événement passé qui fait dire à l'auteur: "Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente."¹⁷

Les Charmettes! Ce nom tout plein de grâce et de poésie d'un "vieux temps", d'un "vieux pays" ne suffisait-il pas à replacer le vieil homme dans l'envoûtement du paradis d'autrefois? Ne se prête-t-il pas à expliquer ses incessantes divagations sur le bonheur senti, l'amour, la religion, le concept divin; à lui faire recréer les charmes de son idylle? Aussi revoit-il les déjeûners au grand air, les charmants bavardages du matin, la longue promenade qu'il fit avec "maman" pour sa fête le 25 août, jour de la Saint Louis?

Cependant, cette surabondance de bonheur, l'auteur peut-il la revivre, sans du même coup sentir au fond du coeur la profondeur de l'amertume laissée par la plus cruelle des déceptions? Son imagination peut-elle s'égarer au point d'étendre le voile de l'oubli sur un si profond désarroi? Non, il s'en souvient, mais il doit céder à l'instinct de l'honneur. Il refusera de mentir, mais il bouleversera profondément et subtilement l'ordre des événements. En les changeant d'ordre, il les change de couleur. Les dimensions du bonheur seront démesurément agrandies, tandis que celles de la détresse seront réduites aux extrêmes limites possibles. La mémoire alors se plie aux exigences de l'auteur. N'est-il pas normal qu'il en soit ainsi? Cette mémoire n'est-elle pas une faculté affective?

Pourtant, rien n'empêche que ce soit sa vérité qui perce entre deux réalités: la réalité présente et celle du passé; entre deux rêves: celui que devait être le passé et celui vu à travers le présent.

A ce point des Confessions, Jean-Jacques se trouve à la croisée des chemins où se rencontrent la "noire mélancolie" d'un passé de bonheur qui s'écroule avec l'abandon de Mme de Warens et l'inquiétude devant l'inconnu. En raison de l'arrivée de Wintzenried, l'étoile bénéfique qui s'était seulement éclipsée avec Claude Anet, va définitivement s'embrumer. "Affreuse illusion des choses humaines," dira

l'auteur, "elle me reçut toujours avec son excellent coeur qui ne pouvait mourir qu'avec elle: mais je **venais** rechercher le passé qui n'était plus et qui ne pouvait renaître."¹⁸

L'auteur se trouve alors à l'embrasement de la porte qui tend à se fermer sur la retraite, pour s'ouvrir sur une vie publique menaçante d'ennuis, de luttes irascibles et de persécutions. Devra-t-il franchir cette porte dressée sur le chemin de la vie? Devra-t-il reculer? "Je ne me sentais pas assez savant et ne me croyais pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres et faire fortune par cette voie", écrit-il. Pourra-t-il poursuivre la rédaction des Confessions après avoir narré tant de "fautes", tant d'espoirs et de désillusions? Il pense avoir fourni les données suffisantes pouvant permettre de jauger sa personnalité. "Mais il faut m'arrêter ici. Le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avais à dire. Alors on saura pourquoi je me tais."¹⁹

Evidemment, ici aussi tarit la source continue avec laquelle coulait le flot revigorant des souvenirs. S'il a doublé le cap de ses erreurs passées, il lui reste à franchir un obstacle plus gênant: cette barrière dressée par les mille accusations, les calomnies et surtout les confidences faites antérieurement par des amitiés éteintes. En dépit de tout, bravant la tempête, il reprendra son récit, tout comme il

avait été jadis forcé de chercher vers d'autres rives, ce que la promesse de bonheur n'avait pas su lui procurer. Il avait dû partir pour Paris.

Après le sixième livre, Rousseau, ou bien pris dans le tourbillon de mille pensées confuses et ne sachant comment en débrouiller le fil, ou bien écrasé sous le poids des événements qui devaient entériner les relations ultérieures, (n'avait-il pas décidé de se taire et de laisser au temps le soin d'en lever le voile?) gardera le silence pendant deux ans. Puis, en dépit de ses précédentes résolutions, mu par on ne sait quelle force intrinsèque, tirailé par la pression extérieure des curieux et de ses courtisans éditeurs, décidera de reprendre la plume sous la devise "Intus et in cute." Tout, dans ce nouveau développement sera empreint de la tristesse et de l'angoisse des adieux aux Charmettes.

Par le biais de la souffrance, il en arrivera à la douloureuse expérience de son séjour à Venise qui occupera la place centrale de son septième livre. Ces pages montreront explicitement les ambitions nées et détruites par les mêmes circonstances qui les ont fait naître. Rousseau se présentera alors comme un jeune homme victime, non de ses faiblesses, mais des tragiques conséquences d'une injustice sociale et des conditions sociales qui engendrent ces faiblesses. Aussi, ce chapitre paraît-il essentiel quant à l'histoire de la personnalité de l'auteur. Il trahit un conflit intérieur et

une opposition flagrante entre la générosité de ses vues et la vilénie du réel.

Alors, nous inclinons à partager la tristesse et l'ennui d'un écrivain face aux rigueurs de sa carrière, dans son plaidoyer en faveur de la justice. L'auteur nous porte à méditer du même coup sur sa liaison avec Thérèse: celui qui s'était considéré humilié de dîner à la table des serviteurs de Mme Beuzenval, se trouve accouplé à une servante: affection née peut-être de la condition sociale même de cette femme. Quel néant entre Thérèse et sa Zulietta! Toutefois, la similarité entre la sombre figure de cette femme illettrée et l'image de l'état d'âme dans lequel la société et d'autres facteurs inhérents à sa nature avaient rejeté Rousseau, n'explique-t-elle pas l'affinité de l'auteur pour Mlle Le Vasseur? Ce paradoxe Thérèse-Zulietta ne touche-t-il pas le point culminant du drame présenté au coeur des Confessions?

Il y a mieux, cette antinomie Thérèse-Zulietta renforce l'antagonisme, entre les vraies valeurs et les critères sociaux purement artificiels que veut souligner l'auteur. N'est-ce pas au nom de ces valeurs superficielles, que le plus fort, armé du privilège de la fortune opprime le plus faible? Et encore, n'y aurait-il pas lieu d'établir quelque rapport entre l'arrivée de Thérèse et l'obsédante préoccupation qu'a Rousseau d'être poursuivi? Thérèse ne sera-t-elle pas un nouveau point de mire aux yeux des détracteurs, une

cible toute désignée aux propos sarcastiques des délateurs? A ce point du récit, bien que l'auteur tienne à réitérer sa méthode: "Je n'ai qu'un guide fidèle sur lequel je puisse compter, c'est la chaîne des sentiments qui ont marqué la succession de mon être, et par eux celle des événements qui en ont été la cause ou l'effet,"²⁰ il ne se lasse pas de mettre l'accent sur l'expérience de l'homme dans la société, de démontrer l'influence néfaste que peuvent exercer les injustices humaines sur une âme vouée à l'équité. Les événements, le temps, l'espace sont proportionnés à cette influence.

Aussi, comprend-on aisément que le récit du séjour parisien occupe une place plus importante que celle attribuée aux cinq années passées à Paris, après la tragédie de Venise. Le rythme même du récit en ressent le contrecoup, il n'est plus uniformément accéléré. Alors que la période comprise entre 1746 et 1749 est narrée avec la rapidité de l'éclair, le prolongement des événements de Venise frise un peu l'exagération.

On s'explique sans peine, qu'en écrivant ses Mémoires, l'auteur, non seulement retombe sous le coup de la détresse des jours sombres de Venise, mais encore se sent gagner par l'émotion de ces moments humiliants dont il garde encore le traumatisme. Et tout d'un coup, ne revit-il pas encore une fois, l'ivresse des débuts prometteurs de Paris et de l'ambassade de Venise?

Progressivement, l'ombre du complot universel envahit l'espace de ses ailes comme ces gros nuages lourds qui s'amoncellent en obscurcissant la face du soleil. En présence de cette perturbation affective grandissante, Rousseau oublie momentanément sa vie intérieure, si bien qu'il ne fait appel à aucune des idées que lui auraient inspirées ses nombreuses lectures et ses longues méditations de l'époque. A part les journées passées dans la forêt de Saint Germain, à la fin de l'automne 1753, il ne fera état que des polémiques et de l'attitude des amis Grimm, Diderot et Mme Dupin. La reproduction intense d'un tel état émotionnel, loin de renforcer l'imagination, fraie enfin une place à la raison.

En outre, l'homme des Confessions commencerait-il à perdre le souffle ou subirait-il l'effet des disponibilités de la mémoire? On ne peut rien affirmer. Cependant la narration ne suit plus le même mouvement des passages précédents. La respiration y est haletante et entrecoupée d'anecdotes et de portraits, se déroulant dans un certain ordre chronologique que seuls dérangent la publication de la Lettre sur la musique française et l'échec du Narcisse à la Comédie française datée, la première de novembre 1753, et le second de décembre 1752. Serait-ce la même chaîne affective qui ramènerait l'emprisonnement de Diderot et l'illumination sur la route de Vincennes?

Pourtant, quand on considère l'impact de ce moment sur la vie de l'auteur des Deux Discours, comme il le signale: "Il (Diderot) m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir au prix. Je le fis et dès cet instant je fus perdu... Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement,"²¹ il est étonnant que Rousseau lui ait consacré si peu de place, seulement quatre courts paragraphes, dans ses Mémoires. A part ce qu'en dit le narrateur lui-même, on ne saurait sous-estimer le rôle déterminant joué par ce moment mémorable dans la carrière de Rousseau. La répercussion en a été si profonde, qu'elle a porté plus d'un à prêter deux âmes à l'auteur: l'âme des Deux Discours et celle des oeuvres subséquentes. En tout cas, en présence du texte des Confessions, et vu la rapidité avec laquelle Rousseau mentionne ce fait, on incline à croire que l'auteur aurait préféré y passer un trait de plume. Serait-ce sa façon de brûler ce qu'il a autrefois adoré? C'est que ce nom semble faire retentir à nouveau l'orage qui grondait partout, dans son coeur, dans son imagination, dans son foyer.

Mais, s'il lui coûte d'évoquer certaines expériences pénibles, il lui en coûte davantage de les enfouir à jamais dans l'oubli. Sa justification ne dépend-elle pas dans une très large mesure de ses instants défavorables? Alors, son angoisse culmine: "Mais", dit-il, "puisque enfin mon nom doit

vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta tel qu'il fut réellement et non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre."²²

Dans sa passion de la vérité, n'avait-il pas commencé dès 1756 à collectionner les copies des lettres qu'il écrivait et de celles qu'il recevait? N'avait-il pas compris qu'il était temps de paraître devant le Grand Juge, ses Mémoires à la main? Toutefois, "rendu maintenant à la solitude, rendu à sa faiblesse, il s'aperçoit qu'en réalité son ivresse de vertu l'a projeté hors de son naturel."²³ Alors il choisit de remplir le vide de son coeur grâce à des personnages fournis par son imagination. Il prête son rêve à Julie, Claire et St. Preux dans la Nouvelle Héloïse. La réalité extérieure substituera bientôt Mme d'Houdetot à Julie.

Alors, on assiste à un double drame à la fois imaginaire et réel: le premier, celui de Saint Preux, le deuxième, celui de l'Hermitage; drame d'un amour impossible dont Rousseau sortira désabusé, car la comtesse changera de comportement à l'apparition de son amant. Ce souvenir revêt une triple implication: il rappelle une passion coupable, une amitié déguisée, celle liée dans les mêmes circonstances avec Mme d'Épinay. Et, ne sent-on pas grandir à travers la narration, l'horreur du crime que Jean-Jacques avait failli

commettre? Toutefois, si ses brouilleries avec Mme d'Houdetot avaient un goût acerbe, sur d'autres rapports, l'accroc le plus considérable était sa rupture avec Grimm. Le temps que l'auteur met à en faire la relation n'en est-il pas une preuve éloquente? On sent dès lors, un va-et-vient continu d'amitiés nouées, de passions ardentes, de ruptures, de réconciliations: une époque où les relations humaines naissent et se détruisent tour à tour.

Le récit évolue suivant deux mouvements différents: quand le narrateur fait le compte de ses projets d'alors, de ses occupations, de ses "affections secrètes", de ses promenades avec Thérèse dans les premiers temps de l'hermitage, il y va pianissimo. Mais, quand les événements commencent à se bousculer, lorsque par exemple l'auteur revit son indignation en présence du désaveu de la mère Le Vasseur, la décision de la faire partir, le congé brutal et sans merci, à lui assigné par Mme d'Epinaÿ, le flux des passions contraires, des déceptions, le traverse comme un violent coup de fouet. Alors, le rythme s'accélère suivant l'intensité de ses vibrations. On retrouve les traces de cette "effervescence" au début du 10ème livre.

Bientôt, arrivé aux deux tiers de ses Mémoires, Rousseau laisse entrevoir entre les lignes, que loin de se sentir soulagé du poids de ses erreurs passées, il amenuise la valeur des arguments produits en vue de se faire connaître.

La duplicité qu'il avait pris plaisir à cultiver prend à ses yeux la forme d'une fatalité opprimante. " L'instinct de culpabilité, au lieu de s'étioler, tend à se renforcer. Sa conviction d'arriver à se connaître et à se faire connaître, chancelle. Pourtant, son récit est exact et fidèle, il en atteste: " Tel est le narré fidelle de ma demeure à l'Hermitage et des raisons qui m'en ont fait sortir.²² C'est la confiance en soi qui lui échappe' .

Plongé dans un abattement physique, seul son orgueil permet à Rousseau de trouver la force morale suffisante pour décrire les événements qui se sont déroulés entre 1758 et 1760. Et, si l'on s'en tient à la déclaration qui termine le livre X, Rousseau ne dispose plus, à partir du onzième livre, de documents épistolaires. Cependant, au cours du récit des événements du 9 juin, il se rappelle avoir trié et mis à part quelques papiers " afin de n'emporter" , dit-il, "que ce qui pouvait m'être utile et brûler le reste.²³ On ne peut ni infirmer, ni confirmer ses dires. En tout état de cause, il s'est arrangé comme il a pu pour essayer de replacer les faits dans un ordre convenable.

L'année 1761 s'achèvera par une crise très grave: cette fois-ci, le malade était convaincu de sa fin prochaine. " Je délirais," écrit-il, et l'idée qu'on aurait eu l'intention de substituer à l'Emile un autre livre qui travestirait le réel, obnubilait sa pensée. Aussi, à qui pourrait ne pas bien

saisir le rôle de ces faits divers dans la trame du complot, l'auteur explique :

"Ce n'est pas sans raison que je me suis étendu dans le récit que je viens de faire sur toutes les circonstances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne me paraissent pas fort lumineuses, quand on tient une fois le fil de la trame, elle(s) peuvent jeter du jour sur sa marche, et par exemple, sans donner la première idée du problème que je vais proposer, elles aident beaucoup à le résoudre."²⁶

Et, il termine avec la grande question : "...mais si sans me laisser épouvanter par l'ambassade nocturne de Mme de Luxembourg et troubler par ses alarmes, j'avais continué de tenir ferme, comme j'avais commencé, et qu'au lieu de rester au château, je m'en fusse retourner dans mon lit dormir tranquillement la fraîche matinée, aurais-je également été décrété?"²⁷ Cette interrogation ne pose-t-elle pas l'énigme de la destinée, et la mémoire ne suit-elle pas, dans son tour, la roue macabre de la fatalité?

En définitive, ces forces prédéterminantes dirigent le récit vers l'optique fixée par l'auteur, nonobstant la chronologie. "Plus j'avance dans mes récits", avoue Rousseau, "moins j'y puis mettre d'ordre et de suite ... Je serai forcé désormais de les arranger au hasard et comme ils se présenteront."²⁸ Son esprit troublé embrouille les événements qui sont interversés. Les noms ne sont plus à leur place. Le coup foudroyant du Sentiment des citoyens conçu et publié paradoxalement par Voltaire est attribué à Vernes et reculé.

Jusqu'à la conclusion des Confessions, Rousseau ne se doutera pas que ce fameux libelle était de l'auteur du Zaire. Il soulignera son obstination à l'imputer au pasteur, dans les raisons mêmes évoquées dans le mémoire qu'il soumettra à l'arbitrage. L'accusation est grave, Rousseau n'en doute guère, mais il n'arrivera jamais à se défaire de cette conviction erronée.

Par ailleurs, bien que touchant à la fin de son ouvrage, Rousseau craint fort qu'on se méprenne encore sur sa bonté originelle, sur l'intention première qui aurait présidé à tous ses actes. C'est pourquoi il réitère les motifs de sa retraite hors du monde, quoique vivre isolé sur la terre, surtout dans l'adversité lui eût paru un "destin bien triste." Et, si le dernier livre des Confessions est aussi volumineux, ne doit-il pas sa densité à l'inquiétude qu'éprouve l'auteur de n'avoir pas réussi à satisfaire la curiosité de ses adversaires? Ne serait-ce pas en raison de cette angoisse qu'il aurait récapitulé, dans un ultime effort, les traits essentiels constituant la trame profonde de sa personnalité? Aussi répond-il directement à certaines accusations, entr'autres, celles contenues dans le Sentiment des Citoyens. Il explique les contradictions qu'on lui a si souvent reprochées, sa paresse, son affinité pour l'eau, sa passion pour l'herborisation...

Quoiqu'en pensent certains biographes et certains criti-

ques, il résulte de tout cela, que Rousseau a bien su dominer son animosité pour situer les souvenirs selon les circonstances, le temps auxquels ils appartiennent. Même le Sentiment des citoyens qui aurait, prétend-on, mis la plume à la main de l'auteur, est relaté assez tardivement sans qu'on puisse appeler ce recul un vrai parachronisme. Cette grande pondération dans la classification et l'organisation des souvenirs ne serait-elle pas une preuve de plus que les Confessions ont de longtemps préexisté à leur rédaction?

Néanmoins, le récit se termine au moment où l'on s'y attendrait le moins. L'auteur ne nous ferme pas, toutefois la porte au nez, il la laisse entr'ouverte, annonçant une issue prochaine: " On verra dans ma troisième partie si jamais j'ai la force de l'écrire..." ²⁹ promet-il, n'est-il donc pas persuadé que notre soif, autant que la sienne, n'est qu'à moitié étanchée?

Notes du Chapitre V

- 1 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. I, p. 21.
- 2 Hermine De Saussure, Jean-Jacques Rousseau et le
Manuscrit des Confessions, Ed. de Boccard, Paris,
1958, p. 17.
- 3 Jean Jacques Rousseau, "Ebauches des Confessions
Fragments Autobiographiques" O.C , p. 1154.
- 4 _____ Les Confessions, Liv. XI, p. 580.
- 5 _____ Les Lettres à Malesherbes,
Oeuvres Complètes, Ed. la Pléiade, p. 1134.
- 6 _____ Les Confessions, Liv. I, p. 8.
- 7 _____ Ibid., Idem, p. 87.
- 8 Dr René Laforgue, Psychopathologie de l'Échec, Ed. Payot,
Paris, 1944, pp. 119-120.
- 9 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. IV, p. 152.
- 10 _____ Idem, Idem, p. 174.
- 11 _____ Idem, Liv. V, p. 222.
- 12 _____ Idem, Liv. VI, p. 225.
- 13 _____ Idem, Liv. V, p. 176.
- 14 _____ Ibid., Ibid., p. 224.
- 15 _____ Ibid., Ibid., p. 212.
- 16 _____ Ibid., Ibid., p. 224.

- 17 Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions, Liv. V, p. 212.
- 18 _____ Ibid., Liv. VI, p. 270.
- 19 _____ Ibid., Ibid., p. 272.
- 20 _____ Ibid., Liv. VII, p. 278.
- 21 _____ Ibid., Liv. VIII, p. 351.
- 22 _____ Ibid., Ibid., p. 400.
- 23 Jean Guéhenno, En marge des Confessions, Gallimard,
Paris, 1962, Vol. I, p. 119.
- 24 _____ Ibid., Ibid., p. 488.
- 25 _____ Ibid., Ibid., p. 582.
- 26 _____ Ibid., Ibid., p. 587.
- 27 _____ Ibid., Ibid., p. 588.
- 28 _____ Ibid., Ibid., p. 599.
- 29 _____ Ibid., Ibid., p. 656.

CHAPITRE VI

Le Récit

"Quoique cette sensibilité de coeur qui nous fait vraiment jouir de nous soit l'ouvrage de la nature et peut être un produit de l'organisation, elle a besoin de situations qui la développent... Sans ces causes occasionnelles un homme né très sensible ne sentirait rien et mourrait sans avoir connu son être."¹

Il n'est pas de faim qui ne demande à être assouvie, il n'est pas de souffrance muette qui ne laisse un beau jour échapper un son plaintif. L'essence des Confessions qui s'était décantée goutte à goutte avait atteint ce moment décisif où le grain semé par l'amour, la sensibilité, l'unicité, était arrivé à terme. Le germe inoculé par les avanies, les viscissitudes, l'exil, l'incompréhension et l'injustice avait atteint l'extrême limite de sa virulence. Le voile du mystère venait de tomber.

Ecrire son autobiographie sera pour Rousseau l'occasion de donner libre cours à des sentiments secrets qui étaleront à la face du monde la responsabilité que les autres, ses semblables se doivent d'endosser dans les malheurs, les pérégrinations et les misères de sa vie. Alors, le drame intérieur qui avait tant intrigué les curieux, va se faire jour, les ennuis qui ont troublé l'âme de Rousseau et sa conscience, vont enfin être dévoilés. Heureux de se voir atteindre à la libération finale, il s'abandonnera à la spontanéité de ses

impressions, de sa parole, de ses mouvements. Par le truchement des Confessions, ses contradictions intérieures, ses blessures intimes trouveront leur explication et leur remède.

Par un retour vers le passé, Jean-Jacques se propose d'offrir à la société, l'exemple d'un homme façonné par une conjugaison de circonstances sur lesquelles il n'avait aucune prise. Ces circonstances ont fait de lui une victime innocente, désarmée en face de ses ennemis, ses délateurs. Il ne dispose d'aucune ressource pour se défendre de leur hostilité. Son seul appui reste la possibilité de s'expliquer, de consigner librement dans un document exempt de destruction, les motifs déterminants de ses échecs, de ses erreurs, et surtout des intentions mal fondées, prêtées à la plupart de ses actes. Il ne s'imposera aucune contrainte, aucune règle, dans l'expression de la vérité.

Las de se sentir jugé injustement du dehors, torturé jusqu'au tréfonds de son être par une appréciation insensée des hommes, Rousseau décide d'interjeter appel contre le verdict infamant prononcé contre lui. Cet homme du tiers état, ce roturier, cet aventurier, va pouvoir réclamer ses droits. Il demandera de rouvrir son dossier et de reconsidérer son cas. Pour tout document, il apportera son coeur. Ses arguments seront les replis de son âme mise à nu: "Jamais la dévote la plus craintive ne fit un meilleur examen de conscience que celui auquel je me prépare," dit l'auteur, "jamais

elle ne déploya plus scrupuleusement à son confesseur tous les replis de son âme que je vais déployer tous ceux de la mienne au public."² Son aveu sera complet, sans réticence, sans artifice, sans ambages.

Rousseau se confesse: non pas à la manière de Chateaubriand dans ses Mémoires d'Outre-Tombe, non pas en imitant Montaigne, non plus sur le modèle d'aucun de ces autobiographes qui semblent convier l'univers à la célébration de leurs prouesses. Il va dire tout haut ce que les autres n'osent même pas murmurer tout bas. Dans un émouvant plaidoyer, il déroulera un film où s'enchaînent tous les instants vécus, de l'enfance jusqu'à la vieillesse. Il dévoilera même ses déficiences corporelles, ses anomalies congénitales, ses vices les plus insoupçonnés .

Jean-Jacques entend se purger par la confession. Il épouse l'état mystique d'un fier pénitent pour révéler non seulement ses actions, mais les vrais motifs de ses actions: ces motifs secrets que taisent trop souvent les mémorialistes, soit parcequ'ils les ignorent, soit qu'ils feignent de les ignorer. Rousseau aura le courage de se juger, lui, impitoyablement. Son jugement sera un défi lancé à l'univers. Son plaidoyer, il le porte par devant l'universalité de ses semblables. C'est l'humanité entière qui lui en veut, c'est à elle qu'il destine la première pièce de comparaison pour l'étude des hommes, et c'est dans son intégralité qu'il la con-

vie à suivre les débats: "Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables: qu'ils écoutent mes confessions."³ Ses seuls témoins seront ses lecteurs et le Juge Suprême: Dieu.

Ambitieuse démarche d'un paranoïaque, dira-t-on. En tout état de cause, il n'est pas trop aisé d'écarter l'existence d'une conspiration inouïe, d'une alliance de forces, les plus opposées, liguées contre un seul homme. Si l'imagination fertile de Rousseau a su multiplier ses adversaires et attribuer des proportions légendaires à leurs influences, les avait-il inventés de toute pièce? Les documents sont là pour prouver jusqu'à quel point cet homme s'obstinait à demeurer exceptionnel et dans quelle mesure la société de son temps digérait mal son obstination.

N'est-il pas désormais généralement admis qu'un individu qui ose essayer de réformer un système en prenant, par son comportement, ses conceptions, le contre-pied des règles établies, soit considéré comme un détraqué? S'érigeant en prophète et en redresseur de tort, ne devait-il pas subir le sort de tous ceux qui, avant lui, ont été poursuivis pour leurs idées? En outre, l'opposition rencontrée chez autrui ne raffermissait-elle pas davantage ses convictions?

Pour rester conséquent avec lui-même, il ne cherchera pas à émouvoir son public par la gravité des fautes commises. Il l'invitera surtout à partager le motif sentimental ou idéo-

logique qui a été à l'origine de chacun de ses actes et à ressentir la même émotion qui en est résultée. Mais pour comprendre ses aveux et pénétrer leur sens intime, ne faut-il pas au public d'autres yeux, d'autres dispositions affectives et surtout, savoir interpréter le langage de l'auteur? Ce langage qui voudrait s'adresser au coeur plutôt qu'à l'intelligence; à l'âme plutôt qu'à l'esprit, n'exige-t-il pas qu'on se dépouille de cette enveloppe charnelle, notre fausse réalité, pour lui donner accès à notre âme? Seulement par ce moyen, nous arriverons à sonder le fond de ces impénétrables secrets. C'est alors que le jour se fera sur la reconnaissance de Jean-Jacques par les humains. Ainsi, chaque être humain, en palpant le coeur de l'auteur, sera amené à sentir le sien.

Rousseau se souvient que dès sa tendre enfance, les apparences plaidant contre lui, l'ont, en maintes occasions fait passer pour celui qu'il n'était pas: un vil menteur, un voleur de grand chemin, un cafard, un hors la loi, un faussaire même. Ses actes animés des intentions les plus pures, ont souvent été mal interprétés; ses démarches les plus innocentes vouées à l'échec le plus déroutant. Tant d'années ont passé et la fausse image reflétée au dehors, loin de s'améliorer, s'est de plus en plus étiolée: l'amitié a trahi ses espérances, l'amour avait caché sous ses charmants attrait, l'horreur d'un envers exécration. Tout, autour de Jean-Jacques

participe au complot. Les êtres les plus chers se sont commués en d'intraitables monstres pour n'offrir à son coeur avide de compassion que vengeance et méchanceté. Les planches sur lesquelles il marche répercutent le glas.

Bouleversé de voir s'agencer de toute part cette machinerie infernale, il avait choisi de se retirer, d'abord pour se soustraire à l'amitié mitigée, ensuite pour fuir la lutte: il ne se sentait ni la force de haïr, ni le courage de lutter. La solitude lui permettait de faire abstraction totale du monde environnant pour se livrer à un examen méticuleux des faits.. qui ont, au fil des jours, modifié l'image incomplète et trouble qu'il s'était lui-même faite de sa personnalité. Ce sera pour lui, l'occasion de se river à son miroir pour y découvrir une autre image, cette fois-ci, plus vraie, plus réelle.

Pourtant, les contours de cette image, loin de se préciser tendaient à devenir de plus en plus confus. Les pans de lumière qui en éclairaient le profil tendaient à s'assombrir au fur et à mesure que l'auteur faisait le vide autour de lui. Comment pouvait-il saisir les points sombres pour en faire rejaillir la clarté, alors que le jeu d'ombre et de lumière se reflétait différemment à ses yeux, suivant les circonstances? Un jour, c'est la lumière qui fuit, d'autres fois, ce sont les ombres qui s'effacent. Et, la vérité qu'il poursuivait semblait constamment s'estomper et sa personnalité lui

échappait sans cesse.

Dès lors, il devait recourir à la rétrospection: se détourner de la réalité présente pour essayer de bifurquer vers un passé lointain. Grâce à une piste tracée par sa sensibilité, il refera le chemin parcouru. Et, la question "Qui suis-je?" servant de support à la réverbération du souvenir, lui permettra de suivre l'évolution chronologique de sa conscience et de recomposer le présent en reprenant pas à pas la tangente du passé. Le temps jadis a conditionné le présent. Les événements se sont produits pour obéir aux lois d'une fatalité qui a fait de Jean-Jacques ce qu'il est devenu. Il repassera en revue la séquence suivant laquelle ses idées se sont développées, ses sentiments ont pris forme. Chaque cause, chaque effet, sera autant de maillons de la chaîne que la mémoire devra elle-même reconstituer. En déroulant cette chaîne, Rousseau sera amené jusqu'à l'origine lointaine des sources cachées qui ont engendré le présent.

Mais il ne lui suffira pas d'égrener une à une les pièces de l'ossature: il les soupèsera pour déterminer aux yeux du lecteur le rôle joué par chacune de ces pièces dans la construction de l'édifice. Il assignera une place prépondérante à certains faits, les soulignant comme étant les fiches signalétiques sur lesquelles le lecteur devra se baser pour participer à la démonstration. Ainsi, le départ d'Isaac Rousseau, le séjour chez les Lambercier et les fessées, les brutalités

du graveur Ducommun, la rencontre de Mme de Warens et l'épisode du ruban volé, seront autant de charnières autour desquelles pivoteront les multiples versants de l'individu Jean-Jacques.

Par ailleurs, à part la corrélation entre les causes et leurs effets, Rousseau s'appliquera à établir une suite logique entre les événements. Chacun d'eux recèle un élément d'une harmonie secrète qui le relie à celui qui le précède et celui qui le suit. L'auteur s'emploie à marquer une évolution continue dans l'apparition des impressions qui lui ont laissé sur la conscience leur empreinte initiale.. A la manière d'une réaction en chaîne, ces impressions qui dans leur morcellement ont dénoué tour à tour son destin, en produisent de nouvelles. Les premières blessures en causeront de plus profondes et les images se répéteront, se précisant chaque fois davantage, comme si elles devaient se reproduire suivant un ordre déterminé bien longtemps à l'avance. Ainsi s'établit une parfaite coordination dans les traits dont l'écho retentit à tout instant.

Bien plus, l'acte des Confessions signifiait avant tout aux yeux de Rousseau, non seulement un ultime effort vers la compréhension totale de sa personnalité, mais surtout, l'unique opportunité d'opposer sa vraie nature aux affreuses falsifications du monde: "Ce qui est problématique à ses yeux, en effet, n'est pas la claire conscience de soi, la coïnci-

dence de "l'en soi" et du "pour soi", mais la traduction de la connaissance de soi en une connaissance venue du dehors.⁴ Rousseau ne conçoit plus que cette âme puisse demeurer à jamais inconnue: en vue de relever l'erreur sur la nature de sa personne et de rectifier le vice d'intention dont ses ennemis ont entaché ses actes, il doit isoler la réalité du délire et tirer la vérité du rêve. Prouver ainsi, que lorsque ses actes tranchent sur la communauté des vues, ils ne relèvent pas forcément d'une psychose et que les visées idéalistes ne sont pas toujours essentiellement oniriques, ni aussi éphémères qu'un rêve.

C'est à ce point de vue que les Confessions visent une rectification plutôt qu'un discours apologétique. Rousseau se livre à la fois à une étude et à une peinture de sa vie: il étudie sa vie pour s'en convaincre lui-même, et en même temps, il la peint dans une clarté implacable pour arriver à convaincre les autres. La peinture à laquelle il se livre valorise les faits sur lesquels se porte son jugement. Si telle action ou tel comportement implique, au regard des autres, l'existence d'un sentiment répréhensif à la base, l'auteur entend prouver qu'il n'en a rien été, qu'aucun de ses actes n'était véritablement inspiré de la moindre malignité et qu'il était, après tout, meilleur que ses détracteurs.

Prenant le parti de narrer les événements de sa vie sous la dictée de la mémoire, Rousseau essaiera de se les ex-

plier en soulevant le voile du mystère de son existence passée. Toutes les vérités essentielles faisant partie de son moi, constituant l'essence de son être se sont inscrites en lettres indélébiles quelque part dans sa conscience. S'il ne se rappelle les traits apparents, il en a du moins, gardé l'émotion. C'est sur la corde de cette émotion qu'il entend jouer pour nous faire toucher du doigt sa vérité. Il en résulte un manque de scrupule affiché plus d'une fois au cours du récit, mais ce manque de scrupule n'est-il pas indispensable à l'examen de conscience qu'il se propose? S'il donne l'impression de solliciter l'absolution en accusant ses faiblesses, n'est-ce pas dans le but de renforcer les torts de la société et de rehausser son innocence?

Puisque les Confessions devaient retracer l'histoire de la vie d'un homme unique, Rousseau se devait de leur imprimer un style, un langage qui puissent à eux seuls l'identifier et manifester à la fois son authenticité et cette unicité. Ecrire les Confessions consistait donc pour Rousseau à faire de son art un moyen de manifester la vérité. "Je voudrais pouvoir en quelque façon rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur," dit Rousseau, "et pour cela je cherche à la la lui montrer sous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il n'aperçoive, afin qu'il puisse juger pour lui-même du principe qui les produit."⁵ Pour y arriver,

il devra aboutir à une transposition littéraire des faits.

Dès lors, comment soumettre les événements et les faits au besoin de sa technique et de son imagination sans les déformer? Surtout lorsqu'il précise: "...Il y a des lacunes et des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits aussi ~~fon~~fus que le souvenir qui m'en est resté."⁶ C'est dans la créativité extraordinaire de son imagination, dans ses techniques achevées de composition et dans la forme qu'il impose à l'expression de ses idées que se trouve la réponse. Par ce moyen, il réussira un procédé lui permettant non seulement d'expliquer ses actes spontanés, mais encore d'extérioriser le fond permanent de sa personnalité profonde.

Certaines vérités sont inaccessibles à l'art. C'est pourquoi l'authenticité des Confessions se trouve davantage dans les possibilités de l'imagination, la puissance d'invention de l'auteur que dans les exigences artistiques. La vérité pour Rousseau sera donc celle fournie par son coeur et par ses sens "Qui suis-je?" "Je sens mon coeur". Cette phrase, plus que l'explication de la vérité, se désigne sans conteste, comme étant énonciative de cette vérité. En engageant l'imagination intuitive, loin de dénaturer les faits et les événements, Rousseau les prend tout entier. Et, s'il ose parfois les altérer, c'est pour les synthétiser, les simplifier et même les transposer sur le plan de l'intérêt de sa profonde vérité, de l'harmonie de sa conception

de sa conception littéraire. A l'instar de M. Proust qui utilise la mémoire involontaire pour recréer ses sentiments, Rousseau consulte sa mémoire affective pour reconstituer les situations résultant des scènes les plus typiquement émotionnelles de sa vie. En explorant ses crises émotionnelles et en les présentant au lecteur, l'auteur a recours à l'intuition et à l'introspection. Ainsi arrive-t-il à découvrir cette vérité en lui-même et à la révéler dans les faits de la vie quotidienne.

Comment aurait-il pu transgresser les règles de sa conscience, quand il a grandi dans une bonté originelle? Cette créature encline à la bienveillance, en quoi pourrait-elle faire volontairement du tort? Rousseau tient seulement à ce que justice lui soit faite. Cet homme qui sent en lui les sentiments humains parler plus haut que chez aucun de ses semblables, réclame le droit à l'existence, le privilège d'aimer et d'être aimé: il sent qu'il mérite l'attention et entend qu'elle lui soit accordée. Rousseau se réclame d'être un homme, partant, un être sensible, capable d'éprouver les sentiments les plus nobles. Pourquoi devait-il être méprisé parcequ'il n'était ni riche, ni puissant? Rien ne mérite plus de considération que la valeur intrinsèque. La noblesse de l'homme ne réside-t-elle pas dans ses sentiments? Si ceux de Jean-Jacques étaient si purs, pourquoi lui nierait-on cette noblesse?

Les arguments du procès sont prêts, comment les présenter de façon à attirer les faveurs du public? L'entreprise est unique et l'enjeu d'importance. Comment parvenir à démolir un système si solidement charpenté sans des arguments aussi solides, aussi puissants que ceux qui auraient servi à l'échafauder? Il faudra tout essayer, tout tenter pour échapper à la menace grimaçante d'un échec définitif. Rousseau l'a bien compris et au gré de la lecture des Confessions, on perçoit d'une part que l'auteur devient de plus en plus imbu de la grandeur du risque, et d'autre part, les atouts qu'il tient à mettre de son côté, en vue de conjurer l'échec.

Rousseau a décidé de faire de son ouvrage son indéfectible messenger auprès du genre humain. Mais pour que son message soit transmis à la plus large audience possible, l'auteur devra se plier aux exigences de la forme et de l'harmonie, sans pour autant accepter cette forme et cette harmonie comme étant une règle absolue. Il soumettra sa rédaction à une manière d'écrire qui puisse permettre de pénétrer sa pensée plus à fond, de découvrir sa personnalité, même indépendamment de ses talents d'écrivain. Il enjolivera les faits tout en respectant les rapports existant entre ces faits et la réalité qu'ils reflètent, même lorsqu'il s'agit des misérables visions dont son esprit est hanté. Les Confessions obeiront donc aux mouvements d'une âme, dans ses flux et reflux, se traduisant par une méthode, un style, un langage

destiné à revêtir d'un arrangement artistique, une profonde réalité psychologique.

Le style c'est l'homme, mais pour l'homme des Confessions, c'est avant tout, les différents aspects de son état d'âme. Lorsqu'il écrivait les Deux Discours, l'Emile, le Contrat Social, c'était le moraliste, l'éducateur, le théoricien qui entendait, par son éloquence déclamatoire, imposer au public son tempérament et sa conception des choses. Avec les changements de situation, les revers de la gloire, et à mesure que le philosophe reculait au fond de son être, les impressions primitives en s'étiolant, entraînaient à leur suite les fougueuses allures et l'énergie convaincante des premiers temps. La Lettre à d'Alembert témoignait déjà d'une profonde altération de ce mode d'expression. Mais, les Lettres à Malesherbes dont l'auteur dit: " la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie," reflète, malgré un désir en sourdine de maintenir sa réputation d'éloquence, une certaine détente qui frise de beaucoup celle des Confessions.

Avec les Confessions, commence l'ère de la libération et du défoulement. Le style ne sera plus celui d'un doctinaire, mais celui d'un conteur qui prend plaisir à conter une histoire longue, mais circonscrite autour de sa conscience, inscrite dans son coeur et dans son âme. Plus l'auteur tremble devant l'éventualité d'un échec, plus il trou-

ve nécessaire de prêter à son récit le calme et l'assurance indispensables à une désintoxication totale. Au moment de rédiger les Confessions, Rousseau n'est plus l'homme du présent, il se surprend à être la résultante d'un passé qu'il évoque pour en dégager la lumière dont il a besoin pour éclairer son moi et dessiller les yeux de l'humanité. C'est un homme qui se renouvelle en redorant son existence actuelle de la couleur de son passé.

Aussi, s'abandonnera-t-il au gré de ses passions, des différentes situations de sa vie, pourvu qu'elles traduisent une réalité intérieure. Rousseau écrira sous la dictée de son émotion. Le langage se convertira sous sa plume en un simple instrument dont ses doigts feront vibrer les cordes au rythme des mouvements qui agitent son âme. Son style sera par conséquent, aisé, simple, naturel, sans recherche: "Je ne m'attacherai point," écrit-il, dans l'introduction du manuscrit de Neuchâtel, "à le rendre uniforme; j'aurai toujours celui qui me viendra, j'en changerai selon mon humeur, sans scrupule, je dirai chaque chose comme je la sens, comme je la vois, sans recherche, sans gêne, sans m'embarrasser de la bigarrure."⁷

Les mots perdront leur valeur propre pour devenir symboles: symboles des rancœurs de l'auteur, de ses humeurs, de ses moments de joie, de ses désillusions et de ses convictions. Ces mots s'élèveront à la hauteur de l'objectif

fixé par l'auteur. Aucun élément étranger à la recherche de l'expression convenable à son objet n'influencera son choix: " cet objet n'ayant rien d'extérieur, rien d'objectif, c'est le moi de l'écrivain, son existence personnelle, dans son infinie complexité et dans sa différence absolue."⁸ Par conséquent, le fait en lui-même, dans son exactitude historique, n'intéresse pas l'écrivain qui se soucie peu qu'un objet, un être, ait existé, ou qu'un événement se soit déroulé tel qu'il le décrit. L'important est que sa description réponde à un état d'âme vrai, senti et vécu.

Ce style qui emprunte son expression aux signes mêmes dérivant des objets à décrire et des sentiments à rendre, sera la pièce la plus authentique versée au dossier du procès. Si les mots s'enchaînent dans un élan spontané qui trahit une vérité intérieure, la façon de les dire trahit encore davantage cet intérieur: "Mon style inégal et naturel...fera lui-même partie de mon histoire,"⁹ dit l'auteur, et plus le passé ressuscite dans sa vivacité, plus l'éloquence s'accentue. Même quand la chaîne des événements ne serait plus accessible à la mémoire, il lui resterait celle des sentiments autour desquels il pourra reconstruire les faits matériels déjà oubliés. Ce libre arbitre laissé au sentiment et au souvenir, garantira l'authenticité de l'autobiographie. Ainsi, "le pacte avec le vrai est un pacte avec soi-même. C'est l'homme qui se fait verbe."¹⁰

Ainsi, le sujet et le langage ne feront qu'un. Ce langage épousera l'émotion du sujet. C'est donc le sentiment qui a la parole et une parole libre, spontanée, ayant comme seul moteur, une puissance intrinsèque. "L'homme ici, veut expressément se confier à un langage qui le représentera et dans lequel il pourra reconnaître sa propre substance."¹¹ C'est justement cet abandon au sentiment intérieur, intimement lié au souvenir, qui répondra de la vérité du passé, tel qu'il a été vécu. Jusqu'aux mensonges auront leur résonance de vérité.

Un style plat et monotone, énumérant des événements au fil des jours, n'aurait sans doute pas eu la vertu de faire vibrer le coeur du lecteur. C'est pourquoi Rousseau s'y refuse. Pour illustrer sa vérité, il empruntera un style où la richesse des images sera à même de donner charme, vie et poésie aux histoires les plus banales en apparence. Les événements, les aventures ne comptent qu'à cause des effets et des impressions auxquelles ses effets sont subordonnés. Les pièces de l'engrenage sont parfaitement à leur place, pourvu qu'elles remplissent la fonction qui leur est assignée. Pour peu qu'elles correspondent aux inclinations intimes de l'auteur.

On verrait dans ce pouvoir concédé aux mots, les préludes d'un surréalisme, mais pour "tout dire", ne fallait-il pas que l'auteur se livre à la magie des mots? N'était-

ce pas là une condition essentielle à la réalisation d'une plénitude parfaite de son moi? Laisser faire le langage, n'est-ce pas un moyen efficace de faire participer le lecteur au paysage et de l'intégrer à l'action? "C'est à lui d'assembler ces éléments et de déterminer l'être qu'ils composent; le résultat doit être son ouvrage, et s'il se trompe alors, toute l'erreur sera de son fait. Ce n'est pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, et lui laisser le soin de choisir."¹² Ainsi, le lecteur quittera son rôle de spectateur pour s'associer à l'exploration.

Par conséquent, chaque fois que Rousseau parle de soi, il se laisse transformer par l'objet qui passe par son imagination pour s'offrir à ses sens. Cependant, il arrive que ce besoin de plénitude s'oppose à la nécessité d'une justification totale et, quoiqu'ait voulu l'auteur, ses confessions resteront un moyen terme entre ces deux exigences: "Il ne sera pas possible de tout dire. La justification ne sera pas totale. Le silence du bonheur parfait est à jamais rompu."¹³

Or, cette relation pure et simple des émotions telles qu'elles s'étaient inscrites dans le subconscient, pouvait-elle convenir à mener à bien la lutte contre les insinuations hostiles? Pouvait-elle fournir des éléments dont la pertinence habiliterait à déceler les causes des diffamations qui accablaient l'auteur? Les circonstances qui ont

si profondément ébranlé l'égo de Jean-Jacques, ne devaient-elles pas forcément ajouter une pointe d'amertume au récit tout plein de fantaisie, tout émaillé de "ravisement"?

"J'écrivais," constate-t-il, " la première partie avec plaisir, avec complaisance, à mon aise... tous les souvenirs que j'avais à me rappeler étaient de nouvelles jouissances... et je pouvais tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content."¹⁴

Pourtant, la tournure tragique des événements forcera le conteur d'aventures sentimentales à livrer au public les données dictées par l'examen de conscience qu'il avait, jusque-là entrepris pour sa propre édification. Dès lors, il s'agit non seulement de découvrir l'unité profonde de son être, mais il lui faudra consentir à projeter sur cette unité un éclairage soutenu et continu. Trouver un procédé efficace pour enchasser les intrigues, les bassesses et tous les crimes de lèse-amitié dans le cadre enchanteur de ses rêves, tel sera son objectif second. La tâche ne lui sera pas facile. Pourtant, bien qu'inibé par la nostalgie des beaux jours, Jean-Jacques refusera de se morfondre: même lorsque son récit, perdant sa couleur onirique, quittera les dimensions intérieures pour s'emparer de l'ailleurs, son style se maintiendra dans une aisance, un dépouillement remarquables.

Mais alors, le tableau perd de sa teinte originale pour emprunter un ton plus agressif. Les détails des événements

foisonnent sous sa plume en vue d'édifier le public et le transporter dans le climat hostile et angoissant du complot. La vie change, mais elle continue et "...l'excès de la conscience qui interdit l'action favorise la déclamation morale, détermine une sorte d'entêtement. Au fond du désastre, on ne s'incline pas devant le fait; on lui substitue un droit. C'est ainsi que naissent les prophètes. Le fait n'apparaît plus que comme l'injuste et l'absurde, et on invente une autre vie."¹⁵

Néanmoins, ce revirement fera perdre au récit de sa limpidité cristalline. Il en deviendra plus obscur, réduisant le champ de l'interprétation et de l'analyse. Le ton prendra une allure sévère, provocatrice, marquant une nette différenciation entre l'impression laissée par la première partie et celle donnée par la seconde. Et, Rousseau avouera: "... je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger...qu'on juge si c'est là de quoi faire des tableaux agréables et leur donner un coloris attrayant."¹⁶ Quoiqu'il dise, il a su transformer son style en un élément créateur, lequel participera à l'unité profonde de son oeuvre. Nul n'a mieux réalisé que lui, la fusion des ingrédients contenus dans le processus de la communication. "Nul n'abolit plus allègrement la distinction du fond et de la forme. Le dessein est le style même et le style l'homme dont la généro-

sité est aussi l'absolue transparence."¹⁷

Cependant, le pacte autobiographique tranche sur la suite du roman par son audace, sa fougue et sa causticité. L'ouverture en est grave, somptueuse et solennelle. Lorsque le narrateur fait son entrée en scène, la trompette du jugement semble avoir déjà sonné dans son imagination: les mots, les phrases à large amplitude, dégagent une impression de fin dernière. La vie est tout à coup suspendue: dans une atmosphère biblique, post-diluvienne où rien ne meut, sauf la foule des humains réunis en un cercle immense au centre duquel se dresse le prophète. L'auteur réalise la même impression de solitude majestueuse créée par "l'Albatros" de Baudelaire naviguant entre l'infini du firmament et le silence de l'océan. C'est l'image du "Moïse" de Vigny trônant au milieu du désert pour annoncer la venue du Messie... La cloche vient de sonner dans l'enceinte du prétoire, une voix sortie du silence retentit: "Le tribunal!" Et, la main droite sur le coeur, le mage s'avance, agressif, provocateur, prêt à prononcer sa profession de foi: "Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple... Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de sa nature; et cet homme, ce sera moi."¹⁸

A la manière des nouveaux convertis au protestantisme, il déclame son "témoignage" à la face du ciel. S'emparant d'emblée de l'auditoire, il ne laisse aucune prise à la con-

tradiction Et, au seuil des débats, il déclare: " Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent...",¹⁹ soulignant sans équivoque le principe de son unicité. En effet, l'acte qu'il entendait poser n'avait-il pas valeur d'invention? Son entreprise ne le fait-elle pas, en raison même de sa singularité, émerger des rangs de ceux qui, bien avant lui, avaient raconté leur vie? "Et pourtant, l'homme qui parle ainsi, posant d'emblée le principe de sa destinée particulière et de son élection est celui-là même qui, si souvent, se perdait de vue."²⁰

Quoiqu'il en soit, c'est à partir de cette singularité qu'il entreprend de se peindre comme un échantillon authentique du genre humain, un pionnier de la morale, de la psychologie et de la littérature. "En suivant toujours ma méthode," rappelle-t-il, "je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon coeur, écrites par la nature en caractères ineffaçables."²¹ C'est par elle qu'il veut innover une manière d'écrire, un art nouveau, un genre nouveau, si bien que Philippe Lejeune, dans l'Autobiographie en France, ne marchandera pas son affirmation: "Il n'y a aucun doute sur la date précise de la naissance de l'autobiographie en France, et même en Europe: c'est l'année 1782 avec la publication des six premiers livres des Confessions de Rousseau."²² Il ne se juge pas supérieur à ses semblables, mais s'impose aux yeux de

tous par cette différence fondamentale d'avoir su tirer de la nature le sentiment de sa valeur personnelle. "Ainsi se voyait-il taillant à grands pans dans la matière confuse et mêlée de sa vie pour ne laisser subsister que cette image édifiante d'un homme simple et candide que sa sincérité seule avait fait célèbre malgré lui."²³

Il s'attachera à convaincre son public de cette marque distinctive en la soulignant instamment. Dès le premier livre, il fera remarquer sa situation de fils unique, un goût unique, une intelligence unique, en esquissant le sentiment d'une triste fatalité étroitement liée à l'étrangeté de sa vie. Son goût singulier pour l'unicité, constituera le noyau central d'un long récit anecdotique entrecoupé de réflexions tirées d'une expérience profonde. Et, l'insistance avec laquelle reviennent les mots "premier", "premièrement," "seul" "sans," "uniquement", ne nous met-elle pas sur la piste d'une obsession modulée dans une pluralité d'aspects? La persistance de certaines images, de certains adjectifs, ne trahit-elle pas une véritable hantise de cette unicité?

Rousseau nous rend attentif à sa technique en nous amenant à découvrir un certain mécanisme de détermination. L'espace, le temps, les éléments, la souffrance, les personnages qui l'entourent prennent possession de sa personnalité. En même temps que s'effectue la prise de conscience du progrès dans la connaissance de soi, ces entités participent à la

création de l'expression. Ainsi, il réalise une identité parfaite avec les régions profondes de la conscience.

Jamais, à aucun moment, il ne perdra de vue la conquête du lecteur dont il fait un interlocuteur omniprésent: un instant appel à la sympathie qui désarme, une persévérance dans la vraisemblance qui nous invite à accepter sa perspective, maintiendront un courant permanent de sympathie s'établissant entre le lecteur et le narrateur. "Vitam impedere vero, il doit enseigner aux hommes ce que la littérature précisément leur dissimule, les aider à restaurer leur âme et leur cité corrompues par une évolution que divinise la gent écrivante."²⁴ C'est pourquoi il les convie à l'accompagner dans sa circonvolution autour de son être. Dans une communication directe, il participera, analysera ses passions, révélant les contours les mieux dissimulés de son âme. Par là même, il nous engage à rester en contact permanent avec lui, par ses émotions qu'il reproduit avec une exactitude telle, qu'elles deviennent éléments de reconnaissance de l'auteur, éléments de connaissance de nous-mêmes.

Partant de l'idée de son étrange destinée, il accumule tout un matériel, toute une technique faite d'éléments composites réunis en un chapiteau unique, plaçant l'art au centre de la vie comme son explication définitive. Le monde extérieur reste en parallèle avec le monde intérieur qu'il crée. L'individu prend conscience de sa place dans l'univers

et, grâce à son contact avec les êtres et les choses, il arrivera à nous montrer comment il a pu parvenir, dans une très large mesure, à la conquête de soi. Rousseau sait jusqu'à quel point, plaire et convaincre sont indissociables, c'est pourquoi il refoule son talent d'écrivain pour laisser agir le peintre. Il dessinera une série de tableaux où se développe progressivement, une peinture authentique de lui-même dont la vérité et la justice constituent souvent la toile de fond.

Les mots contiennent une musique. C'est à nous qu'il appartient de savoir suivre la trace de cette mélodie dont la résonnance passe à travers les phrases. Deux soucis majeurs préoccupent l'auteur: s'attirer les faveurs du lecteur en touchant sa sensibilité d'une part, soutenir l'intérêt en dirigeant son attention, d'autre part. Puisqu'il a promis de "tout dire", le lecteur, s'il désire tout savoir, devra tout lire. Il avertit "ceux qui voudront commencer cette lecture que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le désir d'achever de connaître un homme, et l'amour sincère de la justice et de la vérité."²⁵ N'est-ce pas là une incitation pour nous engager à poursuivre la lecture jusqu'au bout ?

Aussi, ses armes les plus puissantes seront l'enchaînement et l'association dont résultera un excellent jeu combinatoire. Par ce jeu, il parviendra à régler le souffle du lec-

teur selon les mouvements mêmes de sa projection intérieure. Les phrases en imposeront à la pensée au lieu de se laisser dominer par elle. Ainsi, le tronc de l'arbre familial planté au début du premier livre, constitue le premier maillon de la chaîne. Les branches de cet arbre s'étendront progressivement, tandis que les plantules s'orneront de nouvelles ramifications, lesquelles se ramifieront à leur tour. C'est à l'ombre de cet arbre, au creux de l'enlacement des branches que nous assisterons au premier développement de Jean-Jacques. Chaque rameau a son rôle à jouer dans la formation de son caractère. Par conséquent, aucune solution de continuité ne sera laissée dans la croissance de cet arbre qui grandit suivant la marche ascensionnelle de la pensée.

Le plan, assez superficiel, dressé du milieu familial est beaucoup moins une description qu'une synchronisation en vue d'arriver à la conclusion voulue. Alors, les paragraphes se tiennent comme en rimes alternées: " ma naissance fut le premier de mes malheurs" se rattache à "...mais il avait fait leur bonheur, et fit tous les malheurs de ma vie." Comme "de tous les dons que le Ciel leur avait départis, un coeur sensible est le seul qu'ils me laissèrent" rejoint "Tous deux, nés tendres et sensibles," parlant de ses père et mère. Ce milieu familial se décompose en quatre couples de facteurs: les lectures et la sensibilité: "...je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur

moi..." l'intelligence et la sensualité doublées de l'imagination romanesque: "Je n'avais aucune idée des choses que tous les sentiments m'étaient déjà connus... Ces émotions confuses me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques..."²⁶ Les amours parallèles de Mlles Vulson et Goton en sont un corollaire. Ensuite, la précarité économique et les vices, puis enfin le désir d'indépendance et la recherche de la solitude. Tous ces facteurs s'associent par leur origine et leurs effets subséquents, des Lambercier à Ducommun, Mlle de Breil, et d'approche en approche, ils nous amèneront d'abord à Annecy, puis finalement à Chambéry, dans la demeure de Mme de Warens. Cette dernière deviendra la cause immédiate ou lointaine de tous les événements ultérieurs.

Plus tard, le roman de Mlle de Brail sera associé à celui de Mme Basile; le beau-père de Mme de Breil fera pendant à Mme de Vercellis. Le souvenir de Turin reviendra sous la plume de l'auteur lorsqu'il s'agira du retour vers Mme de Warens. C'est grâce à l'apparition imprévue de M. Bâcle, un des anciens convertis, que Jean-Jacques reprendra le voyage en direction de Chambéry. Les attraits de ce village s'annoncent par une préfiguration du paysage: "Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux se succédaient sans fin et sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet semblait devoir absorber ma vie entière."²⁷ écrit Rousseau.

A partir du coup de filet lancé au départ, le narrateur parviendra à enchaîner le lecteur à ses pas, tandis qu'il l'introduit graduellement, par des poussées insensibles, dans chaque réduit, chaque antichambre de son habitat intime :

"Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public," rappelle-t-il, "il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égarements de mon coeur, dans tous les recoins de ma vie..."²⁸ Une fois ce premier pas fait dans son intimité, le mouvement ondulatoire retiendra le lecteur prisonnier d'une série de cercles concentriques dont il ne sortira qu'au dernier mot du dernier livre.

Les êtres et les choses seront destinés à donner forme à la réalité psychologique, en incarnant dans une série d'images, les différents états psychiques caractéristiques de son passé et qui se prolongent dans le présent. Chacune de ces images, en créant les rapports affectifs entre les objets et les événements, contribue à nous familiariser davantage avec l'esprit, le coeur de l'individu Jean-Jacques. Chaque fois, ces images éclairent sa silhouette d'un nouveau rayon en nous guidant dans la progression de l'intériorisation: "J'étais hardi chez mon père, libre chez Mlle Lambercier, discret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, et dès lors, je fus un enfant perdu."²⁹ La progression se prolonge en une longue période à la forme négative pour renforcer l'impres-

sion de chute et de privation: "Accoutumé à une égalité parfaite... à ne pas connaître un plaisir qui ne fut pas à ma portée, à ne pas voir un met dont je n'eusse... à n'avoir pas un désir que je ne témoignasse..."³⁰

Il utilise les ressources descriptives du verbe dont le pouvoir d'action intensifie les images. Alors, c'est à ces dernières que l'auteur s'en remet pour expliquer et composer ses personnages. Les objets finissent par échapper à notre regard pour se sublimer en un faisceau lumineux centré sur le paysage intérieur. Ainsi, ces personnages défilent dans l'ordre de l'évolution du récit, apportant chacun, un élément complémentaire à la connaissance de soi. Mme de Warens est l'axe autour duquel ils pivotent tous, si bien qu'on pourrait les ranger en deux catégories: ceux qui ont précédé son arrivée et ceux qui l'ont suivie. Les premiers auront été les causes, et les seconds, les effets.

En même temps que se déroule la série des personnages liés aux milieux qui ont constitué son univers, l'auteur marque les impressions que chacun de ces milieux, que chaque personnage a laissées sur son âme. Ainsi, les tiges secondaires, en dépit des modifications opérées dans le moi de Jean-Jacques, ne se détacheront jamais de leur origine: "En remontant," dit-il, "de cette sorte aux premières traces de mon être sensible, je trouve des éléments qui, semblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laissé de s'unir pour produi-

re avec force un effet uniforme...et j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparences, ont formé par le concours de certaines circonstances de si différentes combinaisons, qu'on n'imaginerait jamais qu'ils eussent entre eux aucun rapport."³¹ La divergence de certaines lignes ne les empêcheront pas de s'associer avec les convergentes pour aboutir à l'unité de l'être.

De plus, ces visages se présentent aux moments voulus pour marquer une étape dans l'évolution de la personnalité et leurs formes visibles correspondent à l'état d'âme qu'ils évoquent. Ceux de la première partie interviennent dans l'ordre d'apparition des éléments dont la coordination module les impressions de l'enfance: le père, la mère, le frère disparu, la tante Suzon et la mie Jacqueline sont les acteurs de la première scène du premier acte. La deuxième scène sera jouée par trois personnages très distincts l'un de l'autre, la fonction de chacun d'eux s'identifie à sa vocation: le rôle joué par le pasteur Lamercier est à l'antipode de celui de sa soeur, et si l'auteur entretient constamment l'esprit du lecteur du double lien de sang et des relations étroites qui l'unissaient à son cousin Abraham Bernard, c'est pour agrandir le fossé entre le sort qui l'attendait et celui qu'une meilleure fortune et une toute autre situation familiale avaient réservé à son cousin. Ayant à la mémoire cette vie commune, où l'un n'allait pas sans l'autre,

peut-on ne pas s'attendrir devant l'abîme creusé entre eux par les circonstances? "Il était, lui, un garçon du haut; moi, chétif apprenti, je n'étais plus qu'un enfant de St. Gervais" dira Jean-Jacques, "il n'y avait plus entre nous d'égalité malgré la naissance; c'était déroger que de me fréquenter." ³²

Ce cousin, avec le curé de Confignon étaient les agents secrets au service de la fatalité. M. de Pontverre est le pont reliant Annecy à Genève, il remettra Jean-Jacques sans hésiter entre les mains de son sort: "Loin de penser à me renvoyer chez moi profita du désir que j'avais de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner quand même il m'en prendrait envie." ³³ Abraham ne tentera rien non plus pour l'empêcher de partir: "Il m'encouragea", souligne-t-il, "dans mon dessein plutôt qu'il ne m'en détourna." ³⁴ M. Masseron, M. Verrat le double de Ducommun, apparaissent selon une perspective différente: avec eux naissent les privations matérielles, la torture physique et morale qui traceront la route vers Annecy: "J'atteignis ainsi ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi...enfin caressant tendrement mes chimères, faute de rien voir autour de moi qui les valut." ³⁵ Quand il s'agira de retrouver définitivement Mme de Warens, c'est M. Bâcle qui en assurera la liaison. Une fois arrivé à Annecy, le personnage de Bâcle disparaîtra comme un fantôme: "Notre connaissance et notre amitié durèrent en tout six

semaines, mais les suites en dureront autant que moi "³⁶ remarque l'auteur.

Quant à Mme de Warens, elle se trouve à la croisée des chemins. Ce sera le personnage de la quintessence des antécédents, des concomitants et des conséquents; la charnière autour de laquelle basculent les deux versants de l'individu Jean-Jacques: il le souligne: "Tel à peu près j'avais été jusqu'alors, et tel j'aurais toujours peut-être été, si je n'avais connu Mme de Warens, ou si même l'ayant connue, je n'avais pas vécu assez longtemps auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentiments affectueux qu'elle m'inspira."³⁷ Avant de nous la présenter, Rousseau suggère une synthèse de la situation précédente par une hypothèse rétrospective à la fin du premier livre: "Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendait naturellement, si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître."³⁸ Son ton profondément méditatif nous plonge dans une suite de réflexions qui nous portent à souhaiter ardemment une solution: la pire? la meilleure? n'importe, pourvu que le malheureux arrive à s'en tirer: "Ah! n'anticipons point sur les misères de ma vie!"³⁹ ajoute-t-il, pour nous remettre sur la pente de la fatalité.

Dès le récit de sa conversation avec M. de Pontverre, l'auteur commence à dessiner l'auréole dont il entourera le

visage de sa bienfaitrice. L'accent pastoral prêté à M. de Pontverre donne l'impression qu'il existe quelque part une vierge pleine de grâce, répandant ses bienfaits sur les pèlerins qui daignent déposer leurs doléances à ses pieds. Rien n'est précis dans l'ordre de départ intimé par le curé: aucune adresse, aucune direction à suivre, tout simplement: "Allez à Annecy; vous y trouverez une bonne Dame bien charitable..."⁴⁰ Cette dame indéfinissable ne fait-elle pas penser à celle du ciel? A mesure que l'on s'approche de Mme de Warens, le tableau s'assombrit pour établir le contraste entre l'état qui va suivre et l'état actuel de Jean-Jacques: "...pressé par M. de Pontverre, par la faim qui me talonnait..."⁴¹ De même, tout semblait bien aller, avant le séjour prolongé à Chambéry, mais, entre la rencontre de Bâcle et le départ pour Chambéry, l'angoisse, les privations, la faim, l'inquiétude reprennent le dessus. Et, l'emploi du mot "perte" répété trois fois de suite: "Quelle perte j'allais faire cette menace fut ma perte...pour courir à ma perte" n'est-ce pas une lumière projetée prématurément sur l'image de Mme de Warens?

Puis, ce visage surgira comme une apparition miraculeuse provoquant un profond soupir de soulagement: "J'arrive enfin; je vois Mme de Warens!" Il est intéressant de noter la variété des mouvements, l'art de la composition qui sait susciter l'intérêt en prolongeant l'attente. Un premier mou-

vement très rapide, marqué par la vivacité de cette exclamation, concentre immédiatement toute l'attention sur Mme de Warens et on s'attend à une présentation de la convertisseuse. Il n'en est rien encore. L'auteur nous fait faire deux nouveaux détours afin d'accroître l'anxiété de rencontrer la belle dame. Et, au moment précis de ce "je vois Mme de Warens," le narrateur n'a pas encore vu la dame. Elle est à la messe: un laps de temps s'écoule entre cette espèce de prémonition et le fait réel, puisqu'il rectifie plus loin: "Je ne trouvai point Mme de Warens; on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église."⁴²

Entretiens, il prend une pause pour se considérer lui-même et passer en revue ses traits physiques. Puis le récit repart d'un mouvement plus accéléré: "Je cours pour la suivre; je la vois, je l'atteins, je lui parle." Enfin, l'accélération décroît en un parfait alexandrin: "Que ne puis-je entourer d'une balustre d'or;" un décasyllabe: "les monuments du salut des hommes." Et finalement, un vers de neuf syllabes en rythme ternaire: "n'en devrait approcher qu'à genou." Cette versification, jointe à l'amplitude des voyelles "souvenir", "mouillé", "balustre d'or," suggère la grandeur d'âme de la future "maman".

Le visage de Mme de Warens prend lentement du relief. L'auteur ne nous le montre pas d'un coup, de peur de fausser l'impression par un éclairage trop vif. Il le dissimu-

le. Le bord de son nez se montre d'abord, puis le nez, puis le front.

le d'abord derrière la maison, ensuite, il nous le présente de profil, puis, brusquement de face, un véritable jeu de kaleidoscope: "Prête à entrer dans cette porte, Mme de Warens se retourne à ma voix. Je vois un visage pétri de grâce, de beaux yeux bleus pleins de douceur..."⁴³ contraste frappant entre cette beauté naturelle et le "visage rechigné" qu'il s'était imaginé. Alors seulement, commence le portrait physique, distillé par petites doses, comme pour nous le faire déguster. Ce portrait physique, à peu près le seul des Confessions, mis en parallèle avec celui de l'auteur, montre bien jusqu'à quel point, "maman" et "petit" s'identifient l'un à l'autre par le souvenir. Mme de Warens prend totalement possession de la personnalité de Jean-Jacques.

En vue d'en augmenter les charmes, le narrateur complète les traits physiques de la dame par une description du fond de son âme. C'est là que Rousseau charge, peut-être inconsciemment, des souvenirs les plus tendres, celle qui a été la seule source de consolation dans ses souffrances, le seul oasis dans son désert. Mais, ne lui était-il pas nécessaire de lui dresser un aussi brillant palmarès en vue de relever le sentiment d'humiliation suscité en lui par les démarches, d'une part, et d'essayer de justifier l'indicible fascination exercée sur lui par la convertisseuse, d'autre part? En tout cas, Mme de Warens entre dans le texte avec la vision d'une femme vertueuse, pleine de grâce, de bonté

et de pureté. Trois jours après cette première comparution, Jean-Jacques devait partir pour Turin, pour ne revoir sa bienfaitrice qu'un an plus tard.

Alors, le lyrisme qui traduisait l'émotion intense de la première impression se transforme en une paisible béatitude. L'inquiétude fait place à la sécurité. Jean-Jacques, à l'occasion, voulant rendre son bonheur plus tangible, prête à la "patronne" les charmes de la nature: "C'était depuis Bossy la première fois que j'avais vu du vert devant mes fenêtres...Je faisais de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chère patronne. Je la voyais par tout entre les fleurs et la verdure; ses charmes et ceux du printemps se confondaient à mes yeux."⁴⁴ Il ajoute à tout cela les attraits du ménage, en nous promenant de la cuisine à la cave. Puis, par une suite de négations("...peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine ni dans la cave de vins étrangers")⁴⁵ Il nous fait déceler une modestie, une délicate simplicité, apanages de la vertu.

Toutefois, à mesure que l'auteur veut dissocier sa personnalité de celle de la bonne dame, le visage de celle-ci s'estompe dans un halo nuageux, comme l'ombre se substituant graduellement à la lumière. Il se passe une dépossession progressive, tel le détachement d'un corps astral de son enveloppe, au fur et à mesure que les liens magnétiques se distendent. S'il faut en croire le récit, l'adolescent de 16

ans était trop confortablement installé dans ce bonheur pour que le vieux narrateur arrive à l'en arracher sans risquer une déchirure. C'est encore aux ressources de son art qu'il fait appel pour en opérer la rupture.

Lorsque Rousseau devait retracer les chemins conduisant à Mme de Warens, la possession se réalisait en ligne ascendante. Chaque anecdote était un pas de plus vers la concrétisation d'un rêve: les mots, la construction des phrases, étaient autant d'élan qui en stimulaient la course. Chaque nouvelle rencontre était marquée par une impression de détente et de satisfaction intense: "J'arrive enfin, je vois Mme de Warens. Me voilà enfin établi chez elle...J'arrive enfin, je la revois."⁴⁶ Comme si cette dame charitable avait été l'objet de tous ses vœux, le point de mire vers lequel tendait tout son être.

Au contraire, quand arrive le moment de signifier la séparation, le mouvement se fera à rebours. Le ton, les expressions, le temps des verbes n'invitent-ils pas à rebrousser chemin? Déjà au livre IV, par une légère touche de mélancolie, l'auteur laisse pressentir ce qui va se passer: "J'arrive et je ne la trouve plus." Au livre V, le décor change: "Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupait était sombre et triste et ma chambre était la plus sombre et la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu

d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries..."⁴⁷
 Tout ce qu'il fallait pour assombrir le tableau et inspirer du dégoût. Est-ce bien le paysage qui avait changé ou le regard de l'auteur qui en modifie la couleur? En tout cas, cette description par trop réaliste, ne suffit-elle pas à faire naître une angoisse mêlée de terreur et d'appréhensions?

Paradoxalement, ce livre V est celui de l'initiation à l'amour. Mais n'oublions pas qu'il est aussi celui du ménage à trois. Rousseau refuse de tout dire à la fois, et les ombres néfastes qui planent sur la maison ne font qu'anticiper la catastrophe ultérieure. En attendant, le philosophe nous fait percevoir la fuite du temps par cette formule incantatoire rendue célèbre par "Le Lac" de Lamartine: "Moments précieux et si regrettés, ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fûtes réellement dans votre fugitive succession."⁴⁸ Mais alors que Lamartine supplie le temps de ralentir sa course au rythme de la sienne:

"O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices
 "Suspendez votre cours!"

et que pour le poète du "Lac", il s'agit d'un présent qu'il veut prolonger à son gré; Rousseau lui, a pleine conscience d'un passé révolu qu'il tente de ressusciter. Il court après ce temps pour le rattrapper et le dilater, suivant les dimensions qu'occupe le souvenir.

Aussi, l'auteur va-t-il utiliser un procédé dilatoire, destiné non seulement à étendre la pensée à l'échelle du souvenir, mais encore à assumer le déclin progressif du rayonnement de Mme de Warens. Les verbes à l'imparfait: "Je me levais avec le soleil et j'étais heureux; je me promenais et j'étais heureux, je parcourais les bois, les côteaux, j'errais dans le vallon...j'étais languissant..." marquent un ralentissement de la vie dans un monde qui s'éteint au rythme d'une marche funèbre. Et, tandis que la mort semble frôler l'atmosphère de son aile, le voile qui devra ensevelir ce passé glisse lentement sur la ferveur de Jean-Jacques. Déjà, il ne voit plus en Mme de Warens que la dévote destinée à le ramener à Dieu. La distance s'agrandit entre "maman" et "petit" par les réflexions religieuses, les études, les objets champêtres, lesquels retiennent alors beaucoup plus les regards du peintre que les charmes de la dame. Ces objets champêtres devenaient désormais "les seuls dont l'oeil et le coeur ne se lassent jamais."⁴⁹

La mémoire, prenant du recul pour considérer Mme de Warens, Rousseau écrit: "Je regardais de loin s'il était jour chez maman...quand je voyais son contrevent ouvert..."⁵⁰ Cette image du contrevent ouvert laisse entrevoir un visage à moitié voilé qui disparaît lentement dans la pénombre du demi-jour, comme l'ombre s'efface sous nos pas, pour nous rappeler l'irréversibilité du temps. Petit à petit, le narrateur

s'éloigne de cette vision. Une impression de tristesse vague, indéfinissable, s'étend par moment: "Il avait plu depuis peu; point de poussière, et des ruisseaux bien courants, un petit vent frais agitait les feuilles, l'air était pur, l'horizon sans nuagés; la sérénité régnait au ciel comme dans nos coeurs."⁵¹

Telle est la forme extérieure que l'auteur donne à un bonheur, lequel, à l'en croire, avait atteint son paroxysme. Mais, cette stagnation totale de la nature, ne nous fait-elle pas pressentir la fin d'un cycle? ne sont-ce pas là de ces images fraîches et riantes, mais dénuées de toute émotion, comme ces beaux visages qui ont perdu leur expression? Au moment où V. Hugo reprenait cette image en la morcellant dans "Tristesse d'Olympio":

"Les champs n'étaient point noirs,
Les cieux n'étaient pas mornes
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes..."

"Ce doux vent...les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire..."⁵² n'était-ce pas pour rechercher dans l'ombre, "des jours qui n'étaient plus?" De même que Hugo, Rousseau décrivant ce moment, se laisse envahir par le nirvana. Et, l'imagination opérant une brisure dans la chronologie, anticipe la fin.

C'est dans cette atmosphère froide, de paix et de sérénité dont s'accompagne parfois le trépas des grands saints, que l'image de Mme de Warens s'éloigne lentement jusqu'à son

complet évanouissement: "Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent coeur qui ne pouvait mourir qu'avec elle: mais je venais rechercher le passé qui n'était plus et qui ne pouvait renaître."⁵³

De plus, Rousseau ne se contente pas d'adoucir le choc par une composition qui s'y prête, il fait intervenir Mme de Larnage. Elle sera la glissière le long de laquelle coulisseront le volet du passé et celui de l'avenir. Doublant d'abord Mme de Warens, Mme de Larnage se substituera à celle-ci tandis qu'elle redescend insensiblement dans la trappe du souvenir: " Quand je vivrais cent ans", dit Rousseau, "je ne me rappellerais jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme."⁵⁴ A partir de cette rencontre, une sorte de translation s'opère entre la première idole et la seconde, entre l'amoureux de Mme de Warens et celui de Mme Larnage. Le voyageur change d'identité: il est anglais, jacobite et s'appelle Dudding: "Je n'étais plus le même homme", affirme Rousseau, "cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours pendant lesquels...je m'enivrai des plus douces voluptés... et je puis dire que je dois à Mme de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir."⁵⁵ Déjà, Mme de Warens touche un échelon inférieur du souvenir. Elle n'appartient plus au passé redevenu présent. Elle était retournée à pas de loup dans ce passé marqué du signe de l'antériorité.

Mme Basile, la Comtesse de Vercellis, Marion, Claude

Anet, Wintzenried semblent tous être des satellites gravitant dans l'aura de Mme de Warens: les uns, mis en branle pour préparer son arrivée, les autres, pour l'effacer. Cependant, Marion, de par sa contribution dans la détermination de l'auteur d'écrire ses Confessions, ne mérite-t-elle pas qu'on lui jette un regard rétrospectif? Quel lecteur des Confessions ne s'est arrêté pour méditer sur l'histoire du ruban volé? Et, l'auteur lui-même ne nous y force-t-il pas, lorsqu'il interroge: "Qui croirait que la faute d'un enfant put avoir des suites aussi cruelles? Et quand il affirme: C'est de ces suites plus que probables, que mon coeur ne saurait se consoler,"⁵⁶ nous inclinons à croire que cette vétille, quelles que soient les circonstances dont elle s'est entourée, occupe une place peu négligeable dans les souvenirs de l'auteur.

Rousseau a épuisé toutes les réserves de son art en vue de conférer à cette peccadille l'envergure d'une faute véritable. Il donne au récit l'allure d'un litige d'importance. D'abord, le délit: le ruban disparaît. Puis il passe à l'interrogatoire, à la dénonciation. Les débats se déroulent autour des résultats de l'enquête, et enfin, le verdict. Quand l'auteur veut drainer la sympathie envers Marion, il lui trouve des qualificatifs bien appropriés: la jeune servante est jolie, modeste, fraîche, innocente, fidèle, honnête, elle est "un ange de douceur". Rien dans sa candeur et sa naïveté ne lui fait mériter un tel traitement. Quand vient le tour

du coupable, l'auteur met l'accent sur des termes propres à renforcer l'énormité de son comportement. Opposant sa perverse obstination à la naïve spontanéité de Marion, il se juge barbare, téméraire, diabolique, d'une impudence infernale. Et, grâce à une touche inattendue, il évoque le sort fait à l'âne dans "les Animaux Malades de la Peste" de la Fontaine: "On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. Dans le tracas où l'on était on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose..."⁵⁷ Cette allusion à la partialité de la justice n'est-elle pas un élément de plus à la décharge de Marion?

Néanmoins, à la fin du récit, quand l'auteur entend entamer sa justification, il passe sans détour du banc de l'accusé au camp de la défense. Alors, les mêmes chefs d'accusation sont repris en vue de se disculper: "J'aurais voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta sur tout, la honte fit mon impudence, et plus je devenais criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendait intrépide."⁵⁸ Pour souligner à notre attention le mécanisme psychologique responsable du drame, Rousseau s'arrête à une hypothèse du type de celle faite à l'occasion de son départ de chez Ducommun: "Si l'on m'eut laissé recenir à moi-même j'aurais infailliblement tout déclaré. Si M. de la Roque m'eut pris à part...Mais on ne fit que m'intimider quand il fallait me donner du courage."⁵⁹ Du même coup, il se trouve

des circonstances atténuantes en rejetant la responsabilité sur le manque de tact de M. de la Roque, sur la fatalité qui détermine tous ses actes. Toutefois, lorsqu'il analyse les conséquences éventuelles de ce simple larcin, il réalise les incidences même imprévisibles qui pourraient rejaillir sur Marion. Alors, l'émotion, la honte d'être jugé par des témoins, constituent la rançon d'un comportement moral à la fois si répréhensif et si marqué d'irresponsabilité.

Ici encore, Rousseau a recours à la puissance des temps verbaux en faisant alterner le présent plus direct, plus évocateur, avec le passé simple et les imparfaits qui nous renvoient à un passé plus lointain. C'est que l'auteur attribue une fonction réversible au mensonge du ruban. Il le signale comme faisant partie de la série des causes qui auraient moulé ses états d'âme et en même temps, il le classe au rang des effets qu'auraient produits des circonstances antérieures. Et, si le récit place Mme de Warens à la limite où finissent les influences et où commencent leurs manifestations: ("Rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré n'est échappé de ma mémoire," dit l'auteur,..."les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement et confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore...")⁶⁰ sa déclaration à la fin du livre II fait de Marion un personnage à la fois prospectif

et rétrospectif.

En même temps que le livre VI, se ferme le répertoire des noms qui se sont inscrits en caractères ineffaçables dans l'évolution de la personnalité. Toutefois, avant d'inventorier la deuxième série des personnages, notons le passage dans le troisième livre de M. D'Aubonne. C'est par son intermédiaire que l'auteur choisit de dialoguer avec nous sur certains de ses traits caractéristiques: "Deux choses presque inaliabes s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière", écrit-il, "un tempérament ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup."⁶¹ Ainsi, il nous attire vers un palier plus profond de son moi: son irréductible conflit entre l'être et le paraître: "On dirait que mon coeur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu..."⁶² C'est par là qu'il explique ses échecs répétés dans la société. Il en fera l'expérience avec Mme Dupin: "Moi présent," dit-il, "on n'aurait jamais su ce que je valais, on ne l'aurait pas soupçonné même; et c'est ce qui est arrivé à Mme Dupin."⁶³

Rousseau en profite pour révéler d'autres aspects de sa psychologie: il attribue à cette contradiction entre la rapidité de la conception et la lenteur de l'expression, son défaut d'élocution, sa maladresse dans la conversation: "... cette insupportable contrainte m'eut seule dégoûté de

la société,"⁶⁴ en dit-il On comprend alors aisément sa manie de toujours recourir au moyen épistolaire pour s'expliquer (Lettres à Malesherbes, Lettre de la Montagne, Lettres morales à Sophie, Lettres au comte de Montaigu, à l'Archevêque de Beaumont, à la Maréchale de Luxembourg, lettre d'introduction à Mme de Warens et tant d'autres) Et l'accent mis par l'auteur sur son inaptitude radicale à la communication orale ne dénote-t-il pas une espèce d'éreuthrophobie ?

Le philosophe en prend occasion pour attirer notre attention sur son extrême sensibilité: "Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon âme, mais au lieu de m'éclairer il me brule et m'éblouit Je sens tout et je ne vois rien "⁶⁵ L'éblouissement du sentiment provoque une aberration presque totale de l'expression, non seulement diminue la spontanéité du discours mais influe sur la composition C'est ce que Rousseau souligne en ces termes: Mes manuscrits barbouillés, mêlés indéchiffrables attestent la peine qu'ils m'ont coûtée "⁶⁶ Ces manuscrits sans cesse repris, corrigés, n'indiquent-ils pas chez l'écrivain un souci profond de la forme et de l'harmonie?

Par le même biais, l'auteur nous fait passer par les filières de sa méthode de travail et de sa composition littéraire qu'il compare à l'Opéra italien: " Dans les changements de scène", remarque-t-il, "il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable , et qui dure longtemps : toutes les

décorations sont entremêlées: on croit que tout va renverser. Cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manoeuvre est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire"⁶⁷ n'entend-il pas établir ainsi l'influence exercée sur sa manière d'écrire par le contraste entre la rapidité de la pensée et la lenteur à s'exprimer ? Il nous entretient de ses sources, de ses moments d'inspiration : " C'est à la promenade au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau."⁶⁸ Ainsi, la sensibilité débordante, loin de faciliter le jeu de l'imagination créatrice perturbe l'ordre de la pensée. C'est seulement à la faveur de l'évasion, du calme de la nature, loin du bruit que ces idées s'agencent et trouvent leur forme d'expression.

Les réflexions provoquées par M. d'Aubonne sont aussi pour le philosophe l'occasion de nous initier aux secrets de sa psychanalyse, par où il se rapproche un peu de Proust en ce qui concerne la mémoire involontaire: " De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait , de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien . Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient: je me rappelle le lieu , le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance, rien ne m'échappe. Alors, sur

dit je trouve ce qu'on a pensé, et il est rare que je me trompe."⁶⁹

M. Raymond et B. Gagnebin remarquent à propos de cette révélation: "A mesure que Rousseau avançant en âge, se remémore son passé il y cherche les premiers indices du grand complot dont il est la victime, et des signes néfastes se constituent un peu partout par une "ruminati^on rétrospective."⁷⁰ Leur remarque se justifie sur un certain plan; car au moment où Rousseau rédige ses Confessions, la hantise du complot a atteint toute son acuité. Cependant, si l'on se réfère à l'histoire de la pervenche, à la Dixième Promenade des Rêveries, à d'autres observations notées par Rousseau, lesquelles ne laissent nullement l'impression d'être rattachées au complot, telle: "Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques uns ont été marqués (sic) par un tel sentiment de bien être qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si j'y étais encore. Non seulement je me rappelle les temps, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnants, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, et dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau."⁷¹ N'a-t-on pas une preuve de plus que chez l'auteur des Confessions, la sensualité déborde au point de prêter sa sensibilité au monde matériel? Lorsqu'il arrive à Rousseau de recréer un moment déjà vécu, dans tous ses détails environnants, ne serait-il pas plus

juste d'y voir, au lieu des indices du complot, des manifestations de son extraordinaire sensualité?

Ainsi, à mi-chemin de la Première Partie de son ouvrage, Rousseau, après nous avoir brossé le panorama de son paysage intime, juge le moment propice de nous introduire au coeur du sous-bois de ce paysage. Mais en même temps qu'il écarte les vrilles pour nous en frayer le passage, il nous communique des considérations judicieuses appuyant son plaidoyer. L'auteur nous initie aux rouages de son esprit, de son intelligence, de son imagination, tandis qu'il poursuit son voyage intérieur. Il a la mémoire des faits mais garde, mieux que ces faits, l'impression qu'ils lui laissent. Il a le don d'observer l'homme dans son milieu: mais son observation est élective. Elle se concentre sur certaines personnes, certains objets, à l'exclusion des autres. Par cette peinture de lui-même et grâce à l'intrusion imprévisible de M. d'Aubonne, l'auteur sans en avoir l'air, répond aux reproches adressés à sa misanthropie, à son insociabilité.

On jugera l'insertion de cette analyse psychologique impromptue à cause de la rupture brusque qui se fait d'avec l'idée première du contexte. Mais ne perdons pas de vue que l'auteur avait pendant un certain temps renoncé à la Seconde Partie de son ouvrage. Ne serait-ce pour cette raison qu'il place le point essentiel de sa justification juste au coeur de sa Première Partie? Et, si jamais il ne s'était ravisé,

ce portrait moral, n'eût-il pas été en bonne place?

La seconde série de personnages comprend des individus à travers lesquels se manifestent les singularités de ce caractère que les premiers ont charpenté. Certains d'entre eux seront utilisés comme éléments de contraste pour figurer l'hostilité de la société: le comte de Montaigu symbolisera d'une part l'exploitation du salariat par le patronat, d'autre part, l'opposition entre les classes sociales: "Comment mon secrétaire qui même n'est pas Gentilhomme prétend dîner avec un souverain quand mes Gentilhommes n'y dînent pas?"⁷² souligne Rousseau. C'est en exposant le conflit l'opposant à l'ambassadeur de Venise que le narrateur met davantage en relief le mot "justice" lequel domine nettement ses souvenirs de ce temps. Tout est ramené à la différence fondamentale entre un employé honnête, consciencieux, tout à fait à la hauteur de sa tâche et un patron ignorant, malhonnête, se prévalant des seuls privilèges conférés par son rang.

Toutefois, Rousseau ne manque pas de noter un certain chauvinisme du peuple français et de la justice française. Le comble de l'injustice est que n'étant pas français, il n'avait pas droit, bien que fonctionnaire de ce gouvernement, à la protection de la France. La vindicte publique avait condamné les mauvais agissements de M. de Montaigu, mais "Malgré cela, malgré le cri public dans Venise, malgré les preuves sans réplique que j'exhibais, je ne pus obtenir aucune justice."⁷³

Cependant, l'ancien secrétaire tente de nous détourner de l'idée de l'injustice sociale, laquelle, à son avis, n'a pas encore atteint le terme de son évolution. L'injustice qui ne fait que léser un droit individuel n'est pas encore celle sur laquelle il veut porter notre jugement. Bien que cette idée ait pris racine lors de l'incident de son père à Genève, qu'elle se soit développée à l'occasion du "peigne cassé", qu'elle se soit raffermie devant la prudence du paysan de Lyon, l'auteur insinue que les événements de Venise laissaient encore ce germe en latence. N'est-ce pas là avouer son intention de préluder à des injustices plus criantes, à des atteintes plus profondes, non seulement de ses droits en tant qu'individu, mais encore aux desiderata de l'humanité entière?

Mme de Beuzenval fera écho à la voix de l'ambassadeur. Autant que celui-ci, elle se dresse en représentant authentique des classes privilégiées: "Toute pleine des prérogatives du rang et de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire."⁷⁴ Le clergé est aussi le bastion des préjugés sociaux. Il est personnifié par le P. Castel qui se vautre derrière l'habit sacerdotal pour opprimer le faible. "... je le vis suivre", dit Rousseau, "assez fidèlement une des grandes maximes de la société qui est d'immoler toujours le plus faible au plus puissant."⁷⁵ Rameau et Mme de la Poplinière se classent dans

la même catégorie.

Quant à Mme Dupin, elle représente la haute société voluptueuse et corrompue, la méchanceté, la fausseté des amitiés qui n'en portent que le nom. Et, la sévérité avec laquelle l'auteur la juge ne laisse aucune prise à la sympathie:

"... mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, et qui nous respecte encore en nous quittant, ce ne sont pas là des fautes; ce sont des bassesses d'âme et des noirceurs."⁷⁶

Ici, le bât blesse si fort, que l'auteur s'en remet au lecteur pour sa justification. Heureusement qu'il ne glisse pas trop longtemps sur la pente de l'acrimonie: Mme de Chenonceaux qui, par ses mérites, sa douceur et ses attraits physiques rappellent Mme de Warens, vient amoindrir le choc.

Mme d'Epinay et Mme d'Houdetot figurent la tyrannie des passions. La première l'assujettissait par son autorité: "J'y consentis sans voir à quoi je m'engageais," écrit Rousseau. "Il s'en suivit de là que je ne lui faisais plus de visite à mon heure mais à la sienne, et que je n'étais jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Il fallait me soumettre à ce joug."⁷⁷ La seconde jouissait des prérogatives inhérentes à l'amour. Mais, de par sa nature romanesque, cette passion soudaine et inespérée, ne tenait-elle pas l'amant en esclave enchaîné? Et il s'en

souvient: " J'avalais à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentais encore que la douceur."⁷⁸ Que lui est-il resté de cet amour ? Plus vraisemblablement une acreté de fiel que sa saveur de miel.

Zulietta et Altuna, les Luxembourg sont des visages sympathiques chez qui l'auteur reconnaît la réflexion de sa propre image. "Quels trésors de lumières et de vertus je trouvais dans cette âme forte," écrit Rousseau. " Je sentis que c'était l'ami qu'il me fallait: nous devinmes intimes,"⁷⁹ dira-t-il d'Altuna. Il est l'âme soeur en qui Rousseau retrouve la sagesse, la sincérité, la réplique aux amitiés cruelles et traîtresses. Quant à Thérèse, elle sera l'antagoniste de Mme de Warens, mais aussi l'androgynie de Rousseau. C'est elle qui précisément va satisfaire son narcissisme. L'auteur en démontre une pleine conscience lorsqu'il écrit: "Il fallait pour tout dire, un successeur à maman; puisque je ne devais plus vivre avec elle il me fallait quelqu'un qui vécût avec son élève, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de coeur qu'elle avait trouvée en moi."⁸⁰ Venture est un personnage qui se dédouble: il appartient au présent et au passé, mais les changements opérés dans son apparence physique, dénotent bien la différence entre un passé déjà mort et celui que l'artiste veut recréer. Toutes ces créatures de chair subissent une sorte de transsubstantiation. Elles sont tantôt Rousseau, tantôt Jean-Jacques, tantôt les deux à la fois.

Chacune d'elles véhicule une signification qui n'est autre que celle inculquée par la vie de l'auteur. Elles s'annoncent, s'expriment, se corrigent les unes les autres pour se transcender en un esprit, une âme, une conscience, une vérité.

Ainsi, bien que le philosophe retrouve sa vocation, certaines particularités de son talent et de son caractère en Diderot, tel que nous l'avons démontré au chapitre IV, dans l'ensemble, la kyrielle des membres de la "côterie holtbachique" représentera l'injustice, l'incohérence des hommes de lettres et leur mépris de la vérité. Si ces philosophes ont semblé de prime abord nourrir le levain vivifiant de l'amitié, ils ont en fait, semé au coeur de Jean-Jacques le venin des plus amères déceptions. Ce sont eux qui, plongeant les souvenirs les plus récents de l'auteur dans la sphère lugubre de la conscience, enroblent la dernière partie de l'ouvrage de ce voile funèbre. Rousseau les accuse, les condamne sans merci, lorsqu'à tour de rôle, ils se muent en transfuges pour le fuir, le trahir, le bannir, le maudire. Et ce rictus, laissé à la commissure de ses lèvres, ne trouve-t-il pas sa pleine expression quand l'auteur rappelle le cri de César éberlué face à la pointe assassine de Brutus? "Et toi aussi, Diderot, m'écriai-je? Indigne ami!"⁸¹ Le drame des Confessions s'amplifie, s'embellit ou s'assombrit suivant l'acteur mis en scène. A travers lui, il nous est donné de pleurer, de s'avouer, de soupirer, de souffrir ou de sourire.

Le narrateur ne néglige aucune de ses ressources psychologiques pour maintenir le lecteur en haleine, lui faire croire à ses moments de joie et lui communiquer l'angoisse de ses jours sombres. Ses métaphores ne sont plus de simples procédés de style. Elles sont parties intégrantes du texte et suivent la marche ascensionnelle de l'esprit. Aussi contribuent-elles à reconstituer l'essence d'une personnalité qui se perd dans ce qu'elle recèle d'unique, de particulier, pour se retrouver dans ses attaches avec l'espèce humaine dans ce qu'elle a d'immuable.

En outre une pléthore d'antithèses qui nous rapprochent d'une zone encore plus endo: celle de la contradiction et de la lutte intérieures. Nous donnant accès à la vie morale de l'auteur, ces antithèses nous permettent de cheminer dans les méandres de son subconscient pour y applaudir ses élans et regretter ses chutes. C'est par leur jeu qu'il peut nous mener à volonté dans deux sens à la fois: celui de la bonté, de la liberté, de la richesse, de l'être, d'une part, celui de la méchanceté, de l'esclavage, de la pauvreté, du paraître, d'autre part. Elles opposent paysans et citadins, patron et salariés, noblesse et roture, nature et société, "la dépendance filiale à l'esclavage servile;"³² des portes qui s'ouvrent sur l'indépendance et se ferment sur l'assujettissement.

L'antithèse passe de plain-pied dans la trame complexe des situations telles qu'elles devraient se dérouler et telles que

la fatalité les a façonnées: "...mais il avait fait leur bonheur et fit tous les malheurs de ma vie,"⁸³ des péripéties de l'innocent bafoué: "le fort coupable se sauve aux dépens du faible innocent,"⁸⁴ des risques de la maladie, de la souffrance: "ce qui devait me perdre me conserva," de la détérioration physique: "Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance pourront me les fermer à ma mort... Chère tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, et je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens."⁸⁵ Des déchéances morales: "Jamais César si précoce ne devin si promptement Laridon..." "Je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien."⁸⁶

Rousseau entretient un rigoureux parallélisme d'abord entre sa narration et l'opération psychologique qui le concerne, ensuite, par la superposition des souvenirs, il réussit à maintenir aux yeux du lecteur un rapport constant d'antériorité des conséquences, une corrélation permanente entre les événements et sa substance intérieure. Le parallélisme précède parfois l'antithèse, tel dans le cas du cousin Bernard pour renforcer l'opposition qui s'en suit, "toujours inséparables... ensemble nous fûmes envelopés dans la même exécution... à force de nous voir inséparables," il mettra l'accent sur la disparité de leurs destinées, lorsque les deux gamins seront orientés vers deux pôles opposés.

Rousseau compare sans cesse deux paysages, deux époques, deux individus, tels qu'ils ne soient à aucun moment perdus de vue. Il établit le contraste entre les scènes héroïques de Venise et les modifications futures de son comportement social; entre l'aspiration à la solitude et le désir ardent de s'imposer à la société; entre l'ambition et la soumission. Môtiers hante sa mémoire par sa barbarie inhospitalière tandis que l'île de St Pierre devient une source pérenne de bonheur et de félicité.

Tout ce qui touche à l'amour est transfiguré: Les Charmettes et l'Hermitage se confondent dans la grandeur mystérieuse imprimée par un instant fugitif, mais vivifié par le souvenir. Melle Vulson est placée en regard de Melle Goton, Mme de Larnage fait pendant à Mme de Warens qui sera plus tard mise en parallèle avec Thérèse. Mme Basile est comparée à Mme de Warens. Rapprochant de la sorte les entités d'un passé antérieur à un autre plus postérieur, il assure l'équivalence entre une réalité morale et une réalité concrète, entre le champ intérieur et le champ des objets. L'image s'impose à notre imagination tandis qu'elle établit une discrète relation entre les êtres, les choses et la correspondance avec l'état d'âme de l'auteur. Melle Graffenried et Melle Galley comptent moins en tant que personnes qu'à cause de l'effet produit par leur présence, "le souvenir plein de charmes," l'absence totale de contrainte qu'évoquent leurs

seuls noms.

Tantôt Rousseau évite les détails superflus: utilisant un symbolisme simple, il suggère par des touches rapides l'image qu'il cherche à peindre.. S'agissant de Mme Basile, il brosse à peine des traits pouvant permettre de la définir: "Je devorais", dit l'auteur, "d'un oeil avide tout ce que je pouvais regarder sans être aperçu: les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme et blanc qui paraissait entre son gant et sa manchette et celui qui se faisait quelquefois entre son tour de gorge et son mouchoir. Chaque objet ajoutait à l'impression des autres."⁸⁷ La description de Mme Basile est une simple énumération basée sur l'application des sens, lesquels perçoivent les formes, les couleurs, les mouvements. Refusant de décrire la culbute de Melle Lamercier, l'auteur use d'une prétermission adroite: d'un seul petit mot, "le derrière de Melle Lamercier", il porte notre imagination à retracer la scène telle qu'elle s'était déroulée.

Tantôt, il semble se perdre dans les détails: il donne une peinture complète de Mme de Warens par exemple, la faisant pivoter dans tous les sens, sous tous les aspects, dans toutes les circonstances. Mais l'abondance de détails reste dans la ligne de la notion du temps dont il garde un parfait contrôle. L'espace réel est une chose et celui du rêve en est une autre. Rousseau le raccourcit, le dilate, suivant l'intérêt qu'il

tend à susciter. Aussi s'applique-t-il à enregistrer la durée des moments, grâce à l'emphase des voyelles longues, "charmes," "chambre," "tressaillir" au prolongement des sons, ou bien par la brièveté cinglante des mots, suivant qu'il s'agit d'un instant heureux ou malheureux. Et, les erreurs chronologiques si souvent reprochées au texte sont-elles tout à fait étrangères à cette conscience du temps ?

Parfois, il arrive à l'auteur de marquer le rythme par l'alternance des temps forts et des temps faibles. Ce choix du temps obéit à l'agencement que le narrateur assigne aux mots dans l'ordre et le mouvement de la phrase. L'allure se modifie avec le moment psychologique dont l'auteur nous institue les témoins. Elle est lente ou saccadée, suivant que l'investigation parvient ou non à comprimer les battements de son cœur, selon qu'il passe d'un état émotif modéré à une exaltation soudaine ou à un sentiment tragique. Dans un sens ou dans l'autre, le psychologue nous transmet l'intensité du trouble ressenti, nous saisit de la succession de ses différentes impressions, d'autant plus qu'elles se suivent soit immédiatement, soit dans un intervalle relativement court.

La route n'est pas toujours éclairée avec la même netteté. Rousseau le sait. Et alors, en vue de prévenir l'ennui et de nous ramener à la clarté, il apostrophe directement le lecteur: "O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous

abstenez de frémir si vous pouvez."⁸⁸ En fait, qu'y a-t-il de tragique dans l'histoire du noyer sinon qu'elle souligne le génie de l'enfance avec l'invention d'un aqueduc? "Un aqueduc" répété sept fois à la même page. Tandis que l'auteur grossit à la loupe un incident en soi sans importance, il parvient non seulement à en rehausser son mérite, mais encore à nous en persuader. Il en est ainsi de la phrase "Tel fier qui ne tue pas", du "que je savais" mis sur les lèvres de M. Masseron. Quand vient le tour de la "fontaine de héron", il nous fait sommation d'y prêter notre attention tout entière par un "Or écoutez"⁸⁹ placé à la fin du paragraphe précédant ce récit futile.

Les sinuosités du rythme sont provoquées par les mouvements imprévisibles de l'âme, mouvements qui nous font sauter à la surprise sans même nous en rendre compte. Ce "qui dira ma douleur? la pomme était grosse; elle ne peut passer par le trou"⁹⁰ ne constitue-t-il pas un exemple frappant des changements subtils, imprévus qui participent à l'animation, à la chaleur du roman? Sous cette sinuosité, cette brisure perpétuelle, se cache une grande fermeté, une rigueur à toute épreuve et même une logique parfaite dans la concordance des éléments.

De temps en temps, Rousseau joue avec les mots: "J'avais avec une petite Melle Goton des tête-à-tête assez courts, assez vifs, dans lesquels elle daignait faire la maîtresse

d'école, et c'était tout; mais ce tout, qui en effet était tout pour moi..."⁹¹ Les mots nous ouvrent la voie au courant des sentiments établis à travers le récit, les états d'être, le moi qui parle en face du moi qui écoute, le charme de la vie rustique. Les affinités de l'auteur se traduisent par ces mêmes mots qui reviennent sans cesse sous sa plume: "tête-à-tête" "portes", "maître", "humiliation", "assujettissement"; les expressions "sans gêne", "sans devoir", "sans contrainte", "pathétique, tragédie", "sans obligation", soulignant sans équivoque son désir irréductible d'indépendance, le délire de l'imagination, l'ivresse de la liberté et son attrait pour les escapades.

Créer une atmosphère, voilà vers quoi il tend par une accumulation répétée d'adjectifs. Ces adjectifs baignent d'une ambiance particulière telle scène, tel moment ou tel état d'âme, en les accordant avec ce qu'il y a de plus profond, de plus fugitif et de plus mystérieux de l'heure. Une série d'épithètes tantôt vagues, tantôt précises, concourent soit à donner l'impression de quelque chose d'immense, d'insaisissable, soit d'un objet absolument tangible. Ces séries d'adjectifs et d'épithètes, sans avoir parfois entre eux un rapport de sens, entourent d'une tonalité à peu près identique les éléments disparâtres. Ils se prêtent parfaitement aux effets de surprise, au besoin psychologique de multiplier les facettes pour en débrouiller certains éléments trop confus.

Rousseau s'attache aux signes: deux fois les portes de Genève s'étaient fermées, mais il rentrait au logis le lendemain. La troisième fois est interprétée comme un signe du destin. Comme dans la première Bucolique de Virgile, Mélibée, chassé de son domaine, se souvient que son mauvais sort lui avait été annoncé par des chênes frappés par la foudre, Rousseau se rappelle que des forces occultes avaient conjugué leurs efforts pour marquer son départ. La ponctuation, les mots, la brièveté des phrases font palpiter le coeur à l'unisson du sien: "A demi-lieue de la ville j'entends sonner la retraite; je double le pas, j'entends battre la caisse, je cours à toutes jambes: j'arrive tout essoufflé, tout en nage: le coeur me bat ... j'accours, je crie d'une voix étouffée."⁹² Soudain, le coup du destin frappe: "Il était trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi."⁹³ Le geste de supplication "... je me jettai sur le glacis, et mordis la terre "⁹⁴ augmente le tragique de cette scène qui laisse pressentir une bouleversante menace de la destinée.

Subtilement, Rousseau applique sa méthode, et pour assurer son efficacité, il doit nourrir l'imagination du lecteur de la sienne. S'il est omniprésent dans ses Mémoires, il entretient notre esprit parallèlement et sans relâche. N'est-ce pas

seulement après avoir décrit les circonstances dans lesquelles il quitta Bossey, qu'il étale les charmes de son séjour en vue de nous porter à le regretter avec lui? De plus, il rappelle instamment ses procédés. Parlant de Melle Vulson, subrepticement, il se dénonce: "... toutes ces friponnes sont si aises de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles savent rendre attirant."⁹⁵ Ne reconnaissons-nous pas ici une des astuces des Confessions qui détournent l'attention des vraies faiblesses de l'auteur en grossissant les peccadilles? Et, le lecteur, pris dans le tourbillon de la pensée de l'auteur ne se laisse-t-il pas souvent séduire par cette illusion d'optique?

N'en est-il pas de même du reproche à double tranchant adressé aux instituteurs et à Mme de Warens? Lorsque l'auteur pense: "... rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très intéressant pour eux ..." et plus loin: "... le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement, et saute à pieds joints pardessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré."⁹⁶ Rousseau, par cette pointe, ne tente-t-il pas de désigner une des nombreuses flèches indicatrices d'une méthode qui est celle des Confessions ?

Ainsi, cheminant pas à pas dans son voyage rétrospectif, Rousseau est parvenu à la connaissance de soi. Il a su créer un monde où les objets se destinent à ses recherches d'abord, à ses découvertes ensuite; un monde où les ressources magiques du langage, la puissance d'évocation, la force de suggestion, l'alliance du concret et de l'abstrait réalisent l'unité entre l'objet extérieur et l'impression produite: "Distillation d'une vie entière, surtout dans ce qu'elle a pu avoir de trop complexe, de trop brouillé, de trop ressenti pour se présenter à la conscience autrement que par des symboles, elles jaillissent de cette recherche des formes les plus hautes du bonheur qui apparaît comme la préoccupation essentielle de Rousseau."⁹⁷ C'est par tout cela que les Confessions prennent leur force de document. Elles éclairent les régions les plus intimes de l'âme. L'écrivain s'ouvre aux autres, en même temps qu'il s'ouvre à lui-même. Ses techniques le trahissent et nous le livrent. S'il lui arrive parfois, consciemment ou inconsciemment de se dissimuler sous le masque du mensonge, sa voix l'identifie en dénonçant des vérités qu'il ignore.

Notes du Chapitre VI

- 1 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. III, p. 104.
- 2 _____, "Fragments Autobiographiques, Ebauches des Confessions", O.C. P. 1153.
- 3 _____, les Confessions, Liv. I, p. 5.
- 4 Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau, La Transparence et l'Obstacle, suivi de Sept Essais sur Rousseau, Gallimard, Paris, 1961, p. 218.
- 5 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. IV, p. 175.
- 6 _____, Idem, Liv. III, p. 130.
- 7 _____, "Fragments Autobiographiques, Ebauches des Confessions", p. 1054.
- 8 Jean Starobinski, Jean Jacques Rousseau, La Transparence et l'Obstacle, Gallimard, Paris, 1961, pp. 229-230.
- 9 Jean-Jacques Rousseau, "Fragments Autobiographiques, Ebauches des Confessions", p. 1054.
- 10 Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau, La Transparence et l'Obstacle, Gallimard, Paris, 1961, p. 112.
- 11 Idem, Idem, p. 115.
- 12 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. IV, p. 175.
- 13 Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau, La Transparence et l'Obstacle, Gallimard, Paris, 1961, p. 215.
- 14 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. VII, p. 279.
- 15 Jean Guéhenno, Jean-Jacques, Roman et Vérité, Nouvelle Edition, Vol. 2, Gallimard, Paris, 1962, p. 218.

- 16 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. VII, p. 279.
- 17 Pierre Burgelin, La Philosophie de l'Existence de Jean-Jacques Rousseau, P. U. F Paris, 1952, p. 16.
- 18 Jean Jacques Rousseau, les Confessions, Liv I, p. 5.
- 19 Idem, Idem, Idem, Idem
- 20 Jean Guéhenno, Jean-Jacques, Roman et Vérité, Nouvelle Edition, Gallimard, Paris, 1962, Vol. 2, p. 33.
- 21 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, "Fragments Autobiographiques, Ebauches des Confessions", p. 1156.
- 22 Philippe Le Jeune, L'Autobiographie en France, A Colin, Paris, 1971, p. 38.
- 23 Jean Guéhenno, Jean-Jacques, Roman et Vérité, Nouvelle Edition, Gallimard, Paris, 1962, Vol. 2, p. 79.
- 24 Pierre Burgelin, La Philosophie de l'Existence de Jean-Jacques Rousseau, Presse Universitaire de France, Paris, 1952, p. 17.
- 25 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. VII, p. 279.
- 26 Idem, Ibid., Liv. I, p. 8.
- 27 Idem, Ibid., Ibid., p. 99
- 28 Idem, Ibid., Liv. II, p. 59.
- 29 Idem, Ibid., Liv. I, p. 31.
- 30 Idem, Ibid., Ibid., Ibid..
- 31 Idem, Ibid., Ibid., p. 18.
- 32 Idem, Ibid., Ibid., p. 42.

- 33 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. II, p. 47.
- 34 Idem, Ibid., Liv. I, p. 43.
- 35 Idem, Ibid., Ibid., p. 41
- 36 Idem, Ibid., Liv. III, p. 103.
- 37 Idem, Ibid., Ibid., p. 104.
- 38 Idem, Ibid., Liv. I, p. 43.
- 39 Idem, Ibid., Ibid., p. 44.
- 40 Idem, Ibid., Liv. II, p. 47.
- 41 Idem, Ibid., Ibid., Ibid.
- 42 Idem, Ibid., Ibid., p. 48.
- 43 Idem, Ibid., Idem, p. 49.
- 44 Idem, Ibid., Ibid., p. 105.
- 45 Idem, Ibid., Ibid., Idem.
- 46 Idem, Ibid., Liv. III, p. 104.
- 47 Idem, Idem, Liv. V, p. 176.
- 48 Idem, Ibid., Liv. VI, p. 225.
- 49 Idem, Ibid., Liv. VI, p. 236.
- 50 Ibid, Ibid., Idem, Idem.
- 51 Idem, Ibid., Ibid., p. 244.

- 52 Victor Hugo, Les Rayons et Les Ombres "Tristesse d'Olympio"
- 53 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. VI, p. 270.
- 54 Idem, Idem, Idem, p. 252.
- 55 Idem, Idem, Idem, p. 253.
- 56 Idem, Ibid., Liv. II, p. 84.
- 57 Idem, Ibid., Idem, p. 85.
- 58 Idem, Ibid., Ibid., p. 86.
- 59 Idem, Ibid., Ibid., pp. 86-87
- 60 Idem, Ibid., Liv. VI, p. 226.
- 61 Idem, Ibid., Liv. III, p. 113.
- 62 Idem, Ibid., Ibid., Idem.
- 63 Idem, Ibid., Ibid., p. 116.
- 64 Idem, Ibid., Ibid., p. 115.
- 65 Idem, Ibid., Ibid., p. 113.
- 66 Idem, Ibid., Ibid., p. 114.
- 67 Idem, Ibid., Ibid., Idem.
- 68 Idem, Ibid., Ibid., Ibid.,
- 69 Idem, Ibid., Ibid., p. 115.

70 Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, "Notes et Variantes" des Confessions, Oeuvres Complètes, Edition La Pléiade, Note 1, p. 1236.

- 71 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. III, p. 122.
- 72 Idem, Idem, Liv. VII, p. 310.
- 73 Idem, Ibid., Ibid., p. 325.
- 74 Idem, Ibid., Ibid., pp. 325-326.
- 75 Idem, Ibid., Ibid., p. 326.
- 76 Idem, Ibid., Ibid., Liv. VIII,
p. 359.
- 77 Idem, Ibid., Liv. IX, p. 411.
- 78 Idem, Ibid., Ibid., p. 440.
- 79 Idem, Ibid., Liv. VII, p. 327.
- 80 Idem, Ibid., Ibid., p. 331.
- 81 Idem, Ibid., Liv. X, p. 496.
- 82 Idem, Ibid., Liv. I, p. 31.
- 83 Idem, Ibid., Ibid., p. 7.
- 84 Idem, Ibid., Ibid., p. 33.
- 85 Idem, Ibid., Ibid., p. 8.
- 86 Idem, Ibid., Ibid., p. 31.
- 87 Idem, Ibid., Liv. II, p. 74.

- 88 Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. I, p. 22.
- 89 Idem, Ibid., Liv. III, p. 101.
- 90 Idem, Ibid., Liv. I, p. 34.
- 91 Idem, Ibid., Ibid., p. 27.
- 92 Idem, Ibid., Ibid., p. 42.
- 93 Idem, Ibid., Ibid., Idem.
- 94 Idem, Ibid., Ibid., Ibid.
- 95 Idem, Ibid., Ibid., pp. 26-27.
- 96 Idem, Ibid., Liv. V, p. 194.
- 97 Robert Osmont, "Contribution à l'étude psychologique des Rêveries du Promeneur Solitaire" in Annales Jean-Jacques Rousseau, Vol. XXIII, 1934, Cite par William Mead, p. 127.

CHAPITRE VII

Les Rêveries du Promeneur Solitaire

"... J'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux."¹

Avant les Confessions, Les lettres à Malesherbes; après les Confessions, Les Dialogues de Rousseau juge de Jean Jacques, Rousseau est encore tiraillé par le démon de l'inquiétude, il garde toujours la conviction de n'avoir pas tout dit. La cure de désintoxication n'est pas complète et le portrait qu'il entendait offrir de lui-même semble tout à coup s'ennuager à ses propres yeux. Le dilemme de l'incompréhension le poursuit et il lui faut à tout prix s'en délivrer. Quel remède radical appliquer à son âme? C'est ce qui lui reste à chercher.

Lorsque Rousseau entreprit ses Confessions, il cédait à un besoin pressant de justification et dans son optique, seule la singularité de son caractère pouvait expliquer l'incompréhension totale dont il était victime. Pour le prouver, il lui avait fallu remonter aux sources de son être en vue de se connaître d'abord et ensuite de communiquer cette preuve à ses semblables afin d'améliorer l'image qu'il s'était faite

de lui. Et, si par prudence ou par respect pour l'amitié, il avait décidé d'interdire la publication de l'ouvrage de son vivant, l'interdiction n'incluait guère la Première Partie qui comportait le rouage de sa justification. Aussi en donna-t-il lecture à Paris, en présence du Comte et de la comtesse d'Egmont, du Prince de Pignatelli, de la Marquise de Mesme et du Marquis de Juigné. Mais, contrairement à l'accueil espéré, il se heurta au silence unanime de son auditoire. Ce mutisme l'enfonça davantage dans son ostracisme. "... Le silence devient dans son esprit la règle du complot et, comme les ténèbres, le signe de l'effroi."²

Devant l'impossibilité de diffuser son message, Rousseau va se vouer à une autocommunication en s'adressant à son miroir. Déjà les Confessions supposaient un dédoublement entre le narrateur et son moi d'autrefois en présence d'un tiers: le lecteur. Les Dialogues reprennent en l'accentuant le même schéma: "Rousseau", contradictoirement avec le "Français", examine "Jean-Jacques" afin de le juger. Persuadé de l'efficacité de sa nouvelle création, l'auteur recommence à espérer qu'un jour viendra où l'on comprendra son langage, et son âme inquiète sent déjà filtrer le calme et la paix.

Mais les Dialogues comportent leur propre contradiction: loin de viser à un repliement total du moi vers l'intérieur, ils continuent de perpétuer l'alternance entre le doute et l'espoir, entre l'énonciation et le silence. Aussi le

triomphe de cette entreprise dépend-il, autant que celui des Confessions, de la réaction du public. Hélas! au moment où l'auteur foule les marches de Notre-Dame pour y déposer son manuscrit, les grilles de l'autel sont déjà fermées. Alors, Jean-Jacques, en présence de l'échec de sa nouvelle tentative, se laisse emporter par le tourment de l'impossible communion.

Dès lors, condamné au silence, il décide une fois de plus de se confiner dans les limites de son univers intime: "débarassé de l'angoisse de l'espérance, isolé des humains, seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même," constate-t-il,³ il ne lui reste qu'à s'abandonner à ses méditations. Sans souci des limites du temps et de l'espace, il va recommencer son examen de conscience, en inscrivant toutes les fois qu'elles se présentent et telles qu'elles se dessinent, les pensées qui, au fil des jours, effleurent son imagination. C'est au cours de l'automne 1776, quatre ans après la rédaction du premier Dialogue, que Rousseau trace les premières lignes de la Première Promenade. A la manière de Montaigne, il laissera courir sa plume la bride sur le cou mais, précise-t-il: "Je fais la même entreprise que Montaigne... avec un but tout à fait contraire au sien; car il n'écrivait ses essais que pour les autres, et je n'écris mes rêveries que pour moi."⁴

La rêverie, à en croire Rousseau, a été de sa vie de tous les jours. N'a-t-il pas plus d'une fois mentionné dans ses Confessions, notamment au livre XII, des moments d'interminables rêveries au cours desquels il laissait voguer son imagination? "...ce choix", note-t-il dans ce livre, était si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire et paresseuse que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus souvent passionné."⁵ Mais l'auteur prend soin d'établir une distinction entre "la rêverie dont le mouvement vient du dedans de nous" et qu'il aurait pu goûter à la Bastille même, et la rêverie qui trouve dans la nature à la fois un réceptacle et un aiguillon:"⁶...cette espèce de rêverie peut se goûter partout où l'on peut être tranquille, et j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, et même dans un cachot où nul objet n'eut frappé ma vue, j'aurais encore pu rêver agréablement."⁷ Les Rêveries seront le dernier ressort dans la connaissance de soi et le recours spécifique: " il en résultera toujours une nouvelle connaissance de mon naturel et de mon humeur par celle des sentiments et des pensées dont mon esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis."⁸

Toutefois, cette dernière enquête ne s'embarrassera plus du vœu ardent de l'extraversion et l'auteur déclare être affranchi du joug de l'inquiétude. Par cet aveu, Rousseau atteste de son entière disponibilité psychologique: le lavage

intérieur est fait, nous laisse-t-il entendre, il est prêt pour la communication cosmogonique. Une disponibilité non souhaitée certes, comme l'auteur semble l'insinuer: "Dès ma jeunesse", prétend-il, "j'avais fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir et celui de mes prétentions de tout genre... C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde et ce goût vif pour la solitude qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là. "⁹ Mais une disponibilité acceptée à la dernière limite d'une lutte vaine et d'une résistance infructueuse.

Aussi, l'auteur dénonce-t-il un rapport de causalité lorsqu'il constate au premier paragraphe de la première Promenade: "Les voilà donc étrangers, inconnus, seuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même?" Ici, la fonction causale assignée à la première proposition ne clarifie-t-elle pas automatiquement la situation? Et, la question "Que suis-je moi-même?" n'est-elle pas entraînée comme la conséquence logique du début de la phrase? Si nous prenons à la lettre la pensée de l'auteur, il paraît évident que son souci actuel est de chercher à savoir qui il est, parce que détaché d'eux (ses amis, ses semblables) qui se sont changés en inconnus, en étrangers. Prenant le contre-pied de la phrase, nous dirions: avec eux, il était ce qu'il était, sans eux, il se

voit réduit au néant. Le concept de base serait donc une idée de non-être et ce non être n'apparaît-il pas comme la résultante de ce détachement?

Paradoxalement, les ouvrages antérieurs aux Confessions ont toujours recelé, sous une forme ou une autre, un réquisitoire contre la société. Les Confessions elles-mêmes confirment l'impression que le monde était incompatible à la nature de l'auteur. Rendu enfin à lui seul, voilà qu'il se lamente sur cette solitude: "Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux."¹⁰ L'acrimonie avec laquelle l'auteur souligne la violence du détachement ne nous met-elle pas sur la piste de l'origine des Rêveries? Et, ce soupir tout maculé du sang de la déchirure n'ouvre-t-il pas, plus que l'ont fait les Confessions, la voie aux problèmes intimes de Rousseau? Ne nous explique-t-il pas l'existence des Dialogues? Cette plainte partie en ligne droite du coeur, ne semble-t-elle pas démontrer que le mécanisme de défolement de Rousseau se trouvait beaucoup plus dans l'acte des Confessions que dans les fautes à avouer, beaucoup mieux dans la conception des Dialogues que dans la conversation dialoguée et bien moins dans les Rêveries du Promeneur Solitaire où il lui reste d'ailleurs très peu à

dévoiler que dans les rêveries de tous les jours?

D'après Pascal, "notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur hors de nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent quand même nous n'y pensons pas."¹¹

Pourtant, à suivre de près les inclinations de Jean-Jacques, n'est-on pas convaincu que la recherche du bonheur et celle de la solitude sont deux termes différents de la même équation? Et c'est ce même Rousseau qui murmure: "... Toujours vivre isolé sur la terre me paraissait un destin bien triste, surtout dans l'adversité. Au milieu de tant de proscriptions je trouvais une douceur extrême à pouvoir dire au moins je suis parmi mes frères."¹² Néanmoins, il semble que cette solitude apparemment souhaitée se présente comme un châtement cruel et immérité, c'est qu'il existe une contradiction fondamentale de l'être, un dualisme entre l'expansion et le repliement. Cette lutte permanente entre ces deux tendances opposées n'est-elle pas inhérente à l'éducation même de Rousseau?

Si nous considérons les conditions particulières dans lesquelles Rousseau a grandi, ne faudrait-il pas poser le problème de l'expression du moi d'une façon différente? D'abord, enfermé dans l'étroitesse du cercle familial: "jamais une seule fois", écrit-il, "jusqu'à ma sortie de la maison

paternelle on ne m'a laissé courir seul dans la rue avec les autres enfants,"¹³ entre les murs des bibliothèques, chez les Lamercier, chez Ducommun. Et, lorsque le pont de Genève se dressa devant lui, il lui ferma le monde du réel pour le renvoyer à celui du rêve. Rêve d'aventure et d'indépendance, mais aussi de retour à la primitivité de l'existence. Plus tard, d'autres murailles plus hermétiques se placeront entre le monde et lui: le cloître des catéchumènes, les Charmettes, l'Ermitage, les châteaux. Son complexe d'infériorité, son rêve d'unicité ne sont-ils pas autant d'entraves à un complet épanouissement de l'être? "Que d'hommes entre Dieu et moi!" dira-t-il, mais aussi que de murs entre le monde et lui!

Toutes ces barrières, contrebalancées par l'élan instinctif vers l'extérieur, n'auraient-elles pas contribué à engendrer cette oscillation entre la claustrophobie et l'agoraphobie, ces deux tendances opposées qui marquent si profondément la vie et l'oeuvre de Rousseau? Partout il voit des secrets, de l'obscurité, des ténèbres, des énigmes. Toute demeure prend l'aspect d'asile, de prison, de refuge et tout, autour de lui se recouvre du voile épais d'un mystère impénétrable. Au seuil des Rêveries, ne souligne-t-il pas d'être enterré vivif, d'être enfermé dans un cercueil, d'être séquestré de la société? S'il est vrai que cette retraite dont il parle a été déterminée par un choix délibéré, mûri bien longtemps à l'avance, de quoi se plaint-il alors? C'est que l'homme se

trouve tiraillé à la fois par les sollicitations du monde extérieur et une tendance à se soumettre à l'appel constant de sa nature originelle.

Dès lors, les écrits de Rousseau sont-ils en général dominés par une double polarisation de l'âme: un élan vers l'extérieur et un mouvement vers l'intérieur. Et, l'auteur ne l'admet-il pas lorsqu'il constate: "Dans l'état de faiblesse et d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous; dans l'état de puissance et de force, le désir d'étendre notre être nous porte au-delà, et nous fait élaner aussi loin qu'il nous est possible?"¹⁴

Rousseau aura indubitablement lutté toute sa vie à démentir ce que ses actes établissaient sans conteste. Son instinct de clausturation sera constamment contrebalancé par "cet esprit libre et républicain", tel qu'il le rappelle, "impatience de joug et de servitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor."¹⁵ Mais vieilli, harrassé des vicissitudes de la vie l'auteur des Confessions cède au besoin de se conserver et de se concentrer au-dedans de lui-même.

Avant Rousseau, Racine avait fourni un exemple à peu près identique de cette dualité et de ses origines. Elevé dans les mêmes conditions que Jean-Jacques, il connut une vie tout aussi errante qui lui valut d'être appelé "l'enfant du désert". A l'instar de Rousseau, il souffrit du vide de l'affection

maternelle et comme dans le cas de Rousseau, cette absence d'affection maternelle fut compensée par une protection exagérée de la part de ses grands-parents et notamment de sa tante. Racine n'aura pas écrit de confessions, mais son oeuvre, dans son ensemble (n'en déplaise à certains critiques qui ne sont pas encore arrivés à l'admettre) est une oeuvre autobiographique. Peut-être sait-on déjà que du premier Discours aux Rêveries, Rousseau n'a jamais peint que sa vie? Autant qu'à Rousseau, sa situation familiale aura laissé au grand dramaturge, une extrême sensibilité qui le fait souvent trancher sur son siècle. Très tôt, la nature avait touché son coeur de solitaire, faisant de lui un poète lyrique, amoureux de soi, de son propre univers, un romantique avant la lettre.

Or, autant que Rousseau, il sentit l'appel du grand monde, et Paris fit flamboyer l'étincelle de cette brillante destinée qui sommeillait depuis son enfance à Port-Royal. Mais qui osait soupçonner que cet "enfant du désert" portait en lui les promesses d'un génie? Qui pouvait imaginer que le vagabond des rues de Turin pût atteindre à de tels sommets? L'accession à la gloire ne suppose-t-elle pas une certaine préparation, un cheminement progressif à travers les différentes étapes qui y conduisent? Or, la critique a-t-elle jamais pu retrouver la marche évolutive qui avait préparé Andromaque? Peut-elle davantage expliquer le succès de

l'événement littéraire qu'a été Le Discours sur les Sciences et les Arts?

Rousseau aura convergé tous ses efforts dans le but de jouir "des douceurs de la société" et il se rappelle: "Je me suis débattu longtemps, aussi violemment que vainement."¹⁶ Les échecs répétés n'ont fait que renforcer son acharnement dans la lutte, toujours il a gardé une dernière lueur d'espoir de conquérir cette société. "C'est cet espoir", écrit-il, "qui m'a fait écrire mes Dialogues, et qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité."¹⁷ Le drame racinien comporte les mêmes tentatives de libération. Pourtant, l'univers racinien a toujours été un espace clos, (nous avons relevé en d'autres occasions plus de quatre cents vers où domine nettement cette idée de claustration). Ses héros sont enfermés soit dans une chambre, une antichambre, une prison, derrière des murs, des voiles, dans des vaisseaux-prisons, soit dans des situations inextricables dont ils ne sortent que pour mourir: "les yeux sont par nature de la lumière offerte à l'ombre: ternis par la prison, ennuagés par les larmes."¹⁸ Il n'est toutefois pas moins vrai qu'ils tendent tous vers la libération. "Pourvus par la nature d'organes destinés à notre conservation, nous ne les employons qu'à recevoir les impressions étrangères: nous ne cherchons qu'à nous répandre au dehors et à exister hors de nous."¹⁹

Ainsi Rousseau, autant que Racine, aurait vécu sous la tutelle d'un conflit permanent entre l'intériorisation et l'extériorisation, lequel conflit aurait précédé la conspiration extérieure qu'il finira par engendrer lui-même. Et, cette formule lapidaire mise sur les lèvres de Phèdre, n'exprime-t-elle pas assez la profondeur du conflit racinien?

"Tout m'afflige et me nuit, tout conspire à me nuire."
Racine aura dédié son génie à la recherche de cette libération psychologique, la demandant à la fois et craignant de l'obtenir. Et, c'est de la bouche d'Oenone que tombe le noeud de l'énigme:

"Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière
Vous la voyez, Madame, et prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher?"²⁰

Rousseau détestant le jour qu'il recherchait sans cesse n'a-t-il pas, peut-être inconsciemment, repris cette idée à la septième Promenade: "Il fuit le soleil et le jour qu'il n'est plus digne de voir, il s'enterre tout vivant et fait bien ne méritant plus de vivre à la lumière du jour."²¹

Cette libération vers laquelle Racine avait tendu ses efforts, il ne pourra en jouir qu'au moment de l'échec inattendu et immérité de Phèdre. Alors, le dramaturge reprendra la voie du repentir et celle de Port-Royal. Las d'avoir trop cherché en vain qui il était, il se résolut à déceler qui il avait voulu être. Après avoir noué, rompu et renoué avec tout ce qui avait essayé de l'obscurcir; après

avoir lutté contre toutes sortes de contradictions, la persécution, la jalousie, les attaques de ses ennemis, s'étant trouvé tour à tour en face de l'obstacle et de la transparence, il ne pourra trouver l'élan libérateur qu'à travers ses cantiques spirituels et les chœurs d'Athalie. Écoutons le :

O sagesse! ta parole
Fit éclore l'univers
L'âme heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.²²

Puis il abandonna définitivement la lutte et construisit un nouvel univers affranchi des sollicitations extérieures. Alors, il épousa une héritière ignorante qui ne le fut sans doute pas autant que Thérèse le Vasseur, mais ne le fut-elle pas suffisamment pour attester d'une certaine singularité psychologique chez Racine?

Rousseau également aura senti l'approche de cette libération définitive après l'échec des Confessions et la faillite des Dialogues. Et, n'en donne-t-il pas l'impression lorsqu'il écrit: "Livrons nous tout entier à la douceur de converser avec mon âme puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter."²³ Toutefois, sa renonciation aux attraits du monde pour se tourner vers les consolations supraterrrestres ne sera pas aussi complète que celle de Racine. Elle sera handicapée par des retours incessants à son ancienne obsession.

C'est Gaston Bachelard qui a raison lorsqu'il pose le problème de l'évolution animale en ces termes: "Tout est dialectique dans l'être qui sort d'une coquille. Et comme il ne sort pas tout entier, ce qui sort contredit ce qui reste enfermé. Les arrières de l'être restent emprisonnés dans les formes géométriques solides."²⁴ Et, loin d'entonner à pleine voix l'hymne à la paix retrouvée comme l'a fait Racine, Rousseau continue à chercher cette paix que lui dérobent trop souvent certains regrets de n'avoir pas su se soustraire aux sollicitations du dehors.

Dès lors, les Rêveries du Promeneur Solitaire, quoiqu'ait souhaité l'auteur, auront été composées pour des raisons autres que celle de satisfaire une simple fantaisie d'artiste. Elles seront un acte volontaire, prémédité, destiné à appliquer un remède bien spécifique à un mal trop tenace. Elles retraceront celles de tous les jours qui avaient précédemment jonché les Confessions. Et si elles méritent bien leur nom, c'est sans doute encore parce que leur objectif demeure plus près du rêve que de la réalité de Rousseau. L'auteur devra s'efforcer de répondre à la question "Que suis-je moi-même?" Et pour cela, il lui faudra un effort supplémentaire, plus d'objectivité et plus de perspicacité dans un examen plus approfondi de lui-même. L'auteur s'adonnera aux Rêveries comme à une tentative ultime de délivrance. Il tâchera de se détacher des entraves de son obsession des autres,

s'évertuera à détourner l'attention du spectre de la persécution, mais les Rêveries n'échapperont pas à leur objectif de réhabilitation et de justification.

Ainsi, l'allure des Rêveries sera celle du flux et reflux du perpétuel retour sur soi sans cesse contredit par la lutte contre l'attrait du monde extérieur. Elle rappellera souvent une intermittente plainte au lieu d'être toujours une ode triomphale dédiée à l'affranchissement total, telle que Rousseau l'eut souhaité. C'est ce qui confère aux "Promenades" deux mouvements différents: un crescendo très remarquable, lorsque l'auteur, essayant d'oublier son combat intérieur, se livre au lyrisme de la joie et du bonheur retrouvés d'une part, et d'autre part, un decrescendo traduisant son état d'âme quand la force morale vient à lui manquer. Alors, il glisse sur la pente du désespoir et chante les éternels refrains de sa navrante cantilène: "Tout est fini pour moi sur la terre ... pauvre mortel infortuné ... Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblable, ni frères. Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère où je serais tombé de celle que j'habitais. Si je reconnais autour de moi quelque chose ce ne sont que des objets affligeants et déchirants pour mon coeur..."²⁵

Au seuil des Rêveries, Rousseau hésite entre trois méthodes de travail: De prime abord, l'importance de cette dernière prospection vaut bien une attention particulière, une plus grande concentration et l'auteur voudrait y procéder "avec

ordre et méthode." Ensuite, il décide d'ausculter sa conscience avec un souci de scientifique avisé: "Je ferai", "sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs."²⁶ Et il se ravise à nouveau. Ce système lui paraît trop sévère, il ne lui sera pas possible de soumettre son examen à des principes aussi rigoureux: "je me contenterai," rectifie-t-il, "de tenir le registre des opérations sans chercher à les réduire en système."²⁷ Ainsi, Rousseau décide de se libérer du souci de la régularité pour jouir du privilège d'écrire sans contrainte sous les seules impulsions de sa fantaisie d'artiste. Aussi fera-t-il des Rêveries un long poème en prose et le plus charmant de ses écrits.

Cependant, ce "journal informe" poursuivra des buts bien déterminés: rendre compte des modifications de son âme et de leurs successions,"²⁸ approfondir la connaissance de soi, achever l'oeuvre de justification en comblant les éventuelles lacunes laissées par les Confessions: "... il en résultera toujours," se promet l'auteur, "une nouvelle connaissance de mon naturel et de mon humeur par celle des sentiments et des pensées dont mon esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où je suis."²⁹ Mais alors que les Confessions

se voulaient inductives en proposant aux hommes de s'étudier à partir de l'échantillon type Jean-Jacques, les Rêveries appliqueront la méthode déductive: "arriver d'eux à moi," souligne l'auteur, surtout, il n'entend pas limiter son examen à une connaissance théorique. Il en résultera une meilleure compréhension de son être, cette fois-ci, pas pour en rendre compte aux hommes, mais à l'Etre Suprême.

Aussi, les Rêveries sont-elles, autant que les Confessions, inséparables de la personnalité de l'auteur. Elles suivent les modulations de son être et accusent les replis les plus reculés de son existence. C'est pourquoi le nouvel examen qu'il se propose ne dépassera pas les frontières de sa subjectivité. Et, en raison de cette trop grande subjectivité inhérente à sa nature, malgré les efforts faits par l'auteur, l'entreprise sera viciée à la base. Au départ, il se veut une âme dépouillée de toutes les vilenies de la nature humaine pour s'engager dans un retour inconditionnel à sa bonté originelle et son innocence première. Il se sent un coeur "purifié à la coupole de l'adversité." Or, l'adversité à laquelle Rousseau fait allusion n'avait-elle pas résulté de ses relations avec les humains qui auraient fait de ce coeur ce qu'il est devenu? Ainsi, ces mêmes relations humaines seraient-elles imputables et de la faute et de la réparation? Quoiqu'il en soit, l'auteur veut nous présenter un coeur indemne de toute souillure, restitué à la vertu par l'isolement

et l'abnégation.

C'est dans ces dispositions qu'il entamera une analyse psychologique d'autant plus profonde qu'elle visera coûte que coûte à la reconquête du bonheur en soi. L'âge avancé, les conditions physiques rendant l'extériorisation, sinon impossible, du moins difficile, renforceront le processus d'intériorisation. Rousseau alors recherchera l'évasion dans l'extase et la convergence de son esprit vers Dieu. L'auteur affichera ses faiblesses en soulignant la différence entre la puissance créatrice de son imagination de jadis et celle du moment: "mon imagination déjà moins vive ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais..."³⁰ Ses facultés imaginatives se détériorent donc au profit de la mémoire. Mais la mémoire qui lui a tant fait défaut, alors qu'il était plus jeune et les événements plus récents, pourra-t-elle en fait se substituer à cette imagination débordante, inhérente à sa nature même? Le fait d'accorder la priorité à la mémoire sur l'imagination constituera un des problèmes des Rêveries et les fera dévier plus d'une fois de la recherche du bonheur.

Le monde que Rousseau recherche est un monde idéal. Et, tandis que l'imagination créatrice représente une entité du présent qu'il voudrait fuir, la mémoire, elle, est témoin du

passé. Alors, le passé s'oppose au présent: l'image que l'auteur veut remodeler appartient au passé, le présent la déforme. Et, si l'auteur fait appel à la mémoire, c'est pour qu'elle lui fournisse les données pouvant faciliter sa fuite du présent. Mais le passé qu'il entend réveiller est celui des moments heureux: ses moments d'extase sur le lac de Bienne, le bonheur des Charmettes avec Mme de Warens. Malheureusement, la mémoire ne répond pas de la sélection que lui impose l'auteur, elle a gardé aussi fidèlement les moments heureux que les souvenirs attristants. Aussi, Rousseau se retrouve-t-il en présence de Marion et les horreurs du mensonge, outre l'angoisse de ses enfants mis aux enfants-trouvés qui le harcèle à nouveau. L'appel à la mémoire se trouve alors faussé par son mécanisme même.

Dès lors, comment se débarrasser de l'emprise de ses souvenirs, sinon en faisant abstraction à la fois du passé et du présent pour créer un monde à lui, un monde correspondant à l'état d'âme qu'il recherche? Ce monde sera peuplé non des visages du passé, encore moins de ceux du présent, mais de personnages répondant aux exigences de son coeur: "... mon coeur se nourrit encore des sentiments pour lesquels il était né et j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent et qui les partagent comme si ces êtres existaient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés et je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent."³¹

Le seul obstacle à son bonheur reste son enveloppe charnelle. Et, l'imagination ne lui marchandant jamais son concours se prêtera aux nécessités du moment. Grâce à elle, l'auteur pourra emprunter l'anneau de Gigès et ses pouvoirs magiques. Il imaginera la possibilité de quitter cette enveloppe et, ipso facto, rendu invisible, il pourra observer de loin ses semblables, sans courir le risque d'être aperçu: "Si ma figure et mes traits", dit l'auteur, "étaient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractère et mon naturel, je vivrais encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourrait me plaire tant que je leur serais parfaitement étranger."³² Or, avant même de posséder l'anneau magique qui eut fait de lui un être éthéré, il le rejette en même temps que la solution qu'il comporte: "c'est à eux de se cacher devant moi," s'indigne-t-il, "de me dérober à leurs manoeuvres, de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes."³³

A ce stade, Rousseau se rend compte que l'autosuggestion ne se révèle pas efficace dans la recherche du bonheur, il continue à creuser, convaincu qu'il finira par le trouver. Il rassemblera ses ressources psychologiques en explorant le domaine des sens. L'auteur l'admet: le monde intérieur se forme à partir des objets extérieurs: "Toujours trop affecté des objets sensibles et surtout de ceux qui portent signe de plaisir ou de peine, de bienveillance ou d'aversion, je me

laisse entraîner par ces impressions extérieures... je ne suis à moi que quand je suis seul, hors de là je suis le jouet de tous ceux qui m'entourent."³⁴ Dès lors, il admet que les sensations venues du dehors sont plus réelles que les données fournies par l'imagination et la mémoire, et du même coup il avoue sa dépendance des sens.

Pas plus que la mémoire, les sens ne peuvent sélectionner les émotions qu'ils produisent. Les objets extérieurs ne sont pas toujours plaisants; ils peuvent être alternativement sources de joie et générateurs de tristesse. Aussi, Rousseau décrira-t-il deux attitudes différentes en présence des sensations: parfois il découvre un monde extérieur hostile. Il y détecte ses ennemis qui l'espionnent jusque dans sa retraite: tous les gestes, tous les regards sont interprétés comme de nouvelles attaques de ses adversaires: "Au bout de quelque temps," dit-il des invalides, "je m'aperçus que je n'étais plus un inconnu pour eux, plutôt que je le leur étais bien davantage puisqu'ils me voyaient du même oeil que le public un air repoussant, un regard farouche avaient succédé à leur première urbanité."³⁵ Ce monde lui inspire l'effroi et le cafard, alors, il le rejette pour se confier à la nature: " ... je ne puis mettre le pied dans la rue," dira-t-il, "sans m'y voir entouré d'objets déchirants; je me hâte de gagner à grands pas la campagne; sitôt que je vois la verdure, je commence à respirer... Je ne vois qu'animosité sur le

visage des hommes, et la nature me rit toujours."³⁶

D'autres fois, ce même monde se transforme à ses yeux pour lui procurer un plaisir intense "... parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un coeur plus gai que le mien,"³⁷ écrit-t-il des fêtes de Genève et de Suisse. C'est un monde pareil à celui-là qu'il désire. De même, sa réaction devant la nature change avec ses états d'âme. Certains jours, son égo épouse les charmes de la nature et se transforme à son contact "... j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeait dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu."³⁸

Toutefois, la réflexion participe parfois à l'admiration béate de cette nature et Rousseau nous entraîne dans les visions de l'ailleurs: il se voit tantôt à la place d'un Robinson Crusoe, tantôt explorant des terres nouvelles, il se construit un monde imaginaire sur le modèle de ceux de Marc Verne et de Marivaux: "Je me comparais", écrit-il, "à ces grands voyageurs qui découvrent une Ile déserte, et je me disais avec complaisance: sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici; je me regardais comme un autre Colomb."³⁹ Parfois il puise dans la nature une source de sensualité débordante, et décrit son contact avec cette nature

comme une rencontre érotique: "... j'oubliai la botanique et les plantes, je m'assis sur des oreillers de Lycopodium et de mousses et je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étais là dans un refuge ignoré de tout l'univers..."⁴⁰

Certaines fois, l'admiration de la nature quitte les limites de la simple extase pour rechercher une satisfaction plutôt métaphysique. L'âme que Rousseau nous présente, avec l'âge devient caduque, elle perd de sa vigueur, de cette fraîcheur grâce à laquelle elle pouvait se plonger dans l'extase. L'auteur entre alors en conflit avec sa raison: ce que le coeur désire, la raison ne le veut pas: "... je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon âme expansive cherche malgré que j'en aie à étendre ses sentiments et son existence sur d'autres êtres... je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le chaos de mes extases."⁴¹ C'est à ces moments-là, lorsque l'idée de la solitude s'accroît qu'il s'abandonne à cette autre forme de contemplation: la communion intime avec la nature.

Quoiqu'il en soit, qu'il s'agisse de la nature vivante, qu'il s'agisse de la nature morte que Rousseau oppose à la première par moments, qu'il soit question des êtres et des choses, le monde extérieur lui permet de s'épanouir et de s'identifier à l'univers environnant: "je ne médite", affirme l'auteur, "je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases, des ravissements

inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière."⁴² Mais, c'est avec l'accident de Ménil - montant que cette dilatation du moi atteindra son paroxysme.

Le Jeudi 24 octobre 1776, tandis que Rousseau se promenait dans le riant paysage qui sépare les deux villages de Ménil-montant et de Charonne, il fut renversé par un chien courant devant un carosse. Le récit de cet incident auquel l'auteur consacre la plus grande partie de la deuxième Promenade nous offre l'une des plus belles descriptions, l'une des plus prenantes analyses psychologiques des Rêveries.

L'auteur décrit son accident suivant un ordre bien déterminé: il comprend six phases distinctes, et les différentes parties sont si bien liées l'une à l'autre qu'elles risquent d'échapper à quiconque. D'abord la description se circonscrit autour du sujet: une étude de soi exprimée par des verbes à la première personne qui servent à définir un état intime. Cet état évolue en fonction du contact visuel avec la nature: au départ, il est à peine perceptible: "j'en aperçus" puis le contact s'accroît: "je trouvais", puis enfin, "je voyais". Ensuite, la description passe du domaine de l'observation à celui de l'analyse psychologique: "... je quittai peu à peu ces mêmes observations pour me livrer à l'impression non moins agréable mais plus touchante que faisait sur moi l'ensemble de tout cela "⁴³

La troisième étape concerne la nature que l'auteur considère sous deux aspects: le premier statique, montrant par le temps des verbes une situation révolue: "Depuis quelques jours on avait achevé la vendange: les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés..."⁴⁴ Un deuxième aspect tant soit peu dynamique qui, grâce à l'emploi de l'imparfait, des adverbes "encore", "déjà", "presque" et de la locution "en partie" fait pressentir un éventuel changement: "... les paysans aussi quittaient les champs jusques aux travaux de l'hiver. La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte."⁴⁵ Et, l'association des mots "paysans aussi quittaient les champs", "verte et riante", "défeuillée" évoque un dernier signe de vie d'une nature qui se meurt.

En quatrième lieu vient l'impression que le paysage fait sur l'observateur. Cette impression est si intense qu'elle identifie le narrateur à l'aspect de la nature. Aussi, l'auteur souligne-t-il l'analogie entre sa situation physique et morale, et l'agonie environnante: "Il en résultait de son aspect," écrit-t-il, "un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort..."⁴⁶ Autant que l'atmosphère désertique créée par l'automne, Rousseau sent le délaissement, la solitude, la tristesse et l'ennui: "... Seul et délaissé" murmure-t-il, "je sentais venir le froid des premières glaces et mon imagination tarissante ne peuplait

plus ma solitude d'êtres formés selon mon coeur."⁴⁷ L'impression "à la fois triste et douce" caractérise l'état de son âme qui commence à jouir d'une certaine paix intérieure, mais une paix beaucoup plus suggérée que spontanée, amenée par des circonstances qui affectent le moral de l'auteur et l'attristent: "...je me voyais au déclin d'une vie innocente et fortunée, l'âme encore pleine des sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis."⁴⁸

De plus, Rousseau oppose la nature telle qu'elle est, avant l'arrivée de l'automne, au tableau qu'elle présente durant les préludes de l'hiver: les expressions "orné de quelques fleurs," "flétries par la tristesse" et "desséchée", assimilent la détérioration graduelle de son être aux transformations automnales. De même que cette nature dénudée, désertée par toute activité humaine, il sent la nostalgie de ses beaux jours de jeunesse. Mais la vieillesse, à l'en croire, n'est pas seulement amenée par l'âge, elle est aussi une conséquence de la solitude: "...et depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours."⁴⁹ Ne dit-on pas que la solitude est le premier pas vers la vieillesse et un indice inéluctable de la fin?

Alors, se laissant emparer par l'angoisse de la mort, l'auteur s'abandonne à des réflexions mélancoliques sur sa

vie: "J'étais fait pour vivre," écrit-il, "je meurs sans avoir vécu." Soudain, l'idée du délaissement, de la sénilité, celle de la mort, laissent sourdre le besoin de justification: "... ce n'a pas été ma faute." Et, de ce déni de responsabilité, il fait un saut vers le Créateur. Là, se trouvent la fin de tous ses tourments et la récompense de ses bonnes intentions. A mesure que se déroule cette rêverie, l'auteur cherche à minimiser la notion du réel de telle sorte que l'accident surviendra comme la réalisation d'un rêve prémonitoire.

Aussi, le moment précis de sa chute est-il décrit avec la rapidité de l'éclair: "... quand des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées je vis fondre sur moi un gros chien danois..."⁵⁰ La locution "tout à coup" renforcée par l'adverbe "brusquement" et le verbe "fondre" prennent presque valeur d'onomatopée pour traduire la soudaineté de l'accident, l'émotion et la surprise qu'il provoque. Et, la violence du choc est telle que la mémoire de Jean-Jacques a très peu gardé des détails. Dut-il s'en souvenir, l'auteur eut-il pris la peine de les relater? N'est-ce pas plutôt à l'examen de son état subséquent qu'il veut nous faire participer? Aussi accorde-t-il une large amplitude au retour à la conscience: ce retour se fera graduellement, suivant la même progression que la vision de la nature précédant la chute: un rythme lent, scandé par deux octosyllabes: "... cette sensation première fut un moment délicieux,"

un décasyllabe:" ...Je naissais dans cet instant à la vie,
 "et un alexandrin:"... je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais..." marque l'évolution dans le réveil de la conscience. Ce mouvement est coordonné par l'énumération géographique:"le pays," la "ville", le "quartier", sa "demeure" et en dernier lieu, son "nom". Ainsi, l'objet le plus proche, ayant un caractère personnel termine la série. L'auteur ne veut-il pas mettre en relief la fragilité de l'existence ? N'est-ce pas le même ordre suivi par les malades dans le retour à la conscience après un évanouissement ?

De plus, Rousseau souligne d'abord une activité sensorielle extrêmement précaire : "J'aperçus le ciel..." Encore une fois, la primauté est cédée à la vue, bien que ce regard porté vers l'extérieur soit encore à demi voilé. Il ne voit pas le ciel: il ne fait que l'entrevoir. Puis, la sensibilité entre en jeu:"...je ne sentais encore que par là." On se rend compte par la restriction qu'ajoute l'emploi de la négative, de la priorité accordée par l'auteur à la perception, quant à ce soupçon de vie légère et fragile.

Toutefois, alors que l'existence n'a laissé qu'une notion flottante dans le souvenir, l'auteur, en écrivant ses Rêves, garde une pleine conscience de ce qu'a été l'état de son esprit au moment du choc, état que confirme cette période volontairement négative:"... je ne me souvenais... je n'avais nulle notion... pas la moindre idée... je ne savais ni qui

j'étais ni où j'étais; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude."⁵¹ Cette espèce de passivité devant l'existence ne rappelle-t-elle pas ces mêmes reprises psychiques pleines de douceur des rêveries de tous les jours ? Ne fait-elle pas penser à cette nuit passée à la belle étoile où Jean-Jacques refaisait connaissance avec son paysage par la perception visuelle ? "Je me promenais", écrivait-il dans les Confessions, "dans une sorte d'extase livrant mes sens et mon coeur à la jouissance de tout cela...absorbé dans ma douce rêverie je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las."⁵² Le sommeil n'avait pas su le tirer de sa rêverie. Il s'était endormi, bercé par l'ivresse d'une nature enchanteresse. Au réveil, la vision du monde lui paraissait encore être une hallucination: "...mes yeux en s'ouvrant," avait-il noté, "virent l'eau, la verdure, un paysage admirable."⁵³

Ainsi, dans les deux cas, l'auteur s'identifie à ses sensations lesquelles naissent en même temps qu'il renaît à la conscience claire. Toutefois, après l'accident, la submersion sensorielle est plus profonde: elle opère une coupure quasi nette entre le passé et le présent, entre l'existence matérielle et le domaine des sensations. C'est pourquoi le sang de sa blessure, seule manifestation tangible de l'activité physiologique antérieure, le laisse totalement indifférent: "Je voyais couler mon sang," observe-t-il, "comme j'au-

rais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartient en aucune sorte."⁵⁴ Il s'accroche à la plénitude du présent, accomplit sans le concours du passé ou de l'avenir.

Ce type de bonheur idéal s'oppose aux joies éphémères décrites à la cinquième Promenade: "... Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être ne sont cependant et par leur vivacité même que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie."⁵⁵ Ce n'est pas l'impression vive des êtres et des objets qui l'intéresse, c'est la permanence d'une jouissance pleine, sans obstacle et il rappelle: "Tout est dans un flux continu sur la terre: rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'y attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles."⁵⁶

En fin de compte, quelque'ait été le degré de sublimation, Rousseau s'est avéré incapable d'échapper à sa hantise: à l'issue de la rêverie vont ressurgir l'idée du complot et l'instinct de justification: "Ces remarques effarouchent derechef mon imagination que je croyais amortie, et ces noires ténèbres qu'on renforçait sans relâche autour de moi ranimèrent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement."⁵⁷

Déjà à la deuxième Promenade, au moment où Rousseau aspire au calme et à la tranquillité, les "propos obscurs," "les mystères," l'inquiétude et les ténèbres émergent. Les visiteurs, notamment Mme d'Ormy, le secrétaire de M. Lenoir sont des a-

gents du complot universel: "...tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes..."⁵⁸ Dans l'esprit de l'auteur, la machination atteint des proportions qui dépassent les limites de la méchanceté sociale. Il est désormais convaincu que la main humaine s'était seulement fait complice d'une fatalité inscrite "dans les décrets éternels."

Après avoir été lapidé à Môtiers, Rousseau avait dû se réfugier à l'île de Saint Pierre où il resta six semaines. C'est à l'impression laissée par son séjour à cette île enchantée que l'auteur consacre la cinquième Promenade de ses Rêveries, précédemment décrite au livre XII des Confessions. Rousseau enjolivera cette ancienne émotion datée de plus de cinq ans, en lui imprimant les caractéristiques de cette retraite idéale, une fois connue, et vers laquelle son imagination l'a si souvent conduit. Ce phénomène de restructuration de la rêverie que Guéhenno appelle "rêverie seconde", "consiste à ressaisir et à maîtriser des éléments aussi peu commensurables, aussi peu homogènes que possible, pour les reprendre, les dissoudre et les emporter dans son propre flux, aux rythmes égaux d'une pensée qui se dégage des maléfices et qui s'assure de son invulnérabilité."⁵⁹

Aussi, Rousseau mettra-t-il tout en oeuvre pour reconstituer cette heureuse situation aux yeux du lecteur. Il prêterà à l'île de ses rêves les couleurs, les dimensions, les

sons et les mouvements dictés par son état d'âme. Deux facteurs importants sont soulignés au départ: l'île est à peu près ignorée du reste des hommes: elle est singulièrement "située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire. Etymologiquement, circonscrire (du latin *circumscribere* : tracer un cercle autour, pour isoler) implique un isolement total, un complet retour sur soi. L'auteur s'encage, même en transcrivant sa rêverie, à l'intérieur des frontières matérielles et de celles tracées par son imagination. Et, l'insistance avec laquelle il utilise les "bords", les "rives", ne signale-t-elle pas une fois de plus l'existence d'une affinité pour la claustration ? L'image d'un bassin rond entouré de rochers, n'évoque-t-elle pas celle d'une tour d'ivoire où l'auteur souhaiterait s'enfermer ?

Par ailleurs, il donne à ce coin de terre une configuration géographique répondant à un choix: "l'Isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures."⁶¹ Ainsi, cette petite île est une "prison", mais elle séduit son prisonnier par son charme. Elle lui offre par la variété de son paysage, assez d'attraction pour l'écarter de l'ennui: l'auteur raconte le plaisir qu'il prenait à herboriser, à systématiser ses curieuses découvertes en y ajoutant une pointe d'humour: "On dit qu'un allemand a fait un livre sur un zeste de citron, j'en aurais fait un sur cha-

que graminées des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers... "⁶² Il se nourrit des fruits d'une végétation sauvage, précisément ceux qui flattent ses goûts.

Rousseau met aussi l'accent sur ces occupations journalières qui lui fournissent l'occasion de s'enivrer des charmes de la nature tel récolter des fruits, "nichés sur de grands arbres." L'écart mis entre le sol et lui n'élargit-il pas la distance qui le sépare du monde ? De plus, dans cette circonstance unique où l'auteur croit de tout son être à la plénitude du bonheur, il lui arrive exceptionnellement de faire attention aux bruits qui passent: il les traduit en un decrescendo allant d'un son aigu à un ton grave: "le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne."⁶³

Plus l'auteur rappelle les délices de son exil, plus ses souvenirs l'éloignent de ses anciennes habitudes: il méprise l'écritoire, symbole persistant de ce métier qu'il abhorre: "Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre," écrit-il, "j'empruntais en murmurant l'écritoire du Receveur, et je me hâtais de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la réemprunter."⁶⁴ Ici, l'auteur oppose son engouement pour les produits de la nature à son mépris pour les livres: "Au lieu de ces tristes papperasses et de toute cette bouquinerie j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin..."⁶⁵

Tout compte fait, l'intérêt de cette Promenade réside dans l'analyse du bonheur à laquelle l'auteur procède et dans la façon de la présenter. "De quoi jout-on"? Telle est la question que le psychologue pose en introduisant ses observations. Rousseau, en rédigeant la cinquième Promenade, est pleinement imbu de la valeur psychologique de ce précieux bonheur: il aurait mieux souhaité le conserver jalousement, le sasser et le rassasser au lieu de nous le faire partager. C'est dans cet ordre d'idée qu'il le distille goutte à goutte et enfin, il nous le donne à deviner car, pense-t-il, "le bonheur qui dure je doute qu'il (y) soit connu."⁶⁶ Il oppose ces moments fugitifs qu'on appelle communément "bonheur" à l'état permanent qui se passe de la notion du temps. Le moment présent se dilate pour embrasser à la fois le passé et le futur: un état d'âme "où le temps ne soit rien... où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entier(e)..."⁶⁷

M. Raymond et B. Gagnebin rapprochent cette situation de l'idée exprimée par Rousseau dans le 2ème Dialogue "l'homme de la nature jouit de lui-même et de son existence..." et dans le Discours sur l'inégalité "le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence. Et, "remarquent-ils," il importe

de souligner le fait que l'expérience de Rousseau, dans l'île de Saint Pierre, le replace dans une situation naturelle primordiale."⁶⁸ C'est par là que cette Promenade revêt toute son importance dans l'oeuvre autobiographique de Rousseau. Elle constitue une entrée en possession par l'auteur, de sa personnalité: en présence des paysages s'étendant à perte de vue, le solitaire se retrouve exempt des viscissitudes de la vie et l'impression du monde extérieur est actuellement abolie: "... le bruit des vagues," écrit Rousseau, "et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse..."⁶⁹ C'est bien le moment où l'auteur croit avoir résolu le conflit entre son introversion innée et la poussée irrésistible vers l'extérieur.

L'état de rêverie en soi ne peut être décrit mais l'amplitude des phrases, imitant soit le mouvement de l'eau, soit le roulis du bateau, l'harmonie des sons, mènent à une impression de libération des profondeurs de l'être. L'auteur insiste sur le fait que la rêverie a sa source dans la psychologie de l'individu: En dégageant la conscience des soucis quotidiens, elle efface sur le physique les rides creusées par les avanies de tous les jours. Lorsque le philosophe s'applique à chercher les causes de son bonheur, il les trouve dans une évocation rendue possible par l'absence de ses persécuteurs, une fuite par l'imagination de la méchanceté des hommes: "... le

flux et le reflux de cette eau suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffirait pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser."⁷⁰ Le psychologue atteint alors une forme thérapeutique de la rêverie qui le ramène à la sensation de l'existence pure, l'ultime satisfaction obtenue, non comme une option délibérée mais en tant que succédané de la reconnaissance par les hommes. L'auteur se trouve acculé à accepter cette impression évanescence comme un remède suprême. En se transportant à la limite de l'inconscient, il se place au-delà de la périphérie de l'humaine condition pour se tourner vers une aspiration compensatrice: Dieu.

Dès lors, ses craintes, ses angoisses se subliment en un élan vers la perfection, seule source de paix et surtout de sécurité morale. "Dieu étant par définition l'être parfait, parvenir à cet état de bonheur où l'on se suffit à soi-même, c'est vraiment atteindre l'état de divinité. C'est l'aveu naïf de qui aspire à ne plus souffrir à ne plus avoir besoin d'aimer ou d'être aimé."⁷¹ Or, les efforts tentés par l'auteur en vue d'associer la religion à la contemplation de la nature tendent à se manifester comme des réminiscences de sa prime jeunesse. La vision divine n'est pas entretenue comme une nécessité du moment. Si Rousseau continue à sentir l'appel de la nature, c'est sous le couvert de certains états sporadiques alternant avec d'autres qui les absorbent. Aussi, la

ferveur religieuse manque-t-elle de force pour débarrasser l'esprit de l'auteur de ses désillusions. Il s'en remet à l'immortalité, la seule capable d'é luder les tourments de la vie. Dans le contexte des Rêveries, le recours à Dieu ne résout pas le conflit émotionnel. Et, quand l'auteur plane dans les sphères supraterrrestres, c'est pour demander à l'imagination de l'arracher aux réalités d'un monde en y substituant celui de ses chimères.

Un tel manège permet à l'auteur de démontrer que son existence se trouve, grâce à cette évasion, allégée du poids du combat intérieur. A quoi donc attribuer le calme relatif des Rêveries sinon qu'à des conditions psychologiques particulières dérivant d'une idée religieuse? Le nom de Dieu n'est-il pas évoqué en rapport avec la souffrance? Ne pouvant s'intégrer aux exigences de l'humanité, l'homme des Rêveries projette vers Dieu des ondes qui se substituent à l'impossible communion. Il rejoint l'espérance pascalienne: "Qu'on fasse réflexion là-dessus", écrit Pascal, "et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie, qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche." ⁷² Rousseau trouve donc en cette évasion les moyens de dominer son milieu, d'apaiser ses tourments et de se suffire à soi-même.

Par conséquent, cette vision divine paraît ambiguë parce qu'associée à l'existence des autres, parce qu'elle s'offre

comme dérivatif à la personnalité de l'auteur. Dieu est plutôt sujet de contemplation qu'un être moral, et les vertus sont recherchées moins pour rehausser cette vision que pour servir de viatique. Tout compte fait, la nature et la religion assurent le même rôle de consolatrice. Elles se modifient pour obéir aux circonstances. Mais, quand elles parviennent à supprimer la tension entre le sujet et l'objet, entre un homme et les humains, n'est-ce pas pour créer un état forcément éphémère?

En raison de tout cela, ce bonheur ne peut être qu'un leurre. La suite des Rêveries nous fera retomber des ailes de l'imagination. Rousseau continuera à rêver de cette paix sans jamais pouvoir l'accomplir. Les éléments qui devraient servir à la constituer sont ceux-là mêmes appelés à la détruire puisque la rupture totale avec les humains demeure un vœu. Nous pensons avec Starobinski que "ce bonheur est humainement injustifiable puisqu'il ne peut être justifié que par l'iniquité (elle même injustifiable) que les hommes font subir à Jean-Jacques. C'est seulement parce que tout a été troublé par leur faute que la compensation, l'extase de la transparence, devient licite."⁷³ Rousseau aura beau désirer la permanence de cet état "Que ne puis je aller finir mes jours...", soupire-t-il, il aura beau s'illusionner sur la découverte d'un asile créé et recréé par son imagination comme il dit: "... ce que j'y ferai de plus doux serait d'y

rêver à mon aise . En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose?"⁷⁴ Il redescendra vers les régions terrestres pour y poursuivre ailleurs, la quête du bonheur.

Finalement, il lance aux hommes le défi de goûter à un plaisir pareil au sien. Ce défi n'est-il pas l'annonce d'un retour au monde réel? Ne trace-t-il pas une ligne de démarcation entre le rêve d'un rêve et l'évidence palpable d'une accablante réalité? Et, à défaut de la permanence souhaitée, Rousseau pense à faire de la singularité de son bonheur, un bouclier, "... Mais," souligne-t-il, "un infortuné qu'on a retranché de la société humaine et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état à toutes les félicités humaines des dédommagements que la fortune et les hommes ne lui sauraient oter."⁷⁵ En dépit de son calme apparent, Rousseau continuera d'être tourmenté par ses problèmes intimes. La cinquième Promenade ne lui aura pas apporté la solution souhaitée. Le défoulement complet capable d'annihiler ses inquiétudes n'aura pas été accompli: "L'homme ne sait à quel rang se mettre," dit Pascal. "Il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables."⁷⁶

Partant, l'illusion de paix et de bonheur cédera aux sentiments maintenus à l'état latent . La Sixième Promenade

remettra l'auteur en face des pièges et des embûches dont la destinée est encore tenue responsable: "Ma destinée", dit-il, "semble avoir tendu dès mon enfance le premier piège qui m'a rendu longtemps si facile à tomber dans tous les autres."⁷⁷ Il doit alors envisager la possibilité d'un nouveau mode d'échappatoire dans l'utilisation de l'anneau de Gygès. Mais encore une fois, ce moyen se révèle inopérant. A travers l'anneau magique, Rousseau ne peut s'empêcher d'entrevoir la méchanceté de ses semblables et de céder à l'instinct de justification: "... car j'ai très peu fait de bien, je l'avoue, mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, et je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi."⁷⁸ L'ensemble de ses émotions intenses et de ses troubles profonds constitue une barrière infranchissable entre lui et la réalité. Malgré lui, l'obsession de la persécution et l'idée de vivre une situation exceptionnelle continuent à hanter son esprit. Il semble être pris dans le dilemme d'un perpétuel recommencement.

A chaque étape des Rêveries, l'auteur semble prendre pour la première fois la résolution de se résigner à la situation présente. A chaque instant, on croit saisir sa décision de s'en remettre à la Providence. Il n'en finit pas de réitérer son indifférence à la persécution. Pourtant, il persiste dans la recherche du calme, dans la reconquête de l'innocence,

lesquels sont des corollaires de sa hantise. N'est-ce pas le biais du mal qu'il n'a pas commis, du tort qu'il n'a jamais osé faire qui lui permettra de faire ressurgir son visage d'innocent? La Septième Promenade, tout en le plaçant au sein de la nature et des plaisirs exceptionnels procurés par l'herborisation, opposera continuellement une raison qui lutte pour se libérer des chaînes d'une obsession à la révélation instantane de cette obsession.

Aussi, la situation décrite à la Septième Promenade n'atteint-elle pas le degré de dépouillement de la cinquième. Le bonheur, rendu fragile par la peur de la perdre, s'en trouve par le fait même, menacé dans sa profondeur, son étendue et sa durée: "J'avais même à craindre," écrit l'auteur, "dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs, ne tournât enfin de ce côté son activité, et que le continuel sentiment de mes peines me resserrant le coeur par degrés ne m'accablât enfin de leur poids."⁷⁹ La nature n'offre pas toujours les mêmes charmes et l'auteur met une différence entre la nature morte et la nature vivante. C'est la seconde qui le vivifie et ranime son coeur de sa parure attrayante. Rousseau se plaît dans la solitude, loin des agitations du monde. Toutefois, il demande à cette nature où il se réfugie de manifester une vie à laquelle il se refuse. Il lui faut le murmure de la brise à travers les feuillages, l'agitation des vagues, du mouvement "pour conserver ce reste

de chaleur prêt à s'évaporer et s'éteindre dans l'abattement.⁸⁰" Sa conception de la beauté est celle de Baudelaire: "Pourquoi le spectacle de la mer est-il si infiniment et si éternellement agréable? Parce que la mer offre à la fois l'idée de l'immensité et du mouvement..."⁸¹ écrivait Baudelaire dans "Mon Coeur Mis à Nu."

C'est par l'intermédiaire du souvenir que fonctionne le mécanisme de la Promenade. Celui-ci se rapproche par certains aspects de la mémoire involontaire: à l'instar de Proust, la présence d'un objet, produisant sur Rousseau une sensation goûtée autrefois, ramène avec elle une bouffée de souvenirs oubliés. Ce sont ces joies que lui procurent les herbiers décrits à la septième Promenade. Détermination physiologique, influences venues du monde extérieur, mécanisme de la mémoire involontaire, telles sont les principales causes sur lesquelles Rousseau rejette la responsabilité des changements et des contradictions dont il donne le spectacle au monde. Telles sont aussi les observations sur lesquelles il avait voulu édifier sa théorie de la Morale Sensitive. "Mais l'excès même des joies dont s'accompagnent ces expériences laisse déjà deviner les dangers qu'elles comportent et les durs retours dont elles doivent être suivies "⁸²

Dès lors, l'illusion de paix et de bonheur cédera aux sentiments maintenus à l'état latent. La huitième Promenade posera les multiples questions s'adressant à l'égo de

Jean-Jacques comme pour le réveiller de sa torpeur et provoquer une nouvelle prise de conscience: "Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? Comment en suis-je venu là? Comment vivre heureux et tranquille dans cet état affreux? Comment s'est fait ce passage?"⁸³ Autant d'interrogations par lesquelles filtre le vieil état de conscience pour se révéler dans toute la rigueur d'une lutte implacable, l'infamie, et la confusion inextricable du complot universel. Ici, l'auteur rappelle les expansions dont il est question à la Septième Promenade, mais l'optique change. Il veut surtout mettre l'accent sur les contradictions entre l'état intérieur et les circonstances matérielles qui s'y opposent.

A ce nouveau tournant, la connaissance de soi chancelle, Rousseau est gagné par la panique. Il se trouve pris entre l'angoisse de l'ici et la nostalgie de l'ailleurs: "Cette vie orageuse ne me laissait ni paix au-dedans, ni repos au dehors... Le tumulte du monde m'étourdissait, la solitude m'ennuyait, j'avais sans cesse besoin de changer de place et je n'étais bien nulle part."⁸⁴ Il semble faire allusion à une situation révolue, et pourtant ce passé se prolonge dans le présent. C'est justement ce moment présent qui l'égare. L'auteur essaie d'établir une comparaison entre hier et aujourd'hui, entre son état présent et ce temps où son imagination cherchait dans les espaces infinis de quoi se forger un bonheur. Ce bonheur n'y était pas. Il paraît être pris

au dépourvu. Subitement, le maquillage qu'il essayait de se faire, s'efface pour laisser reparaître la face hideuse des jours momentanément enfouis dans le subconscient:

"Comment en suis-je venu là?" se demande Rousseau. Et c'est le point de départ d'une tension si fortement accrue que l'auteur ne voit d'autre issue que de se replier dans sa coquille.

Toutefois, dans l'effervescence créée par l'idée du complot, tandis que l'homme entr'ouvert médite une fois de plus sur l'impossibilité de s'adapter au monde extérieur: "Il me semble", dit-il, "que j'ai plus goûté la douceur de l'existence, que j'ai réellement plus vécu quand mes sentiments resserrés, pour ainsi dire, autour de mon coeur par ma destinée, n'allaient point s'évaporant au dehors sur tous les objets..."⁸⁵ sa raison bifurque vers les aveux. Elle découvre les vérités essentielles qui ont tramé l'existence de l'auteur et tissé sa tragédie: "... un innocent persécuté prend longtemps pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu ... Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour propre, mais cette passion factice s'était exaltée en moi... surtout quand je fus auteur..."⁸⁶ C'est seulement au prix de cette confession et à un stade assez avancé des Rêveries que Rousseau sentira vraiment les effets d'une libération profonde quoique encore incomplète. Il le souligne en termes non équivoques: "... alors redevenant amour

de moi-même il est rentré dans l'ordre de la nature et m'a délivré du joug de l'opinion. Dès lors j'ai retrouvé la paix de l'âme et presque la félicité."⁸⁷ L'auteur ne nous donne-t-il pas raison lorsque nous affirmons que l'origine de ses écrits autobiographiques se trouvait en lui et que ses problèmes avaient leur point de départ et d'arrivée plutôt dans ses regards que dans le monde extérieur?

La nature de l'amour propre de ce moi humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi."...Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères: il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections..."⁸⁸ En effet, cet amour de soi projeté sur autrui, n'est-il pas la règle du jeu de Rousseau? N'est-ce pas l'explication la plus plausible qu'on puisse trouver à cette vénération aveugle de Mme de Warens? Lorsque l'escargot aura fait le tour du conflit entre sa prison intérieure et la frustration du dehors, il retournera à sa coquille. "L'immensité est en nous", dit Bachelard. "Elle est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie réfrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude..."⁸⁹ Rousseau réduit à lui seul, se trouve encore en proie à l'attraction de cette immensité.

Aussi, la contradiction est-elle flagrante, entre le fondement du bonheur éprouvé à la cinquième promenade, et l'appel

vers le monde qui continue à le solliciter ailleurs d'une part, entre sa réaction spontanée en présence de ce monde et l'attitude dictée par sa raison, d'autre part. Son étonnement en présence de la manufacture de bas découverte à la septième Promenade ne s'inscrit-il pas dans la ligne des contradictions, de ces mouvements de fermeture et d'ouverture si nombreux, si souvent inversés, si chargés aussi d'hésitation? L'auteur n'avoue-t-il pas l'impossibilité dans laquelle il se trouve d'exprimer son état d'âme confus, inexplicable, en présence de cette manifestation d'existence de la vie humaine? Le mépris que lui inspirent ses semblables se change soudainement en une sorte d'allégresse, juste au moment où il se croyait réellement seul. Comment justifier cette joie inattendue?

Toutefois, à l'allégresse se substitue bientôt l'angoisse de se retrouver dans ce coin isolé du monde entre les mains des malfaiteurs. Sa nature le pousse vers l'homme, sa raison l'en écarte. Alors, l'auteur se ressaisit en se rappelant que sa vie ne peut se concevoir au milieu des humains. Pourtant, il est humain et ne peut se soustraire aux vrais sentiments humains lesquels, dans les conditions normales, entraînent l'homme à la recherche de ses semblables. Mais l'allusion faite par d'Alembert à celui qui abandonne ses enfants portera le philosophe à recommencer son éternel plaidoyer. Sa neuvième Promenade le remettra dans la réalité des accusations.

Il doit réitérer les raisons qui l'ont porté à se débarrasser de sa progéniture: ses arguments prennent la force d'une conviction inébranlable: "Je le ferais encore avec bien moins de doute aussi si la chose était à faire, et je sais que nul père n'est plus tendre que je l'aurais été pour eux, pour peu que l'habitude eut aidé la nature."⁹⁰ Et là encore, il lui reste de quoi se lamenter: "... Ah! je ne serais pas obligé", dit-il, "de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'est désormais refusé parmi les humains."⁹¹

De plus, à l'accusation qu'on fait peser sur lui, il trouve moyen d'opposer le dégoût que la vieillesse inspire à l'enfance. Cependant, en dépit de ses tours d'esprit, les mots lui manquent pour rédiger un démenti formel à l'allégation de d'Alembert. Seule une exclamation teintée d'un accent sincère l'aide à se tirer du mauvais pas: "Oh! si j'avais encore quelques moments de pures caresses qui vinssent du coeur ne fut-ce que d'un enfant encore en jaquette!".⁹² Néanmoins, ce cri venu vraisemblablement du coeur ne suffit pas, à son avis, à nous convaincre de sa sincérité. Pour preuve de son amour des enfants, il mentionnera l'anecdote des jeunes filles des oubliés, sa sympathie pour les petits savoyards. L'intime satisfaction qu'il éprouve en partageant des pommes aux petits savoyards, montre bien que Rousseau ne peut s'empêcher de participer aux joies simples et pures de

l'innocence. Ne sont-ce pas ces joies, ces plaisirs, ces petits riens légers qui le lient à la vie et la lui font aimer, en dépit de ses misères morales?

Or, dans un autre ordre d'idée, il rappelle l'élan de sympathie qui le pousse vers les vieux soldats. Sa générosité sera bientôt dérouterée par l'idée que ces mêmes individus pourraient être des espions à la solde de ses ennemis, chargés d'épier ses moindres démarches en vue de perpétuer le mécanisme de diffamation et d'humiliation déchaîné contre lui. Les intentions prêtées aux invalides feront à nouveau souffler le vent de l'infamie. C'est alors que le mouvement vers l'extraversion changera nettement de direction pour s'opérer à rebours. Rousseau s'enfoncera définitivement dans les régions sous-jacentes de son intimité. Ses ennemis l'ont forcé à la retraite intérieure pour y découvrir ses contradictions. Grâce à eux, il se délivre du joug de la vie en société pour revenir à l'homme naturel. Désormais, l'espace qu'il contemple gît au plus secret de son être.

Physiquement, ses détracteurs continuent d'exister, mais l'influence qu'ils pouvaient exercer sur sa vie n'est plus qu'un mauvais souvenir. Ils ne sont plus que des machines dénuées de moralité. L'amour des humains est commué en une chimère à laquelle l'auteur refuse de s'attacher dorénavant. La peur et l'anxiété font place à la résignation. Grâce à l'acharnement universel de ses ennemis, l'auteur finira par

échapper à ses oscillations pour se retrouver au sein de la nature avec le souvenir de Mme de Warens, une fois de plus, en face de sa propre image. "Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où perdant tout espoir ici-bas et ne trouvant plus d'aliment pour mon coeur sur la terre, je m'accoutumai peu à peu à le nourrir de sa propre substance et à chercher toute sa patûre au-dedans de moi."⁹³

Des Lettres à Malesherbes aux Confessions, des Confessions aux Dialogues, Rousseau aura épuisé toute sa dialectique pour plaider le procès de sa reconnaissance par les hommes. Dans les Rêveries, son plaidoyer se réduit aux dimensions d'un monologue intérieur. Le moi "référent" exclusif se substitue à l'interlocuteur, il devient le seul destinataire possible dans l'immédiat. N'est-ce pas en se limitant dans les confins de sa conscience qu'il retrouve la tranquillité perdue? N'est-ce pas là qu'il arrive à découvrir que "la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux."⁹⁴

C'est ce retour sur soi qui le renvoie au symbole de la permanence du bonheur en soi: "Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première rencontre avec Mme de Warens..."⁹⁵ Notons en passant une légère incohérence due sans doute au désir de l'auteur d'ajouter quelque charme à son souvenir: le jour des Rameaux

est confondu avec le dimanche de Pâques. Le premier évoque une tristesse dans les annales religieuses, il représente la mise en marche des péripéties du Christ, tandis que le dimanche de Pâques au contraire, célèbre la gloire et le triomphe de la résurrection. Rousseau ne se trompe pas sur la signification du dimanche de Pâques qui est réellement un jour fleuri, mais les charmes du souvenir substituent cet anniversaire à celui des Rameaux: on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église. C'était le jour des Rameaux de l'année 1728,"⁹⁶ écrivait-il dans Les Confessions. Et il partit pour Turin le Mercredi Saint, c'est à dire, trois jours avant le dimanche de Pâques.

La dixième promenade change la perspective des Rêveries, bien que le rappel de son idylle avec Mme de Warens comporte encore certaines velléités de justification: "... ce premier moment," écrit Rousseau, "décida de moi pour toute ma vie, et produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours."⁹⁷ Quoique l'auteur attribue à sa bienfaitrice le déterminisme psychologique de son existence, il est à ce moment plus préoccupé de cet instant de bonheur, le seul vraiment parfait qu'il ait connu de toute sa vie, que par le harcèlement de ses ennemis. Regret de n'avoir pas su prolonger ce bonheur ou amertume de n'avoir pas pu le retrouver? Il est difficile de préciser la vraie nature de ce sentiment qui renaît dans le coeur de Rousseau à l'unisson du carillon de

Pâques. En tout cas, il paraît évident que sa vie se repose devant lui, tel un objet en face de l'appareil photographique. Il y revoit, irradiée par le temps et la distance, l'image magnifiée du souvenir.

D'aucuns pensent que Rousseau, s'il eut vécu davantage eut sans doute allongé le nombre des Promenades. Or, trois indices sûrs nous portent à présumer du contraire: Tout d'abord, l'auteur aime la symétrie. Le fait d'avoir décrit son séjour à l'Ile Saint Pierre, la plus significative de ses Réveries, à la cinquième Promenade, écarte la possibilité d'une plus longue série. Ensuite, le dernier mot de la dixième Promenade ne fut pas écrit au dernier moment de sa vie. Entre cette dernière Promenade et son dernier soupir, il aurait eu assez de temps pour en rédiger d'autres, si telle avait été son intention. Enfin, si la dixième Promenade est dédiée à Mme de Warens, c'est qu'elle était virtuellement destinée à être la dernière. Selon toute apparence, l'auteur aurait choisi sa bienfaitrice pour être le prologue et l'épilogue de son oeuvre autobiographique.

Par conséquent, après avoir rendu à Mme de Warens et au bonheur dont elle avait été la source, l'hommage qu'ils méritaient, Rousseau décida de confier ses chimères, ses angoisses et ses contradictions intérieures à l'herborisation. Cette activité physique, vu la passion avec laquelle il s'y adonnait, représentait mieux que les Confessions, les Dialogues et

les Rêveries, l'évasion qu'il fallait à Jean-Jacques, pour échapper aux autres, pour se soustraire à lui-même. Avait-il retrouvé le bonheur en cette matinée du 2 Juillet 1778 où il devait tirer la révérence? Nul ne sait. Mais il était en train de renaître à une vie nouvelle, celle que procure le contact de la nature. Il avait recouvré la paix.

Notes du Chapitre VII

¹ Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries Du Promeneur Solitaire, Deuxième Promenade, p. 1003.

² Marcel Raymond in Jean-Jacques Rousseau: Oeuvres Complètes, les Confessions - Autres textes autobiographiques, Ed. La Pléiade, Gallimard, Paris, 1969, "Introduction Aux Dialogues," p. LII.

³ Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, Première Promenade, p. 995.

⁴ Idem, Idem, Idem, p. 1001.

⁵ Idem, les Confessions, Liv XII, p. 638.

⁶ Marcel Raymond, "Introduction Aux Rêveries", p. LXXVII.

⁷ Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 5ème Promenade, p. 1048.

⁸ Idem, Idem, 1ère Promenade, p. 1000.

⁹ Idem, Idem, 3ème Promenade, pp. 1014-1015.

¹⁰ Idem, Idem, 1ère Promenade, p. 996.

¹¹ Blaise Pascal, Pensées, Collection Internationale publiée sous la direction de Bert M.P. Leefmans Columbia University, New York, 1961, fragment 464, p. 128.

¹² Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. XII, p. 605.

¹³ Idem, Idem, Liv. I, p. 10.

- 14 Jean-Jacques Rousseau, Emile, Oeuvres Completes,
Liv. II, p. 138.
- 15 Ibid., les Confessions, Liv. I, p. 9.
- 16 Ibid., Les Rêveries, 1ere Promenade,
p 996
- 17 Ibid., Idem, Idem, p. 998.
- 18 Roland Barthes, Sur Racine, Ed. du Seuil, Paris, 1963,
p 33
- 19 Le Comte de Buffon, Histoire Naturelle, (De La Nature
De L'Homme) cité par Pierre Burgelin dans La Philosophie de
l'Existence de Jean-Jacques Rousseau, P.U.F Paris, 1952, p. 149.
- 20 Jean Racine, Phèdre, Acte I, scène III.
- 21 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 7ème Promenade,
p. 1067.
- 22 Jean Racine, Les Cantiques Spirituels (Livre de la
Sagesse) R. Picard, édit. Des Oeuvres Complètes, 2 vol,
Paris, 1952.
- 23 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 1ère Promenade,
p. 999.
- 24 Gaston Bachelard, La Poétique De l'Espace P. U. F.
4ème édition, Paris, 1964, p. 108.
- 25 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 1ère Promenade,
p. 999.
- 26 Ibid., Idem, Idem, pp. 1000-1001.
- 27 Ibid., Ibidem, Ibidem.

- 28 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 1ère Promenade,
p. 1000.
- 29 Ibid., Ibid., Ibidem, p. 1000.
- 30 Ibid., Ibid., 2ème Promenade,
p. 1003.
- 31 Ibid., Ibid., 8ème Promenade,
p. 1081.
- 32 Ibid., Ibid., 6ème Promenade,
p. 1057
- 33 Ibid., Ibid., Ibid, p. 1059.
- 34 Ibid., Ibid., 9ème Promenade,
p. 1094.
- 35 Ibid., Ibid., Ibid., pp. 1095-96.
- 36 Ibid., Ibid., Ibid. , p. 1095.
- 37 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1094 .
- 38 Ibid., Ibid., 5ème Promenade,
p. 1045.
- 39 Ibid., Ibid., 7ème Promenade,
p. 1071.
- 40 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1071.
- 41 Ibid , Ibid , Ibid , p 1066
- 42 Ibid., Ibid., 6ème Promenade,
pp. 1065-66
- 43 Ibid., Ibid., 2ème Promenade,
p. 1004.
- 44 Ibid., Ibid., Idem, p. 1004.

- 45 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 1ère Promenade,
p. 1004.
- 46 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1004.
- 47 Ibid., Ibid., Ibid., Ibid.
- 48 Ibid., Ibid., Ibid., Ibid.
- 49 Ibid., Ibid., Ibid., Ibid.
- 50 Ibid., Ibid., Ibid., Ibid.
- 51 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1005.
- 52 Ibid., les Confessions, Liv. IV, p. 169.
- 53 Ibid., Idem, Idem, Idem.
- 54 Ibid., Les Rêveries, 2ème Promenade,
p. 1005.
- 55 Ibid., Idem, 5ème Promenade,
p. 1046.
- 56 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1046.
- 57 Ibid., Ibid., 2ème Promenade,
p. 1009.
- 58 Ibid., Ibid., Idem, p. 1009.
- 59 Jean Guéhenno, Histoire d'Une Conscience, Rêveries
Et Transmutation, Gallimard, Paris, 1962, p. 419.
- 60 Jean Jacques Rousseau, Les Rêveries, 5ème Promenade
p. 1040.
- 61 Ibid., Idem, Idem, p. 1041.

- 62 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 5ème Promenade, p. 1043.
- 63 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1040.
- 64 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1042.
- 65 Ibid., Ibid., Ibid., Idem.
- 66 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1046.
- 67 Ibid., Ibid., Ibid., Idem.
- 68 Ibid., Les Dialogues de Rousseau, juge de Jean-Jacques, "2ème Dialogue", p. 865, cité par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond dans "Notes et Variantes des Rêveries" (Note 2), pp. 1799-1800.
- 69 Ibid., Les Rêveries, 5ème Promenade, p. 1045.
- 70 Ibid., Idem, Idem, Idem.
- 71 Marcel Raymond, "Introduction Aux Rêveries", Oeuvres Complètes, p. XCIV.
- 72 Blaise Pascal, Pensées, Collection Internationale publiée sous la direction de Bert M.P. Leefmans, Columbia University, New York, 1961, fragment 194, p. 55.
- 73 Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau, La Transparence et l'Obstacle, Gallimard, Paris, 1957, p. 330.
- 74 Jean Jacques Rousseau, Les Rêveries, 5ème Promenade, p. 1049.
- 75 Ibid., Idem, Idem, p. 1047.
- 76 Blaise Pascal, Pensées, fragment 427, p. 112.

77 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 6ème Promenade,
p. 1056.

78 Ibid., Idem, Idem, p. 1059.

79 Ibid., Idem, 7ème Promenade,
p. 1062.

80 Ibid., Idem, Idem, p. 1063.

81 Charles Baudelaire, Oeuvres Complètes, Edition établie
et annotée par Y.G. Le Dantec, révisée, complétée et présentée
par Claude Pichois, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1971, p. 1290.

82 Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau, La Transparence
et l'Obstacle, Gallimard, Paris, 1957, pp. 120-121.

83 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 8ème Promenade,
p. 1075.

84 Idem, Idem, Idem, p. 1075.

85 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1074.

86 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1079.

87 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1079.

88 Blaise Pascal, Pensées, Fragment 100, p. 31.

89 Gaston Bachelard, La Poétique de l'Espace, P.U.F.
4ème Edition, Paris, 1964, p. 169.

90 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 9ème Promenade,
p. 1087.

91 Ibid., Ibid., Ibid., p. 1089.

92 Ibid., Idem, Idem, Idem.

93 Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 2ème Promenade,
p. 1002.

94 Ibid., Ibid., Idem, p. 1003.

95 Ibid., Ibid., 10ème Promenade,
p. 1098.

96 Ibid., les Confessions, Liv. II, p. 49.

97 Ibid., Les Rêveries, 10ème Promenade, p. 1098.

CONCLUSION

Ainsi, nous avons tourné une à une les nombreuses pages d'une oeuvre volumineuse, ou pour mieux dire, nous avons inventorié les pièces d'un dossier mis en place par l'accusé lui-même. Certains ont voulu questionner la véracité des faits, d'autres ont essayé de jauger la valeur morale de ce plaidoyer. Ils ont abouti, les uns à une confirmation des dires de l'auteur: l'abandon de ses enfants, ses anomalies physiques, les difficultés familiales; les autres, à une réfutation pure et simple de ses assertions. Ils ont dénoncé une réalité autre que celle révélée par Rousseau: sa conversion n'aurait pas dépendu des circonstances qu'il décrit; son séjour à Turin recèlerait des ombres mal éclairées. Ses relations avec Mme de Warens eurent-elles l'allure qu'il en donne? Claude Anet pouvait-il cueillir du génépi à cette époque de l'année? Les causes du départ du narrateur de chez Mme de Warens sont-elles exactes? Mais tout ceci concerne le côté historique de l'autobiographie de Rousseau.

En reconnaissant son défaut de mémoire et en avouant avoir supposé "vrai ce qui n'était que vraisemblable," l'auteur ne nous interdit-il pas l'enquête? Ne nous trace-t-il pas, par les sules obscurités de sa narration, une issue certaine vers la découverte de sa vérité? De plus, n'a-t-il

pas confié au lecteur le soin "d'assembler les éléments et de déterminer l'être qu'ils composent?"... s'il se trompe alors, toute l'erreur sera de son fait."¹ Par conséquent, nous avons fait un choix: celui de faire abstraction de l'exactitude des faits pour essayer d'expliquer son procédé, de débrouiller sa méthode dont le principe gît dans une profonde analyse psychologique.

En général, un auteur commence à penser à l'histoire de sa vie seulement après avoir gravi les échelons de la célébrité. Du faite de la gloire, il décide, dans un dernier élan d'altruisme, d'initier les autres à l'art de réussir. Toutefois, rapporte Philippe Lejeune, "En France, si bonne opinion qu'on ait de soi-même, quand on transmet le souvenir de sa personne à la postérité, on écrit toujours un peu plus la vie des autres que la sienne propre..."² Le plus souvent, l'intérêt de cette étude de soi se situe à une bonne distance de la réalité individuelle. Dans l'ivresse de la gloire, l'auteur se maquille d'une fausse modestie afin d'émouvoir le public en s'offrant comme modèle. L'autobiographie constitue alors la dernière concession que cette âme d'élite accepte à faire à l'humanité.

De plus, le mémorialiste se complait à rechercher dans le pathelin qui l'a vu naître, chez ses ancêtres, les traits qui ont concouru à doter sa personnalité de certains traits particuliers. Rousseau obéit à la tendance traditionnelle

d'expliquer le présent par le passé, mais sa technique autobiographique dépasse cette méthode qui, même en éclairant certains aspects d'une personnalité, demeure quelquefois vaine. Elle cède le pas aux caractères secondaires de l'individu en négligeant quelques uns d'essentiel: elle relate des caractères généraux communs aux contemporains et qui n'indiquent pas précisément pourquoi celui-là, celui-là seul, a été ce qu'il fut. Et, au terme de toutes les analyses, on ne saurait préciser par quelle synthèse a surgi le génie.

Rousseau a opté pour l'histoire de son âme. Il a voulu montrer que ce qui marque l'enfant d'une empreinte durable, c'est son éducation immédiate, c'est surtout l'influence des personnes sur les genoux de qui s'est formé son coeur. Un enfant vigoureux s'arrache très tôt aux contraintes de son milieu. Il n'en va pas de même de ces natures sensibles et impressionnables chez lesquelles les forces de l'esprit l'emportent de loin sur celles du corps. Livré à lui-même, Rousseau a voulu se débarrasser de cette gêne, se distinguer, drainer l'attention vers lui: ambition précoce, informulée, et qui devait se trouver un objet. Désir de l'éloge, crainte du blâme: un adolescent animé de ses dispositions ne recule devant aucun obstacle. Il faut qu'il triomphe, puisque d'un côté tout l'appelle et de l'autre, tout l'épouvante. Telle fut la tendance nécessaire

de cette âme. Aussi, retracer sa vie a été pour Rousseau l'accomplissement d'une mission. Et, comme il avait choisi de s'instruire par ses propres méthodes, il a décidé de raconter sa vie suivant ses propres conceptions de l'art. Il a voulu donner ainsi à ses faculté spirituelles un déploiement qui fut à la mesure de ses idées et de ses rêves prioritaires.

C'est pourquoi les Confessions, sont essentiellement l'histoire d'une conscience, se basant sur l'observation et l'introspection. Rousseau a voulu montrer, et il y est parvenu, que le milieu dans lequel nous évoluons a son reflet en nous. Les êtres, les objets qui peuplent ce milieu doivent leur forme, leur couleur, leurs dimensions à celles que leur confère notre moi. Ils n'existent que par nous, se prolongent ou disparaissent suivant l'écho qu'ils font naître au niveau de notre sensibilité et de notre coeur. Leur existence est pour ainsi dire intimement liée à la nôtre et ils ne tiennent que par notre propre vie.

Or, la transposition sur le plan littéraire de ses problèmes émotionnels et de son extrême dépendance des éléments qui ont affecté son caractère, ont conduit la critique à tout ramener à ses antécédents psychiques. Cependant, avant d'en arriver aux conséquences de cette sensibilité quasi malade, Rousseau a eu soin d'en établir judicieusement les causes: "En pesant avec tant de soin ce que je devais aux autres," écrit-il, "ai-je assez examiné ce que je me devais à moi-même?"

Ce sont donc les causes qui ont suggéré l'entreprise autobiographique d'abord, et les effets, ensuite. L'auteur a ainsi démontré pourquoi il avait tant besoin des autres et surtout "d'un autre idéal". Il le recherchait pour se trouver lui-même.

Malheureusement, cet autre idéal répondant aux attributions divines que lui prêtait l'auteur, ne se trouvait nulle part. Jean-Jacques s'est prosterné aux pieds de Mme de Warens, de Mme Bazile, de Sophie d'Houdetot, mais ces déesses d'un jour, n'étaient que de vains mirages de son concept divin. Se trouvant dans l'impossibilité de concrétiser ce rêve de bonheur, il dut se réfugier en lui-même. Pourtant, ne savait-il pas que vivre dans la solitude lui eut été pénible? Et s'il rejetait les autres, n'était-ce pas pour mieux se les attacher? Nul n'a su comprendre les réactions de ce cœur voué à une amitié et un amour idéalisés. Telle a été sa tragédie. Et, aux yeux du public, il devint ce paranoïaque de réputation, avant de l'être en réalité, s'il l'a jamais été en fait.

C'est pourquoi les Confessions sont, dans un certain sens, l'aveu d'un échec dans la recherche du bonheur. Rousseau nous introduit dans les mystères de cette lutte, des difficultés rencontrées, parfois vaincues, mais aussi des cuisantes déceptions d'un suprême effort constamment paralysé par un excès de subjectivité. L'image que les autres se faisaient de lui

n'avait rien de la figure originale, mais il a commis l'erreur de leur en attribuer une qui n'était pas la leur, celle venue des profondeurs de sa conscience. Cette erreur a constitué le point d'appui de son état émotionnel, la soupape de sûreté de son innocence originelle. La persécution prend alors une fonction subjective. Elle sert à entériner une relation d'antécédent à conséquent. C'est là qu'éclate le conflit de ses contradictions intérieures dont la source se trouvait dans les origines mêmes de son être.

Toutefois, il ne faut pas confondre les problèmes psychologiques qui ont écarté Rousseau de la société et son obstination dans la recherche de soi. Selon les témoignages de Bernardin de Saint Pierre, il a voulu être lui-même, il a tenu à réaliser l'unité de son caractère. Si sa solitude n'a pas été une option délibérée, elle était nécessaire à Rousseau pour réfuter les fausses valeurs et se séparer de tout ce qui n'était pas lui. S'éloigner de la société signifiait le premier pas vers la conquête de soi.

Néanmoins, si en dépit des ambiguïtés et des conflits, il visait à une fin individuelle, il n'adopta pas pour autant une position existentialiste qui l'aurait porté à se contenter de ses propres valeurs. Selon lui, les vertus individuelles ne peuvent être séparées de l'ordre universel. Ainsi, l'isolement n'a rien changé à son obsession d'être bon, innocent, rongé par les forces du mal. La connaissance de soi ne se

révèle pas aussi facile qu'il le pensait et les actions les plus mécaniques peuvent être déterminées par des causes inconnues de la conscience. Par surcroît, le besoin trop pressant de se connaître joint aux changements constants de son caractère, l'empêchèrent d'arriver à la réussite finale. L'autobiographie de Rousseau nous fournit le plus éloquent témoignage de ce combat envers les autres, envers soi-même, et l'aveu de l'inefficacité des moyens utilisés par l'auteur dans la réalisation de l'unité du moi.

Rousseau insiste sur le fait que le mensonge de Marion est un des mobiles déterminants des Confessions. Il affirme aussi s'être peint dans toute la vérité de sa nature. N'est-ce pas là une façon d'affirmer sa personnalité et son innocence? " ...la profession de véracité que je me suis faite", écrit-il, "a plus son fondement sur des sentiments de droiture et d'équité que sur la réalité des choses... j'ai plus suivi dans la pratique les directions morales de ma conscience que les notions abstraites du vrai et du faux."⁴

Il s'en suit que le mérite de son entreprise se trouve beaucoup plus dans une sincérité frisant le masochisme, un sentiment de sa valeur personnelle d'avoir su vivre en véritable être humain, que dans les fautes avouées. Car, mieux que ses lecteurs, Rousseau connaît ses faiblesses. Il n'en est pas pour autant moins agressif. C'est que l'originalité de son entreprise réside dans son intérêt psychologique.

Elle se distingue par sa méthode qui se situe au niveau de sa singularité qu'il érige en principe. Homme de la nature, il a le privilège de se peindre totalement dans toute sa vérité. C'est au nom de cette singularité qu'il peut justifier ses mécomptes. C'est cette sincérité qui l'autorise à récuser le jugement des autres, à leur lancer le défi le plus formel de se livrer comme lui à une confession publique.

Par conséquent, ce n'est pas en tant que plaidoyer que les Confessions ont réussi devant la postérité. Cet homme fut-il vraiment le meilleur de tous? Peut-il être proclamé l'homme unique de la nature? Sans doute serait-il difficile de lui tresser une couronne de gloire à partir de cette vie à cent faces diverses. Mais il en est tout autre de la qualité d'âme que révèle son récit. Si d'autres mémorialistes ont brillé par le pittoresque de leurs aventures, Rousseau a écrit la seule autobiographie d'une âme sensible qui s'analyse. L'auteur a su démontrer sa puissance à surmonter l'émiettement de son moi. Et, le roman qu'il nous offre comporte un passé cohérent, sans faille dans sa logique interne, qu'il file devant nous comme un tout. C'est ce qui lui confère son importance aux yeux du lecteur. S'il se trompe ou feint parfois de se tromper, c'est qu'il nous invite, moins à y chercher l'exactitude des faits narrés, que l'aveu inconscient d'une profonde blessure du coeur.

On peut lui reprocher sa conscience de l'unicité lorsqu'elle devient source d'orgueil, et sa méthode peut être moins féconde qu'il ne l'a souhaité. Elle aurait indubitablement gagné en efficacité à définir une science de l'homme à partir des traits communs au lieu d'imposer sa singularité. Par ses actes et par ses écrits, Rousseau se détache de la masse des humains. Il se veut un prophète incompris, méprisé de ses semblables, non à cause de ses indignités, mais en raison de ses vertus qu'on ignore. Toutefois, l'incohérence de sa méthode fait de lui un vrai romantique. Et, son accent de persuasion, son magnétisme humain qui imposent à tous la séduction de son être, ont contribué à jeter une lumière sur un problème profond qui sans son autobiographie aurait sans doute existé, mais n'aurait pas, à défaut d'elle, révélé les traits de la nature humaine.

Rousseau peut avoir quelquefois choqué par son outrecuidance, mais lorsqu'on constate les déboires qui ont déchiré la vie de l'auteur et qu'on se trempe à la source des moments heureux qui ont su échapper à l'érosion du temps, on ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur les dégradations de la civilisation moderne. C'est pourquoi, les Confessions et les Rêveries n'ont jamais cessé de susciter l'intérêt tant par la notion de nature originelle qu'elles révèlent, que par l'amour insatiable de l'harmonie, de la beauté et de la vérité qu'elles dénotent.

Si l'auteur des Confessions n'a pas eu le privilège d'inventer une littérature: celle qui se tourne non pas vers l'oeuvre, mais vers l'auteur, qui se centre beaucoup moins sur l'homme que sur son drame personnel, il a le mérite d'avoir substitué à la vérité pragmatique, une vérité révélée. Son influence dans l'évolution des théories mimétiques et pragmatiques vers le culte du moi et l'expression personnelle, demeure indéniable. Il a défrayé la chronique dans l'art autobiographique auquel il a donné valeur de genre littéraire.

Néanmoins, ni les Confessions, ni les Dialogues, ni les Rêveries n'ont pu permettre à Rousseau d'achever la pleine connaissance de soi. Seul le retour à la nature pouvait lui fournir une réponse adéquate à ses multiples questions. Quoiqu'il en soit, si l'homme des Confessions a échoué dans la recherche du bonheur, s'il a été quelque peu déçu dans sa quête de la connaissance de soi, si sa méthode comparatiste s'est révélée infructueuse, ses techniques autobiographiques ont fait école. Elles continuent de célébrer les rares qualités de son âme et de rehausser son génie.

Notes De La Conclusion

- ¹ Jean-Jacques Rousseau, les Confessions, Liv. IV, p. 175.
- ² Grand Dictionnaire, Universel du XIXe s, Tome I, 1866, article "autobiographie", cité par Philippe Lejeune dans l'Autobiographie en France, Armand Colin, Paris, 1971, p. 7.
- ³ Jean-Jacques Rousseau, Les Rêveries, 4ème Promenade, p. 1038 .

BIBLIOGRAPHIE

- Alexis, Francois Oeuvres Autobiographiques de Rousseau,
Delagrave, Paris, 1953
- Anjubault, Simons Madeleine Amitié et Passion, Rousseau
Et Sauttersheim, Droz édit Genève, 1972
- Annales De La Société De Jean Jacques Rousseau, Tome
Premier, 1905 (A Jullien Ed Genève); Tome Troisième,
1907; Tome quatrième, 1908 (Honoré Champion édit Paris);
Tome neuvième, 1913
- Bachelard, Gaston La Poétique de l'espace, 4ème édition,
P U F Paris, 1964
- L'eau Et Les Rêves, José Corti édit
Paris, 1942
- La Formation De L'Esprit Scientifique,
Contribution à une psychanalyse de la Connaissance
Objective, 3ème édition, Librairie Philosophique
J Vrin, Paris, 1957
- La Philosophie Du Non, Essai d'une
philosophie du Nouvel Esprit Scientifique, troisième
édition, P U F Paris, 1962
- Barthes, Roland Sur Racine, édit Du Seuil, Paris, 1965
- Baudelaire, Charles Journaux Intimes Oeuvres Complètes,
édition établie et annotée par Y G Le Dantec, révisée,
complétée et présentée par Claude Pichois La Pléiade,
Gallimard, Paris, 1971
- Benedetto, Luigi F Madame de Warens d'après de Nouveaux
Documents, Plon édit Paris, 1914
- Bernardin de Saint Pierre La Vie Et Les Ouvrages de
Jean Jacques Rousseau, M Souriau, Paris, 1907
- Borel, Jean. Génie Et Folie De Jean Jacques Rousseau, José
Corti, Paris, 1966
- Bréhier, Emile Histoire De La Philosophie, P U F Tome II,
Paris, 1930
- Burgelin, Pierre La Philosophie de l'existence de Jean
Jacques Rousseau, P U F Paris, 1952

- Carcassonne, Elie Nature Et Moralité Dans la Pensée de Rousseau, Recherches Philosophiques, 1931 1932
- Carré, Jean Raoul "Le Secret de J J Rousseau" in Revue d'Histoire Littéraire de la France, Vol XLVI, Paris, 1949
- Cassière, Emile "L'Unité dans l'Oeuvre de Rousseau" Bulletin de la Société Française de Philosophie, 1932
- Castey, Paul "La Pensée Politique de J J Rousseau" Revue Socialiste, 1949
- Crocker, L G Jean Jacques Rousseau, The Quest (1712 1758) Mac Millan édit New York, 1968
- Dédéyan, Charles Chateaubriand et Rousseau, Sédès, Paris, 1973
- Delay, Jean La Jeunesse D'André Gide, 2 Vol , Gallimard, Paris, 1957
- Demole, Victor "Analyse Psychiatrique Des Confessions de J J Rousseau" in Schweizer Archiv fur Neurologie und Psychiatrie, Vol II, 1918
- _____ "Rôle Du Tempérament et des idées délirantes de Rousseau dans la genèse de ses principales théories" in Annales médico psychologiques, 1922
- Dérathé, Robert "J J Rousseau et le Christianisme" Revue de Métaphysique et de Morale, 1948
- _____ "Les Rapports de la Morale et de la Religion chez J J Rousseau " Revue philosophique, 1949
- Dhôtel, André. Le Roman de Jean Jacques, Ed Albin Michel, Paris, 1962
- Ducros, Louis Jean Jacques Rousseau, De Mont Morency au Val de Travers (1751 1765) Ed de Boccard, Paris, 1917
- Dupuy, Aimé Un Personnage Nouveau Du Roman Français: l'Enfant, Hachette, Paris, 1931
- Durkheim, Emile "Cours Sur Le Contrat Social" Revue Métaphysique et Morale, 1918

- Elosu, Suzanne La Maladie De Jean Jacques Rousseau,
Librairie Fishbacher édit Paris, 1929.
- Etienne, Bonnot de Condillac Essai Sur l'Origine Des
Connaissances Humaines, cité par Jean Guéhenno, dans
Jean Jacques, Nouvelle Edition, Gallimard, Paris, 1962,
Vol. I.
- Fay, Bernard Jean Jacques Rousseau ou le Rêve de la vie,
Librairie académique, Perrin édit Paris, 1974
- Fernandez, Ramon "L'autobiographie et le Roman, l'exemple
de Stendhal "in Message, Paris, Gallimard, 1926
- Freud, Sigmund Un Souvenir d'Enfance de Leonard de Vinci,
Gallimard, Paris, 1927.
- _____ Essai de Psychanalyse appliquée, Gallimard,
Collection Idées, Paris, 1971.
- _____ Psychopathologie de la Vie Quotidienne,
Payot, Paris, 1967
- _____ Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité,
Gallimard, Collection des Idées, Paris, 1962
- _____ Gaiffe, Felix J J Rousseau et Les Rêveries
du Promeneur Solitaire, Centre de Documentation Universi
taire, Paris, 1936
- Gagnebin, Bernard "Introduction et Notes aux Confessions et
autres textes autobiographiques," in O C La Pléiade,
Gallimard, Paris, 1969
- Gaillard, Emile, "J J Rousseau à Turin" Annales Jean Jacques
Rousseau, Vol XXXII, 1950 1952
- Girard, Alain Le Journal Intime, P U F., Paris, 1963
- Guéhenno, Jean Jean Jacques, En Marge Des Confessions,
Vol II, Gallimard, Paris, 1962
- _____ Jean Jacques 1758 1778, Grandeur et Misère
d'un Esprit, Gallimard, Paris, 1952
- _____ Jean Jacques Rousseau, Histoire d'une Cons
cience, Gallimard, Paris, 1962, Tome I

- Guéhénno, Jean Jean Jacques, Roman et Vérité, 2 vol.,
Gallimard, Paris, 1948 1950
- Guillemin, Henri "Les affaires de l'Ermitage" (1756 1757)
"Examen Critique Des Documents" In Annales de la
Société Jean Jacques Rousseau, XXIX, Julien, Genève,
1941 1942
- _____ Pas à Pas, Gallimard, Paris, 1969
- _____ Cette affaire infernale, Gallimard,
Paris, 1942
- Gusdorf, Georges La Découverte De Soi P.U.F. Paris, 1948
- _____ Mémoire et Personne 2 vol. P.U.F Paris,
1950
- Guyot, Charles Plaidoyer Pour Thérèse Levasseur, Ides et
Calendes édit Neuchâtel, 1962
- Jansen, Albert Recherches Bibliographiques et Littéraires,
Histoire Critique de la Rédaction Des Confessions
Sandoz et Thuiller, Paris, 1882
- Laforgue, René L'Echec de Baudelaire, Etude Psychanalyti
que sur la Névrose de Charles Baudelaire, Edti. Denoel
et Steele, Paris, 1931
- _____ "Etude sur Jean Jacques Rousseau" Revue
française de psychanalyse, novembre 1927, 1
- _____ Psychopathologie de l'échec, Payot, Paris,
1944
- Lallemand, Léon Histoire Des Enfants Abandonnés et
Délaissés, Alphonse Picard édit Paris, 1885
- Lanson, Gustave "L'Unité de la Pensée de Jean Jacques
Rousseau," in Annales Jean Jacques Rousseau, Vol. VIII, 1912
- _____ Histoire de la Littérature Française,
Hachette, Paris, 1953
- Laplanche, Jean et Pontalis J B Vocabulaire de la psy
chanalyse, P U F Paris, 1967
- Launay, Michel Jean Jacques Rousseau et Son Temps Nizet
édit Paris, 1969

- Lecarme, Jacques "L'autobiographie" in La Littérature en France depuis 1945 PAR J Bersani, M Autrand, J Lecarme et B Vercier, Bordas, Paris, 1970
- Lecerclé, Jean Louis Jean Jacques Rousseau, modernité d'un Classique, Larousse édit Paris, 1974
- Rousseau et l'art du roman,
A Colin, Paris, 1969
- Le Duc, Fayette D J J Rousseau et le mythe de l'antiquité, Vrin édit Paris, 1974
- Lejeune, Philippe L'autobiographie en France, A Colin, Paris, 1971
- Leleu, Michelle Les Journaux Intimes, P U F Paris, 1952
- Léon, Paul L "Rousseau et l'idée de Droit Naturel" in Archives de Philosophie du Droit, 1934
- "L'idée de Volonté générale Chez Rousseau et ses Antécédents Historiques" Archives Philosophiques du Droit, 1936
- "Le problème du Contrat Social chez Rousseau" Arch de Phil du Droit, 1935
- "La Souveraineté Dans la Doctrine de Rousseau" Arch de Phil du Droit, 1938
- Léonard, Emile G Le Protestant français, P U F , Paris, 1953
- Leroy, Maxime Histoire des Idées Sociales en France, Gallimard, Tome I, Paris, 1946
- Lobet, Marcel, Ecrivain en aveu, essai sur la Confession en aveu, Brepols, Bruxelles, 1962
- La Ceinture de Feuillage, essai sur la Confession déguisée, La Renaissance du livre, Bruxelles, 1966
- Lovejoy, Arthur The supposed Primitivism of Rousseau on Discours on inequality, Modern Philology, Chicago, 1923
- Marty, Olivier Rousseau de l'enfance à quarante ans, Nouvelles Editions, Debresse, Rennes, 1975

- Maurois, André Aspect de la biographie, Grasset, Paris, 1930
- Mauss, Marcel "Une catégorie de l'esprit humain: la notion de personne, celle de "moi" in Sociologie et anthropologie, P U F Paris, 1950
- May, George Rousseau par lui même, Le Seuil, Paris, 1961
- Monglond, André Le Prérromantisme Français, 2 vol. J. Corti, Paris, 1966
- Moreau, Joseph Jean Jacques Rousseau, Presses Universitaires de France, édit Paris, 1973
- Mugnier, François Madame de Warens et Jean Jacques Rousseau, Calman Lévy, édit Paris, 1896
- Munteano, Basil "La Solitude de Rousseau," in Annales Jean Jacques Rousseau, Vol. XXI, 1946. 9.
- Mylne, Vivienne The Eighteen Century French Novel, Techniques of Illusion, Manchester University Press, 1965
- Osmont, Robert "Contribution à l'Etude Psychologique des Rêveries du Promeneur Solitaire" in Annales Jean Jacques Rousseau, Vol XXII, 1934
- _____ "Remarques sur la Genèse et la Composition de la Nouvelle Héloïse" in Annales Jean Jacques Rousseau, Vol XXXIII, 1933 35
- Pascal, Blaise Pensées, Collection Internationale publiée sous la direction de Bert, M P Leefmans, Columbia University, New York, 1961
- Pascal, Roy Design and Truth in Autobiography, Cambridge, Harvard University Press, 1960
- Peyre, Henri Literature and Sincerity, New Haven and London, Yale University Press, 1963
- Plutarque, Vie Des Hommes Illustres de la Grèce (Vie de Nicias, vie de Pyrrhus) Delagrave édit , Paris, 1873, 2 Tomes
- Porter, Charles Restif's Novels, or an Autobiography in Search of an Author, New Haven and London, Yale University Press, 1967

- Pouillon, Jean Temps et Roman, Gallimard, Paris, 1946
- Poulet, Georges Etudes Sur Les Temps Humains, Edinburg, University Press, 1949
- Racine, Jean Phèdre, édit des Oeuvres Complètes, Raymond Picard, 2 vol Paris, 1952
- Cantiques Spirituels, édit des Oeuvres Complètes, Raymond Picard, 2 vol Paris, 1952
- Raymond, Marcel Jean Jacques Rousseau, La Quête De soi et La Rêverie, J Costi, Paris, 1962
- "Introduction et Notes Aux Confessions, Réveries Du Promeneur Solitaire et autres textes autobiographiques" dans les Oeuvres Complètes, Tome I, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1969
- Régis, Emmanuel "Etude Médicale sur Jean Jacques Rousseau", septième année, 1900: 1er janvier (No 1), 1er février (No 3), 1er mars (No 5), 15 mars (No 6), 1er avril (No 7), 15 juin (No 12), 1er juillet (No 13)
- Richard G Lillard American Life in Autobiography a Descriptive Guide Stanford University Press, 1956
- Riesman, David La foule Solitaire, Arthaud, Paris, 1964
- Ritter, Eugène La Famille Et La Jeunesse de Jean Jacques Rousseau, Hachette, Paris, 1896
- La Famille Et La Jeunesse de J J Rousseau Ed Souriau, Paris, 1950
- Rousseau, Jean Jacques Oeuvres Complètes, Autres textes autobiographiques, Ed publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1969, Tome I
- Correspondance Complète, édition critique établie et annotée par Ralph Alexander Leign Institut et Musée Voltaire, Genève, 1965, Tome I à XXXVII
- Oeuvres et Correspondances inédites édit Streckeisen Moulton, Paris, 1861

- Rousseau, Jean Jacques Rousseau Contre Helvétius, Ed
Mason, Revue d'histoire Littéraire de la France,
Paris, 1911
-
- Savoyard et Masson, La Profession de Foi du Vicaire
Fribourg, 1914
-
- et Plon, Paris, 1924 Correspondance Générale édit Dufour
1934
-
- Berlin, 1882 Fragments inédits éd Jansen, Paris,
1882
-
- Emile Oeuvres Complètes, édit
publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et
Marcel Raymond, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1959 69
-
- La Nouvelle Héloïse, Oeuvres Comp
Ed publiée sous la dir de Bernard Gagnebin et Marcel
Raymond, La Pléiade, Gallimard, Paris, 59 69
-
- Les Dialogues de Rousseau Juge de
Jean Jacques Oeuvres Complètes, Ed publiée sous la
direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, La
Pléiade, Gallimard, Paris, 1959 1969
-
- Les Lettres à Malesherbes, Oeuvres
Complètes, Ed publiée sous la direction de B G et
M Raymond, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1959 1969
-
- Bonet, Paris, 1853 Discours sur Les Richesses, édit
-
- Brisac, Paris, 1885 Le Contrat Social, Ed Dreyfus
-
- Saussure, Hermine de Jean Jacques Rousseau et Les Manus
crits Des Confessions, Ed de Bocard, Paris, 1958
-
- Schinz, Albert La Pensée de Jean Jacques Rousseau, Smith,
Northampton, 1929
-
- "Le manuscrit De La Première Ebauche Des
Confessions" Revue d'histoire Littéraire de France,
XIII, 1906

- Starobinski, Jean Jean Jacques Rousseau, La Transparence et l'Obstacle Plon, édit, Paris, 1957
- L'Oeil Vivant, Gallimard, Paris, 1961
- La Relation Critique, Gallimard, édit Paris, 1970
- "Le Style de l'autobiographie," Poétique, No 3, 1970 (étude reprise dans le volume La Relation Critique, Gallimard, Paris, 1971
- Stephan, Raoul Histoire du Protestantisme Français, Fayard, Paris, 1961
- Stewart, Philip Imitation and Illusion in the French Memoirs Novels 1700 1750, New Haven and London, Yale University Press, 1969
- The Art Of Make Believe, New Haven and London, Yale University Press, 1969
- Trousseau, R Rousseau et Sa Fortune Littéraire, Ducros édit Bordeaux, 1971
- Valéry, Paul Oeuvres Complètes La Pléiade, Gallimard, Paris, 1957
- "Stendhal" in Oeuvres Complètes, La Pléiade, Tome I, Gallimard, Paris, 1957
- Venturi, Franco La Jeunesse De Diderot, Trad J Bertrand, Paris, 1939
- Voisine, Jacques "Naissance et Evolution du Terme littéraire autobiographie" in La Littérature comparée en Europe Orientale, Conférence De Budapest, 26 29 octobre 1962, Budapest, Akadémiai Kaido, 1963
- "Le Dialogue avec le Lecteur dans les Confessions" in Jean Jacques Rousseau et Son Oeuvre, problème et Recherches Commémoration et colloque de Paris, Klincksieck, Paris, 1964

Will and Ariel Durand Rousseau and Revolution (A History
of Civilisation in France, England and Germany from
1756, and in the Remainder of Europe from 1715 to 1789)
Simon and Schuster, New York, 1967